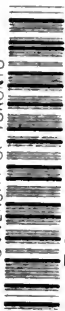


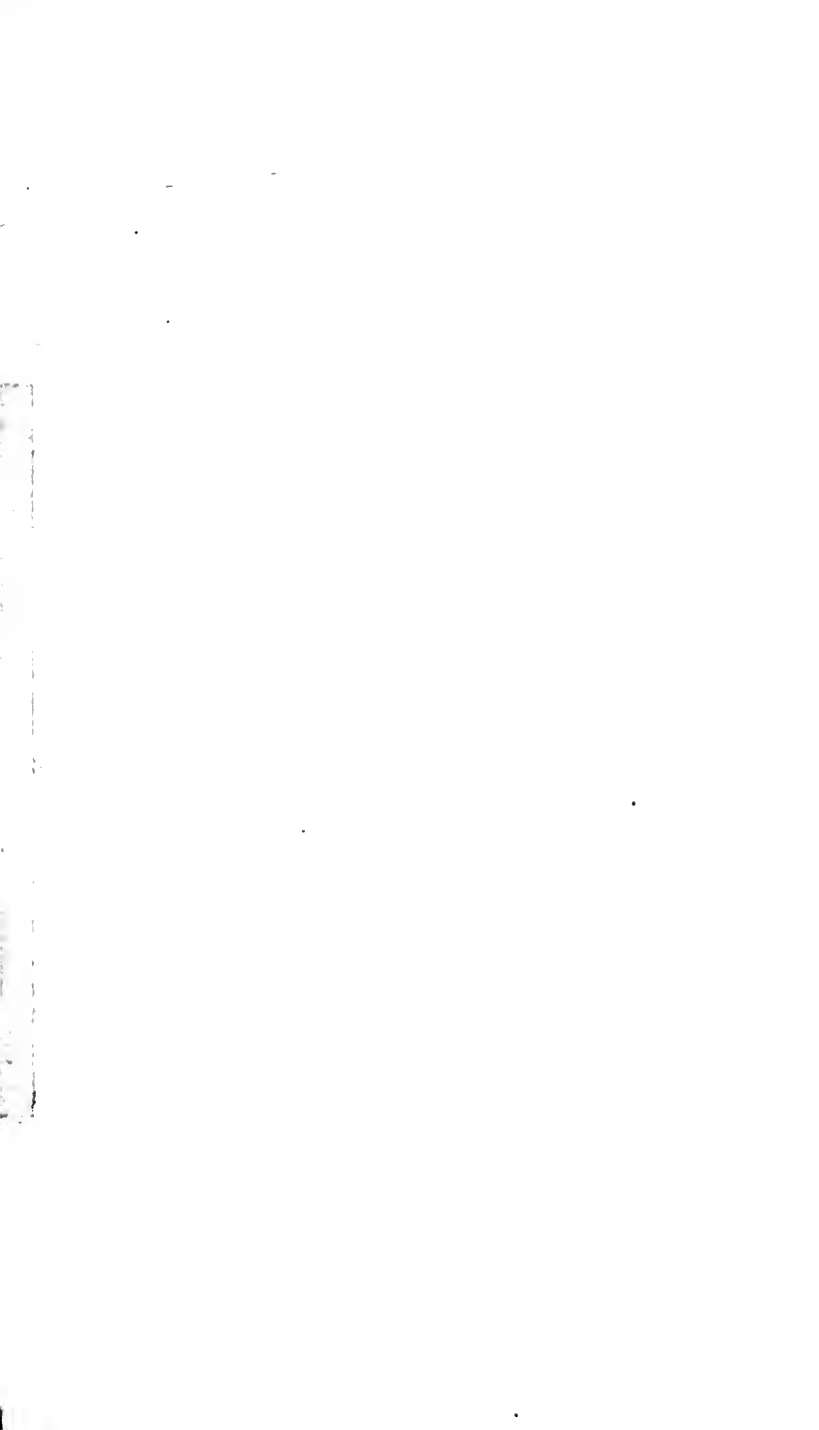
UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01282216 9

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

p. 124



LE

THÉÂTRE FRANÇOIS

TIRÉ A 300 EXEMPLAIRES

TOUS NUMÉROTÉS

1 exemplaire sur parchemin,			
10 exemplaires sur papier du Japon (1 à 10),			
12	—	—	Whatman (1 à 12),
10	—	—	de Chine véritable (1 à 10),
267	—	—	de Hollande (1 à 267),
<hr/>			
300			

N^o 105

LE
THÉÂTRE FRANÇOIS

PAR

SAMUEL CHAPPUZEAU

ACCOMPAGNÉ D'UNE PRÉFACE ET DE NOTES

PAR

GEORGES MONVÉAL

Artiste du Théâtre National de l'Odéon



PARIS

JULES BONNASSIES, LIBRAIRE-ÉDITEUR

32, RUE SERPENTE

M DCCC LXXV

56905
11/2/100
SEEN BY
PRESERVATION
SERVICE
100

PN
2632
C53



PRÉFACE



A vie accidentée de cet aventurier de lettres mériterait d'être racontée — disait, il y aura bientôt dix ans, M. Paul Lacroix dans la trop courte notice qu'il a placée à la suite de la réimpression du *Theâtre françois*.

M. Victor Fournel avait, en 1863, devancé ce vœu dans le tome I^{er} de ses *Contemporains de Molière*¹. Notre tâche se bornera donc à le rectifier en quelques rares et légères erreurs, et à compléter autant que possible sa très-intéressante étude.

Samuel CHAPPUZEAU (qu'on trouve écrit aussi Chappuzeaux, Chappuseau, Chapuiseau, Chapuzeau, Chapuseau, etc.) naquit en 1625, d'une famille protestante peu aisée, non pas à Genève, comme l'ont affirmé plusieurs de ses biographes, mais à Paris, « proche du Louvre » :

1. Hôtel de Bourgogne, notice sur Samuel Chappuzeau et *la Dame d'intrigue*. — V. aussi, tome III, théâtre du Marais, une notice complémentaire sur Chappuzeau et son *Académie des femmes*.

il nous l'apprend lui-même dans son *Allemagne protestante* et dans la dédicace de sa *Dizme d'intrigue*.

Son père, maistre Charles Chappuzeau, de la ville de Poitiers, était avocat au Conseil privé du Roy et avait publié quelques ouvrages de morale et de jurisprudence, entre autres : le *Devoir général de l'homme en toutes conditions* (1617)¹, et un *Traité des diverses juridictions de France* (1618) qui eut un assez grand nombre d'éditions successives².

Le jeune Samuel fit ses humanités à Châtillon-sur-Loing et sa philosophie à l'Université de Genève.

A seize ans, il revient en France et abjure le protestantisme. En 1644, il rétracte son abjuration et va étudier la théologie à Montauban, puis, muni du titre d'avocat au Parlement de Paris, commence sa vie d'aventures et

1. LE DEVOIR GENERAL DE L'HOMME EN TOUTES CONDITIONS; envers Dieu, le Roy, le public, son prochain & soy-mesme : De sa vie, de sa mort, corporelle, spirituelle, temporelle, eternelle. Divisé en six livres, par Charles Chappuzeau, aduocat au Conseil priué du Roy, à Paris, MDCXVII. Avec priuilege du Roy. Se vend au bout de la ruë Betyzi, à la fleur de Lys, in-8° de 371 pages, précédé d'une *Epistre au Roy*.

2. TRAICTÉ DES DIVERSES JURISDICTIONS DE FRANCE : des Evocations, Reiglement de juges; Procès de partage; Priuileges de juridiction; Requestes ciuiles; Propositions d'erreur; Récusations; Contrariété, & Cassation d'arrests; Peremption d'instances; Et fins de non-recevoir, par Charles Chappuzeau, aduocat au Conseil priué du Roy — à Paris, chez Gessleuin & Thiboult, au Palais, en la gallerie des prisonniers — MDCXVIII, avec priuilege du Roy, in-8° de 126 pages, dédié à M^{re} M. Nicolas Chevalier, 1^{er} président de la Cour des Aydes, Directeur des Finances.

d'exil perpétuel par un voyage en Écosse, à la suite d'un gentilhomme.

Après quelques pérégrinations en Allemagne (à Brême, où il est professeur; à Cassel, où la landgrave de Hesse, Élisabeth de Hanau, veuve de Guillaume V, lui confie le soin d'écrire l'histoire de sa régence), nous le trouvons à Lyon, correcteur d'imprimerie¹. Il y épouse une Genevoise, Marie de La Serra², dont il a un fils qu'il conduit à Paris en 1651. Après un séjour de six années à Lyon, il passe deux ans en Hollande, où il est attaché au service de la maison d'Orange, comme précepteur du jeune Guillaume III, le futur roi d'Angleterre, sous la haute direction du célèbre ministre Jean de Witt.

Puis on le trouve successivement chez l'Électeur palatin; à Creutznach dans le cercle électoral du Rhin, à Berlin, où il demeure quelque temps, et enfin à Paris, où il donne une traduction des *Colloquia* d'Érasme et fait baptiser un enfant sous le nom de Jean, au temple de Charenton (9 juillet 1662).

L'année suivante, il voyage dans les cours d'Italie, séjourne à Turin, puis à Genève, qui lui confère, à lui et à ses quatre fils, le titre de bourgeois de la République (1666).

Le 1^{er} janvier 1667, Chappuzeau part de Lyon et voyage dans le midi, à Carcassonne, Nîmes, Montpellier. A la fin de février, il est à Paris, se montre à Saint-Germain, à Chantilly, à Versailles, au Luxembourg, et assiste aux

1. V. Péricaud aîné, *Documents sur Lyon*.

2. A. Jal, *Dictionnaire critique*, v. Chappuzeau.

dernières représentations du *Ballet du Roy*¹. De Calais, il passe pour la seconde fois en Angleterre, revient à Paris, et, le 15 mars 1669, quitte la grande ville pour un nouveau voyage en Suisse et en Allemagne, où il colporte les deux volumes de l'*Europe vivante*², résumé de ses observations et fruit de ses courses lointaines.

En juin, il est à Pymont, dans la principauté de Waldeck, et y fait représenter une comédie locale dont nous parlerons plus loin. Il recueille, dans les innombrables petites cours, principautés, cercles et électorats germaniques, les matériaux de son *Allemagne protestante*, qui paraît deux ans plus tard, en 1671. Après un nouveau voyage à Turin, où il a une audience de J.-B. Truchi, Conseiller d'État et Président du Conseil des finances de S. A. R. de Savoie, il passe à Cologne l'hiver de 1672, et revient à Paris tracer le plan du *Theâtre françois*, objet du présent travail : il en écrit les premiers chapitres au lendemain de la mort de Molière, et l'imprime à Lyon l'année suivante.

En 1675, devenu veuf, il épouse en secondes noces Marie Trichot, dont il a un fils, *Vincent*, né à Paris le 21 juillet 1676, et inhumé, le 7 août suivant, au cimetière des Saints-Pères, « en présence de son père et de Vincent Savin, banquier, parrain de l'enfant.³ »

Forcé de s'expatrier après la révocation de l'édit de

1. *L'Europe vivante*, t. II, pages 106, 107 et suiv.

2. « Avec un cheval de bagage chargé de toute l'*Europe*. » (*Allemagne protestante*, p. 9).

3. Registres protestants, cités par A. Jal, dans son *Dictionnaire critique*, 2^e édition, page 362.

Nantes, Chappuzeau reprend le chemin de l'Allemagne, trouve, avec un grand nombre de ses coreligionnaires, un asile hospitalier chez le duc de Brunswick-Lunebourg, George-Guillaume, devient gouverneur de ses pages, et meurt dans sa résidence ordinaire, à Zell (basse Saxe), le 18 août 1701, âgé de soixante-seize ans, infirme, aveugle et pauvre.

Pauvre... Chappuzeau l'a toujours été; mais, en vrai philosophe, il a fait contre fortune bon cœur; patient, actif, souple et modeste, il est propre à tous les emplois, tâte de tous les métiers et porte bravement sa misère. Toujours satisfait, il enveloppe dans un optimisme aimable, mais un peu banal, le Roi, les princes d'Allemagne, la langue française (qu'il avoue n'avoir jamais bien sue, ayant passé presque toute sa vie hors du royaume), l'Académie, les auteurs contemporains, les trois théâtres de Paris et même ceux de Londres. Il a tout vu, tout fait, tout essayé; c'est un bohème, mais si bon, si humble, si naïf, si sincère! type curieux, qu'il faut étudier; figure sympathique, qu'il faut aimer!

Nous avons suivi dans ses principales étapes cette existence vagabonde et cosmopolite: ajoutons, et prouvons qu'elle fut laborieuse et féconde, par une revue rapide des nombreux ouvrages qu'elle produisit en tout genre.

Le premier en date est: *LYON DANS SON LUSTRE*, discours divisé en deux parties: la première embrasse les Éloges de la ville & des habitants; la deuxième, par une recherche curieuse, met au jour l'état présent du corps ecclésiastique, du politique, & du militaire; suivy des noms & qua-

litez de tous ceux qui les gouvernent, & de plusieurs autres singularitez. — A Lyon, chez Scipion Iafferre, aux depens de l'auteur. M. DC. LVI, avec priuilege du Roy¹. »

Chappuzeau habitait Lyon depuis six ans; il y connut certainement Molière, alors directeur d'une troupe de campagne qui vint en cette ville pour la première fois en décembre 1652, composée de Charles Dufresne, des deux Béjart et de leurs sœurs Geneviève et Madeleine, de Ragueneau, de M^{lle} Du Parc et du couple De Brie. Il a pu, l'année suivante, assister à la première représentation de *l'Étourdi*, dans le jeu de paume proche Saint-Paul, et à celle d'*Irène*, tragédie du jeune avocat lyonnais Claude Basset, où Molière, qui se partageait alternativement les héros avec Joseph Béjart², joua le rôle de Mahomet II. En 1654 et 1655, il a rencontré le grand homme en compagnie de Dassoucy, son parent dans la grande famille bohème, peut-être sur le seuil de M. Fleurant, l'apothicaire de la rue Saint-Dominique, dont l'auteur du *Malade imaginaire* immortalisera le nom. C'est, en tout cas, à l'Illustre Théâtre que Chappuzeau fait allusion lorsqu'il écrit, à la page 43 de son livre : « *Spéctacles publics*. Le noble amusement des honnêtes gens, la digne debauche du beau monde & des bons esprits, la Comedie, pour n'être pas fixe comme à Paris, ne laisse pas de se jouër icy à toutes

1. 1 vol. in-4°.

2. V. le *Contrat de société entre les Comédiens de l'Illustre Théâtre*, du 30 juin 1643, publié par M. Louis Moland, dans le *Français* du dimanche 16 janvier 1876.

les faisons qui la demandent, & par une troupe ordinairement qui, toute ambulatoire qu'elle est, vaut bien celle de l'Hôtel qui demeure en place. »

C'est la seule trace qu'on trouve, en tout *Lyon dans son lustre*, des différents séjours de Molière, qui, le 23 février 1653, signait au mariage de Du Parc¹; en juin 1654, revenait à Lyon, où il enterrait, le 18 août suivant, Cyprien Ragueneau, le père de M^{lle} La Grange, en l'église Saint-Nisier; le 29 avril 1655, y était, avec Charles Dufresne, témoin d'un mariage, et devait y paraître deux fois encore, mais après la publication de *Lyon dans son lustre*.

C'est en cette ville que, la même année 1656, Chappuzeau donne son CERCLE DES FEMMES, ou les *Secrets du lit nuptial*, entretiens comiques en prose, dédiés à S. A. S. M^{me} la duchesse palatine de Summersen, née princesse d'Orange².

L'année suivante, il publie à Amsterdam PYTHIAS ET DAMON, ou le *Triomphe de l'amitié*, tragi-comédie³, et, en 1658, à Leyde, ARMETZAR, ou les *Amis ennemis*, tragi-comédie en cinq actes, dédiée à M. Snoeckaert de Schaunburgh⁴. Ces deux œuvres sont très-rares.

En mai 1661, il fait jouer par la troupe de Molière, devenue « troupe de Monsieur, frère unique du Roy »,

1. A l'Eglise Sainte-Croix, de Lyon.

2. Lyon, chez J. Girin et D. Rivière, s. d. (V. les frères Parfaict, t. IX, page 78.)

3. In-12, chez Jean Ravestein, 1657

4. Chez Jean Elzevir, in-12

la première pièce composée sur les financiers : *le Riche impertinent*, comédie en cinq actes et en vers, qui eut huit représentations consécutives sur le théâtre du Palais-Royal, accordé depuis peu à Molière en échange de la salle du Petit-Bourbon.

Voici le tableau des recettes, d'après le *Registre* de La Grange, qui porte inscrit en marge « pièce nouvelle de M. Chapuzeau » :

Vendredi	6	Mai	1 ^{re}	du <i>Riche impertinent</i>	375 [#]
Dimanche	8	—	2 ^e	—	385
Mardi	10	—	3 ^e	—	100
Vendredi	13	—	4 ^e	—	220
Dimanche	15	—	5 ^e	—	356
Mardi	17	—	6 ^e	—	200
Vendredi	20	—	7 ^e	—	180
Dimanche	22	—	8 ^e	—	300

Donné *seul* en sa qualité de *grande* pièce, *le Riche impertinent* produisit donc une moyenne de 264 liv. 10 s., recette honorable pour le temps. Néanmoins Chappuzeau retire sa comédie et la porte à l'Hôtel de Bourgogne, troupe rivale pour laquelle il marquera désormais sa préférence en mainte occasion.

Il change le titre en celui de : LE RICHE MÉCONTENT, ou le Noble imaginaire, sous lequel, en 1662, la pièce est représentée par la troupe royale de l'Hôtel et publiée, peu après, chez Loyson et Ribou¹.

1. In-12 avec dédicace à S. A. R. Mademoiselle, du 6 mars 1662; le privilège du Roy est du 8 juin; et l'achevé d'imprimer pour la première fois, du 1^{er} aout.

Le Riche impertinent devait changer de masque une fois encore, car ce n'est qu'une reproduction textuelle du *Riche mécontent* que la comédie du *Partisan duppé*, qui se trouve en tête du recueil connu sous le nom de : LA MUSE ENJOUÉE, ou le théâtre comique du sieur Chappuzeau, avocat au Parlement de Paris¹.

Ce recueil factice se compose de quatre comédies en vers, avec pagination distincte :

1^o LE PARTISAN DUPPÉ, en cinq actes (84 pp.). Le rôle principal est celui d'un riche financier, Raimond : autour de lui Géronte, Crispin, Lisette, et deux noms empruntés aux *Précieuses ridicules* : Polyxène et Aminte.

2^o LE RICHE VILAIN, ou la Dame d'intrigue, en trois actes (72 pp.).

C'est le titre sous lequel fut représenté, en décembre 1663, sur le théâtre royal de l'Hôtel de Bourgogne, L'AVARE DUPPÉ ou l'Homme de paille, achevé d'imprimer pour la première fois le 23 novembre 1662, sans nom d'auteur². La réimpression faite vers 1664 ou 65, sous le titre de : LA DAME D'INTRIGUE ou le Riche vilain, est dédiée à S. A. R. M^{me} la duchesse de Savoye, reine de Chypre.

Dans cette comédie, Chappuzeau paraît avoir fourni à

1. Lyon, J. Girin et D. Rivière, s. d. in-12. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale (Y. ✕ 5.515) a appartenu, selon l'inscription placée sur la garde, à la belle-sœur de Molière, Geneviève Béjart, autrement M^{lle} Hervé.

2. Le privilège était du 28 septembre 1662, et la pièce parut sans dédicace, à Paris, chez Guillaume de Luyne, in-12, en 1663.

Molière, qui ne négligeait ou dédaignait aucune source d'inspiration, quelques traits de *l'Avare*. Harpagon n'est pas sans rapports avec son Crispin, vieillard soupçonneux et méfiant, avare et ladre au dernier point¹; sa dame d'intrigue, Ruffine², deviendra aisément Frosine sous la plume de Molière, qui la qualifie « femme d'intrigue ». Quant au valet Philippin, ce sera la Flèche cinq ans plus tard. — Chappuzeau s'est servi de Juvénal, de Plaute et d'un auteur espagnol qu'il ne nomme pas et qu'il a « habillé à notre mode ». Il découvre ingénûment ses larcins et cite ses sources³.

M. Victor Fournel a réimprimé cette pièce dans le tome I^{er} des *Contemporains de Molière*. (Hôtel de Bourgogne.)

3^o LES EAUX DE PYRMONT, en trois actes avec un prologue en vers libres (72 pp.). Cette petite pièce fut représentée au mois de juin 1669, à Pyrmont, résidence du prince de Waldeck, et dont les eaux minérales ferrugi-

1. Molière et Chappuzeau ont puisé à la même source, *l'Aulularia* de Plaute (acte IV, sc. iv), où Euclion examine les mains de Strobile, qu'il soupçonne de lui avoir dérobé quelque objet : « *Tertiam?* » demandait le personnage de Plaute ; « *l'autre ?* » dit Chappuzeau ; « *les autres ?* » osera Molière.

2 « Ruffine, dont l'esprit n'eut jamais son pareil,
Madrée au dernier point, belle comme un soleil,
Qui joue et va grand train et s'habille en princesse,
Et dont le revenu n'est qu'intrigue et qu'adresse. »

3. « Pourquoi, dit-il, m'en voudroit-on plus mal qu'à tant d'autres du métier, qui ont volé sans le dire ? »

neuses étaient et sont encore vantées pour leurs vertus curatives.

4^o LE CERCLE DES FEMMES, en trois actes (60 pp.). C'est la réimpression, avec quelques changements, de *l'Académie des femmes*, comédie en trois actes et en vers, représentée « avec applaudissement, grâce à la belle exécution, » sur le théâtre du Marais, au mois d'octobre 1661, et qui parut la même année¹, précédée d'une épître dédicatoire à M. de Pertuy, capitaine des gardes de M^{rs} de Turenne.

Le sujet est tiré des *Dialogues* d'Érasme, que Chappuzeau traduisait à cette époque, et notamment des *Colloques* qui ont pour titres : *Proci et puellæ* (acte I^{er}, sc. IV); *Ἰππεὺς ἀνίππεος*, sive *ementita nobilitas* (acte II, sc. VI) et *Senatulus*, ou le *Conciliabule des femmelettes* (acte III). Il y a, surtout dans le troisième acte où Guillot, valet d'Hortense, paraît déguisé en marquis, de très-grandes analogies avec les *Précieuses* de Molière qui, à son tour, se souvint de quelques passages de *l'Académie* dans son *École des femmes* (scène d'Alain et Georgette) et ses *Femmes savantes* (couplet fameux du bonhomme Chrysale). Ces divers emprunts ont échappé à Cailhava dans la deuxième partie de son ART DE LA COMÉDIE consacrée à *l'Imitation*, et dans ses ÉTUDES SUR MOLIERE.

Telles sont les œuvres de théâtre laissées par Chappuzeau, qu'il faut compléter par :

1. A Paris, chez Aug Courbé et Louis Billaine, in-12. 1661. — *L'Académie des femmes* vient d'être réimprimée par M. Victor Fournel, dans le tome III de ses *Contemporains de Molière*.

COLIN-MAILLARD, comédie facétieuse en un acte et en vers de huit syllabes, représentée en 1662 à l'Hôtel de Bourgogne, et dédiée à M^{me} Lescot, veuve d'un orfèvre, précieuse ou curieuse à la mode. Cette petite pièce, dont le sujet était tiré d'un conte du *Moyen de parvenir*, fut rhabillée à la moderne par Dancourt, en 1701, l'année même de la mort de Chappuzeau ;

Et LES PARFAITS AMIS, ou le *Triomphe de l'amour & de l'amitié*, simple réimpression, faite en 1672, de la tragi-comédie de *Damon & Pythias* qui commence cette nomenclature.

Reprenons maintenant l'ordre chronologique pour achever l'examen de cet œuvre considérable et divers :

En 1662, Chappuzeau, nous l'avons dit, avait donné une traduction des *Entretiens* d'Érasme. En 1666, il publie celle des *Colloques* de Mathurin Cordier.

L'année suivante paraît à Genève le tome 1^{er} de sa grande compilation : L'EUROPE VIVANTE, où ses notes de voyages sont entremêlées de détails autobiographiques dont nous avons fait profit plus d'une fois.

Le titre seul de ce gros in-4°, qui ne contient pas moins de 528 pages¹, est un chef-d'œuvre d'annonce à grand fracas, et vaut bien d'être reproduit en entier :

1. Il porte pour épigraphe : *Arte & Marte*.

L'EUROPE VIVANTE

OU

RELATION NOUVELLE
HISTORIQUE ET POLITIQUE
de tous les Etats

SELON LA FACE QU'ILS ONT SUR LA FIN DE L'ANNÉE M. DC. LXVI
REPRESENTEZ EN DIVERS TABLEAUX

QUI EN DECOUVRENT

L'Étendue, la Qualité, le Commerce, les Forces, les Révolutions,
La Religion, le Gouvernement, les Prétentions, & les Intérêts:

SUIVIS

DES PORTRAITS ET DES ALLIANCES
Des Roys & des Princes.

OU IL EST TRAITTÉ

De l'État de leurs Cours, du Génie de leurs Peuples,
Des Universitez & Bibliothèques celebres,
Des Academies d'Eloquence, &c.
Des Personnes Illustres dans chaque Profession.

AVEC UN RECUEIL

Des Choses les plus Mémorables qui se sont passées dans l'Europe depuis la
Paix generale; Des Révolutions; Des Prodiges; Des Guerres; Des
Attentats; Des Traitez de Paix; des grands Desseins; Des
nouvelles Découvertes; Des Actions solemnelles; Des
Morts; des Naissances; Des Mariages illustres.



A GENEVE
POUR JEAN HERMAN WIDERHOLD

M. DC. LXVII

Avec Privilege du Roy Tres-Christien.

Le tome II parut à Genève, chez le même libraire, au commencement de 1669, in-4° de 326 pages. Il est dédié aux Princes et Etats protestants de l'Allemagne, qui feront l'objet de tome III, publié en 1671 sous le titre de *L'ALLEMAGNE PROTESTANTE, suite de l'Europe vivante, contenant la relation nouvelle d'un voyage fait aux cours des Electeurs & des Princes protestans de l'Empire aux mois d'avril, may, juin, juillet & aoust de l'année M.DC.LXIX, où l'on voit quelle est la face présente de plusieurs Estats d'Electeurs & de Princes de l'Empire, l'origine de leurs maisons, leur accroissement & leurs alliances, avec les portraits des Princes & des Princeesses, suivis des éloges des personnes les plus illustres de ce temps dans le ministère, dans les armes & dans les sciences.* — A Genève, chez Jean Herman Widerhold, in-4° de 556 pages.

L'infatigable polygraphe donne un supplément à cette œuvre dans une *Relation de l'état présent de la maison électoral & de la cour de Baviere*, publiée en 1673, au moment même où il écrit son *Theâtre françois*, qui ne sera imprimé que l'année suivante.

Après ce livre, sur lequel nous nous arrêterons tout à l'heure, l'auteur s'attelle à de nouveaux travaux d'un genre absolument différent :

En 1675, il publie à Bâle un *Dictionnaire nouveau françois & allemand, & allemand & françois, qu'accompagne le latin.*

En 1676, il rédige les deux premiers volumes des *Voyages de Tavernier* ; donne, en 1689, une traduction du *Lexicon* de Hoffmann, et enfin le *Dessin d'un Nouveau Dictionnaire historique, géographique, chronologique & philologique.* (1694.)

Il fait gémir la presse même après sa mort, car, en 1702, fut imprimé à Zell le poëme en cinq chants *Genève délivrée*, qu'il avait composé sur l'escalade en 1662¹. — Son *Histoire de la Royale maison de Savoie* paraît être restée manuscrite.

Théâtre sérieux ou comique, généalogie, histoire, traductions, compilations, voyages et critique littéraire, Chappuzeau, qui s'accusa lui-même du « mal invétéré d'écrire », a tout fait, tout abordé avec un égal courage et — disons-le — une égale médiocrité.

Son œuvre est considérable ; son nom, presque oublié.

Ce qui mérite d'en être sauvé est assurément le petit livre que nous réimprimons aujourd'hui. Quoi qu'en ait dit son biographe de 1813, M. de Villenave, ce n'est pas là un ouvrage sans ordre et sans exactitude ; il abonde en renseignements précieux, et M. V. Fournel a eu raison de dire « qu'il faut le consulter dès qu'on s'occupe de la matière ».

Le manuscrit autographe du *Theâtre françois*, qui est actuellement à Moscou, dans la bibliothèque publique Roumianzoff, porte la date de 1673 ; c'est un bel in-4° de 207 pages, relié en maroquin rouge, aux armes du Roi, avec cette note sur le titre : « *Pour la troupe du Roy, à qui cet ouvrage est particulièrement dévoué* ».

« *Par son tres-humble & tres-obéissant serviteur,*

« CHAPPUZEAU. »

Le livre parut l'année suivante à Lyon, chez Miche

1. 1 vol. in-4°.

Mayer¹ et se vendit « à Paris, chez René Guignard, rue « St-Jacques, à l'image St-Basile, vis-à-vis St-Yves, avec « permission ». Il n'eut pas les honneurs d'une seconde édition. Aussi l'original en était déjà rare au siècle dernier²; il est aujourd'hui rarissime, pour ne pas dire introuvable, en dehors des bibliothèques publiques, et encore les exemplaires n'en sont-ils pas tous complets.

La seule réimpression, faite en 1867 à l'étranger³, n'a pu être surveillée ni revue par ses savants éditeurs et commentateurs, MM. Edouard Fournier et Paul Lacroix; elle est très-souvent fautive, présente de nombreuses omissions, n'est pas imprimée avec les sortes anciennes et n'a pas respecté l'orthographe du temps. Elle est d'ailleurs peu répandue, ayant été tirée seulement à 106 exemplaires.

Le *Theâtre françois* est, avec la *Pratique* de l'abbé d'Aubignac, la base de toutes recherches sur notre ancienne Comédie française; Chappuzeau est le premier historiographe de cette période glorieuse, avant Beauchamps et Maupoint, avant Parfaict, avant Mouhy et Des Essarts. C'est la source commune à laquelle tous ont plus ou moins puisé. Cependant il avait été peu cité jusqu'à ces dernières années, sauf par les frères Parfaict et leurs copistes.

1. In-12 de 10 f. prélim. et 284 pages.

2. « Cet ouvrage est très-rare », disait, en 1786, Jean Senebier, qui en fait à tort un volume in-8° (V. *Histoire littéraire de Genève*, t. II. p. 229-231.)

3. Bruxelles, imprimerie de A. Mertens, petit in-12 de 180 pages.

MM. Édouard Thierry, Édouard Fournier, Paul Lacroix, Victor Fournel, Louis Moland, l'ont souvent mis à contribution et invoqué à l'appui de leurs ingénieuses trouvailles.

M. Eugène Despois en a fait un précieux usage pour son *Théâtre-Français sous Louis XIV*.

Enfin, tout récemment, M. Jules Bonnassies a cité et réimprimé *in extenso* de nombreux passages du troisième livre dans son intéressante *Histoire administrative de la Comédie-Française*. Il a fait l'éloge de cette œuvre enthousiaste et naïve « dont les confidences, dit-il, ne sauraient trop être écoutées », véritable plaidoyer pour le théâtre et les comédiens, qu'on prendrait volontiers pour un livre de commande, imprimé aux frais de la Comédie, si l'on ne connaissait l'optimisme universel de Chappuzeau.

Notre honorable éditeur était, plus que personne, à même d'apprécier la valeur réelle du *Théâtre français*, et de donner une réimpression complète et fidèle de l'édition originale. Il a voulu conserver l'orthographe exacte du temps, « ce qui — selon M. Francisque Sarcey — ne plaît guère aujourd'hui » : « Nous ne sommes plus habitués — dit-il — à ces combinaisons de lettres qui distraient et embrouillent. Il y a là un peu de superstition d'éditeur. »

Nous croyons au contraire, avec tous les bibliophiles, que l'orthographe et la ponctuation du temps sont comme le costume, l'accent et la physionomie propre d'un ouvrage.

Nous croyons surtout qu'il était utile de réimprimer ce curieux ouvrage, témoin le plus sincère et le plus

authentique de l'état du théâtre en France à la mort de Molière; il sera le complément indispensable et le commentaire obligé de ce précieux *Registre de La Grange*, que la Comédie-Française vient de publier avec un luxe digne d'elle et de son illustre fondateur.

GEORGES MONVAL

Artiste du théâtre national de l'Odéon.



LE THEATRE FRANÇOIS

DIUISÉ EN TROIS LIURES

où il est traité

I. De l'Vfage de la Comedie.

II. Des Auteurs qui fôûtiennent le Théâtre.

III. De la Conduite des Comediens.



A LION, & se vend

A PARIS

Chez RENÉ GUIGNARD, Ruë
Saint Jacques, à l'Image saint Basile
vis à vis saint Yves

M. DC. LXXIV.

AUEC PERMISSION

LE THEATRE FRANÇOIS

DIUISÉ EN TROIS LIURES
/ où il est traité

- I. De l'Vfage de la Comedie.*
II. Des Auteurs qui fountiennent le Theatre.
III. De la Conduite des Comediens.



A LYON,
Chez MICHEL MAYER,
Ruë Merciere à la Verité

M. DC. LXXIV.
AUEC PERMISSION.



A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEVR

IEAN-BAPTISTE TRVCHI,

COMTE DE SAINT-MICHEL, CHEUALIER GRAND CROIX DE LA
SACRÉE RELIGION ET MILICE DES SS. MAURICE ET LAZARE,
COMMANDEUR DE SAINTE MARIE DE CHIUAS, CONSEILLER
D'ESTAT, PRESIDENT ET CHEF DU CONSEIL DES FINANCES DE
SON ALTESSE ROYALE DE SAVOYE.

MONSEIGNEVR,



*LES pompeux Spectacles ont toujours esté le
noble amusement des Grands Hommes,
quand ils ont voulu se donner quelque re-
lasche dans les soins qui les ôcupent inces-
samment pour le bien & la gloire des Estats.
C'est ce qui en fait le plus éclater la felicité, & quand
on void les souverains & les Peuples dans la joye, c'est
vne marque assurée que le dedans est tranquille, & que
l'on ne craint point d'orage du dehors. Cette felicité,
MONSEIGNEVR, est deüe à la force du genie d'un Prince
agissant, & à la sage conduite de ses Ministres, & c'est*

de ces mêmes sources que partent toutes les réjouissances publiques, dont la magnificence de nos Theâtres & la beauté des Poëmes qui y sont représentez font la meilleure partie. Je ne touche icy que l'Histoire du Theâtre François depuis qu'il est dans son lustre, & puis qu'elle s'étend jusques au Piémont & jusqu'à la Mer Balthique, & que SON ALTESSE ROYALE DE SAVOYE avec de Grans Princes de l'Empire font de nos Poëmes Dramatiques vn de leurs plus doux diuertissemens, j'ay crû, MONSEIGNEVR, que VOSTRE EXCELLENCE ne trouueroit pas tout a fait mauuaise la hardiesse que ie prens de luy deuouër cet ouurage, & de le donner au public sous vn si Illustre Nom. Ce n'est qu'après auoir exposé mon manuscrit à la censure des gens les plus éclairez dans ces matieres, & qu'après auoir esté assuré que ie le pouuois produire sans honte, puisqu'ils l'auoient leu avec plaisir. Quelque passion que j'eusse depuis deux ans de donner à VOSTRE EXCELLENCE des marques de la grande veneration que son merite extraordinaire m'a dû inspirer, ie m'y serois mal pris en luy offrant avec mes profonds respects vn ouurage dont l'on ne m'auroit donné nulle bonne opinion, & qui ne püst se promettre qu'vn regne de peu d'années. Celuy-cy se flate d'vn destin heureux, & doit estre bien receu selon le sentiment de nos Critiques; & ils ont jugé qu'estant le premier qui s'est auisé de donner au Theâtre François vne face nouuelle, qui expose aux yeux des Spectateurs le bon vsage de la Comedie, & les deux sortes de personnes qui contribuent aux auantages que nous en tirons, il y aura peu de gens en France, de ceux même qui condamnent les spectacles, que le titre de mon Liure

ne porte à lire ce qu'il promet. Mais, MONSEIGNEVR, ie suis tres-persuadé qu'ils prendront infiniment plus de plaisir à contempler le portrait que ie tascheray de leur faire icy de VOSTRE EXCELLENCE, & qu'ils auoïront qu'en-core qu'il parte d'une main tremblante, & qu'il ne soit qu'ebauché, ils y auront decouuert des traits admirables de l'original, qu'on ne sçauroit parfaitement imiter. C'est de ce portrait, MONSEIGNEVR, dont mon idée a esté incessamment remplie depuis l'honneur que VOSTRE EXCELLENCE, me fit de me souffrir dans son entretien. Elle eut la bonté de me recevoir avec cet air engageant qui luy gagne les cœurs de tout le monde, & particulièrement des Etrangers, qu'elle ne renuoye jamais que tres satisfaits. Pendant une heure que me dura la gloire que j'eus de parler à VOSTRE EXCELLENCE, qui voulut bien que je l'entreinasse de mes voyages en Allemagne, en Angleterre & au Nord, j'eus le temps, MONSEIGNEVR, de contempler cette haute mine, cet air graue & doux, ce teint vif, ces yeux pleins de feu, ce ton de voix qui charme l'oreille, cette action si belle & si degagée, & en general tout ce dehors admirable qui Vous attire d'abord de la veneration & de l'amour. Mais, MONSEIGNEVR, je dois auoüer que ie ne m'arrestay pas tant à ce bel exterieur, à ce magnifique frontispice, qu'à ce que ie me promettois de la beauté du dedans, & sur la foy de mes yeux & de mes oreilles ie me confirmay entierement dans la creance que j'auois eüe en la foy publique, qui m'auoit depeint VOSTRE EXCELLENCE, comme une des plus sages personnes de la Terre, & des plus éclairées dans les affaires de tous les Estats. Ie decourris dans son entretien des lumieres qui ne

m'auoient point paru jusques alors, & j'en tiray de belles instructions pour le projet que j'ay fait de remettre plus exactement mon Europe Viuante sous la presse. C'est, MONSEIGNEVR, cette voix publique qui m'apprit encore, dans mes deux voyages à Turin, qu'estre desintereffé, qu'estre sincere, laborieux & zelé pour le seruice & la gloire de son Prince sont de rares qualitez essentiellement attachées à VOSTRE EXCELLENCE, & bien connues de SON ALTESSE ROYALE, qui estant vn Prince actif & magnanime, veut vn Ministre qui soit vigilant & genereux. Le choix qu'elle a fait de Vôte Personne pour la charge la plus importante de l'Estat, l'ame & le soutien de toutes les autres charges, a esté appuyé sur vôte propre merite, à qui vous deuez toute Vôte gloire, sans que la brigue y ayt eu la moindre part. L'Auguste Maître que Vous seruez est vn des Princes du monde les plus éclairez, il sçait admirablement l'art de connoître les hommes, autant qu'il connoist le prix des choses, & il ne Vous honore particulièrement de sa confidence, que parce qu'il est persuadé que Vous en estes tres digne, & que Vous le seruez avec vne entiere fidelité, & vn zeile incomparable. Il a decouvert en Vous le parfait caractere d'un Grand Ministre d'Estat, & sur tout vn esprit laborieux & infatigable, ce qui luy a plu infiniment; ce Grand Prince, qui sert d'exemple à ses peuples, estant bien aise de voir son image en ses principaux Ministres, & l'amour de la gloire qui ne se trouue pas moins dans le calme que dans l'orage & à conseruer des Estats qu'à en aquerir, l'ayant endurci dans les trauaux. Le bien des affaires de S. A. R. & la felicité de son regne sont, MONSEIGNEVR, les soins

glorieux qui Vous occupent uniquement; vous auriez fait scrupule de les partager avec les pensées où la Nature nous porte pour des enfans, & ne seroit-ce point par cette raison que le Ciel ne vous en a pas donné? De trois Illustres Freres que Vous avez, dont le Piémont s'est fait deux Euesques, le Comte de S. Michel, Seigneur qui a de tres belles qualitez, est le seul qui peut soutenir Vòtre Famille, & eternizer vn Nom, que V. E. rend si fameux. C'est, MONSEIGNEVR, à ce Nom fameux, & que d'ailleurs l'Histoire aura soin de conseruer, que ie prens la hardiesse de consacrer cet ouurage. Il traite des Spectacles & de la magnificence qui les àcompagne: mais quelques pompeux qu'ils soient, comment ozeront ils parètre en Vòtre Cour, tandis qu'après auoir aplani les Alpes, SON ALTESSE ROYALE, qui ne fait que de Royales entreprises, trauaille incessamment à donner à l'Vniuers vn spectacle des plus superbes, & qui durera toùjours, par vn agrandissement considerable de sa Uille de Turin? Quoy qu'il ne se puisse rien imaginer de plus beau dans la Nature que ce riche amphitheâtre, ce costeau delicieux qu'elle a en veüe le long du Po, & que cette suite de magnifiques Hostels qui regnent depuis la porte du Valentin iusques au Palais Ducal, le projet de SON ALTESSE ROYALE va donner vn nouveau lustre à Turin, qui ne deura ceder à aucune des plus belles Villes d'Italie. Ce sera là, veritablement, vn Spectacle à voir & à attirer de bien loin les Etrangers; mais, MONSEIGNEVR, ces Illustres soins n'empeschent pas que SON ALTESSE ROYALE ne jette quelquefois les yeux sur d'autres moindres spectacles, & qu'ayant le goust fin & delicat, & le discer-

nement excellent pour toutes les belles productions, Elle ne prenne part à la representation d'un Poëme Dramatique. Elle témoigne que nôtre Théâtre François ne luy deplaiſt pas, & donne aſſez de marques de l'eſtime qu'Elle en fait, lorsqu'il eſt accompagné des agrémens neceſſaires, & ſoutenu par des Auteurs de merite & de bons Acteurs. Apres cela, MONSEIGNEVR, VOSTRE EXCELLENCE pourroit-elle me refuſer ſon Illuſtre protection pour mon Théâtre François, & ne voudra-t-elle pas bien eſtre à la teſte de cent mille honneſtes gens qui parlent en ſa faueur? Puisqu'elle daigna, il y a deux ans, me donner vne heure pour le recit de mes voyages, je luy en demande autant pour la lecture de mon Liure; & ie ſçais, MONSEIGNEVR, que ie ne luy demande rien qu'elle ne puiſſe bien faire, puisqu'un eſprit vaſte & net comme le ſien, vif & penetrant, peut ſuffire à tout. Mais enfin ce n'eſt pas encore ce que ie ſouhaite avec plus de paſſion & ie ne ſeray entierement ſatisfait, que lorsque j'auray appris que Vous aurez agréé le vœu que j'ay fait d'eſtre toute ma vie, avec un profond reſpect,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE EXCELLENCE,
le tres humble & tres obeiffant ſerviteur,
C.





DESSEIN DE L'OVVRAGE.

L s'est trouuê des Sçauans qui ont bien voulu nous donner leurs pensées sur la conduite du Poëme Dramatique, & nous éclaircir les loix du Théâtre que nous auons receues de l'Antiquité. Il me seroit glorieux de marcher sur leurs pas, & de pouuoir rendre mes sentimens sur cette matiere dignes d'estre leus; mais je prens vne autre route, & ne me propose de traiter icy qu'un sujet moral, qui ne regarde que l'usage de la Comedie, le trauail des Autheurs, & la conduite des Comediens; ce que ie reduis en vn petit corps d'histoire. Si ie ne puis luy donner les graces de nôtre Langue que ie n'ay iamais bien sceue, elle aura au moins les graces de la nouueauté, & ne deplaira pas sans doute à ceux qui aiment le Théâtre & les plaisirs du Spectacle. Comme ie suis de ce nombre, ie n'en ay guere manqué toutes les fois que mes affaires m'ont rapellé à Paris des Prouinces Estrangeres où i'ay presque touïjours vécu depuis trente ans, & m'estant rencontré l'hyuer dernier à Cologne avec des gens qui decroient fort la Comedie, i'en ay étudié & la nature

& l'vſage avec plus d'application que ie n'auois fait, pour en bien juger moy même, ſans m'arreſter aux ſentimens de quelques particuliers. Ils prononcent ſouuent des arreſts ſelon leur temperament, & ſans bien examiner les choſes, comme ce Iuge ſeuere qui s'eſtant endormi à l'Audience pendant qu'une cauſe ſe plaidoit, ne parloit quand il falut opiner, que de pendre ou de faucher, ſans s'informer plus auant, ny ſe ſoucier de ſçauoir l'affaire. D'autres condannent les choſes ſur de ſimples prejugez, ſans vouloir prendre la peine de les éclaircir; & il y en a enfin qui pour ſauuer les dehors dans les conditions où ils ſe trouuent, blâment par maxime ce qu'au fond ils ne deſaprouuent pas entièrement. Le Théâtre François dont j'ay entrepris d'écrire l'hiſtoire dans ma ſolitude, n'eſt pas bien connu de la pluſpart de ceux qui ſe declarent ſes ennemis, & ils s'en font de fauſſes idées, parce qu'ils les appuyent ſur de faux rāports. Ils mepriſent l'original ſur de méchantes copies que l'on leur expoſe, comme auant que d'auoir veu une ville que nous depeint vn Voyageur chagrin à qui elle n'a pas plû, nous en formons une triſte image que l'objet dement quand nous la voyons de nos propres yeux. On ſe hazarde à juger des choſes ſur la foy d'autrui, il faut auoir vn peu de bonne opinion de foy-meſme, & ne rien àprouuer ou condanner qu'avec pleine connoiſſance & le diſcernement que nôtre raiſon ſçait faire du bien & du mal. A voir la Comedie, à frequenter les Comediens, on n'y trouuera rien au fond que de fort honneſte; & ces enjouûmens, ces petites libertez que l'on reproche au Théâtre ne

font que d'innocentes amorces pour attirer les hommes par de feintes intrigues à la solide vertu. C'est ce que j'espère de faire voir assez clairement, & me dépouillant icy de tout intereff, ie m'eloigneray également de la flaterie & de la fatire; & diray les choses comme elles font. Il n'est pas befoin, pour mon projet, de remonter à l'origine de la Comedie, que ie me contenteray de toucher en peu de mots, ny de faire voir quels étoient les Comédiens en Grece du temps de Sophocle & d'Euripide, ou en Italie quand Plaute & Terence traualloient pour le Théâtre. Cela n'a rien de commun avec nôtre ficle, & il me fuffit de montrer de quelle maniere fe conduifent presentement les Comédiens, & quelle est la nature de la Comedie depuis qu'elle est dans fon lustre par l'estime qu'en a fait vn Armand de Richelieu, & les graces que luy a données vn Pierre Corneille. S'il a esté permis d'exposer au public en deux différens tableaux le caractere des passions & leur droit vfage, il me le fera fans doute auffi de les reduire en vn feul, & de faire voir que la Comedie qui est vne peinture viuante de toutes les passions, est auffi vne école feure pour les tenir en bride, & leur prescrire de justes bornes qu'elles n'ozeroient passer. Le discours ne touche pas comme l'action, & les plus belles pensées d'une harangue n'ayant fur le papier que la moitié de leur force, elles reçoivent l'autre de la bouche de l'Orateur. Il en est de même du Poëme Dramatique, & il ne produit ses grands effets que fur le Théâtre par l'agrément que luy donne le Comedien. Ainsi à prendre les choses dans l'ordre, j'ai creu qu'il me falloit parler en

premier lieu de l'institution & de l'usage de la Comedie, & combattre doucement l'erreur populaire, qui porte bien des gens à la condanner sans la connëtre. Après j'ai deü venir aux Autheurs qui souütiennent le Theatre depuis qu'il est dans son lustre, & donner le catalogue des ouurages qui y ont esté representez. Je fais suiure les Comediens, ie decouure leur politique & la forme de leur gouvernement; de là je passe à leur établissement dans la Capitale du Royaume, & produis enfin les noms des Aëteurs & des Aëtrices des deux Hostels jusqu'à la fin de l'année presente mil six cens soixante treize. Ce sont là les trois articles qui fournissent de matiere aux trois petits liures de mon histoire, & ceux qui aiment la Comedie ne seront pas sans doute fâchez de bien connëtre les Comediens.





SOMMAIRE

DES

MATIERES CONTENÜES DANS LES TROIS LIURES.

LIVRE PREMIER.

DE L'USAGE DE LA COMEDIE.

- I. *Origine de la Comédie.*
- II. *Toutes les Societez conspirent ensemble pour le bien public.*
- III. *Differentes manieres d'instruire les hommes.*
- IV. *L'arbre du Poëme Dramatique.*
- V. *La Comedie estimée de toutes les Nations.*
- VI. *Des Spectacles qui se donnent aux Colleges.*
- VII. *Le Théâtre belle école pour la Noblesse.*
- VIII. *Reflexions sur les sentimens des Peres & des Conciles.*
- IX. *La guerre profession Illustre, quoy que source de bien des maux.*
- X. *Parallele de la Poësie & de la Peinture.*
- XI. *Il se glisse des abus en toutes professions.*

XII. *L'esprit veut du relâche dans la pieté & dans les affaires.*

XIII. *Les courses de cheuaux condânnées par vn celebre Docteur.*

XIV. *Certains Spectacles plus dangereux que la Comedie.*

XV. *L'Italie moins scrupuleuse que les autres Prouinces dans les diuertissemens publics.*

XVI. *Le goust du siecle pour le Théâtre.*

XVII. *Sentimens de quelques particuliers sur le Poëme Comique.*

XVIII. *Le nom de Dieu dans vn sens parfait ne doit pas estre meslé avec du risible.*

XIX. *La bagatelle vn peu trop en regne.*

XX. *Le Théâtre a porté bien des gens à se corriger de leurs defaux.*

XXI. *Difference de la Comedie Françoisse d'avec l'Italienne, l'Espagnole, l'Angloise & la Flamande.*

XXII. *Excellence des machines de la Toison d'or.*

XXIII. *Les François de quoy redeuables aux Italiens & aux Espagnols.*

XXIV. *Le goust d'vn particulier ne doit pas l'emporter sur le goust vniuersel.*



LIVRE SECOND.

DES AUTHEURS QUI SOUTIENNENT LE THEATRE.

- I. *Les Autheurs fermes à puys du Théâtre.*
 - II. *Grande temerité à qui en voudroit faire publiquement la distinction.*
 - III. *Pratique ingenieuse de Genealogistes de nôtre temps.*
 - IV. *Diuerfité de genies entre les Poëtes.*
 - V. *Oeconomie des Autheurs dans l'exposition de leurs ouvrages.*
 - VI. *Le Théâtre redeuable aux soins de l'Academie Françoisë.*
 - VII. *Éloge de cette celebre Compagnie.*
 - VIII. *La gloire des Langues & celle des Empires marchent du pair.*
 - IX. *Comediens sçauans à preuoir le succez que doit auoir vne pièce.*
 - X. *Auantage d'vne Troupe qui fournit de son crû des ouvrages au besoin.*
 - XI. *Coûtume obseruée dans la lecture des pieces.*
 - XII. *Conditions faites aux Autheurs.*
 - XIII. *Combat de generosité entre les Poëtes & les Comediens.*
 - XIV. *Saisons des pieces nouuelles.*
 - XV. *Remarques sur les trois iours de la semaine destinez aux representations.*
 - XVI. *Distribution des rôles.*
 - XVII. *Repetition.*
 - XVIII. *Catalogue des Autheurs & de leurs ouvrages.*
-

LIVRE TROISIEME.

DE LA CONDUITE DES COMEDIENS.

- I. *Deux sources des plaisirs qu'on va goûter au Théâtre.*
- II. *Difference des genies entre les Comediens.*
- III. *Excellent composé du Comedien & du Poëte.*
- IV. *Interests des Comediens appuyez par les declarations du Souuerain.*
- \\ V. *Leur assiduité aux exercices pieux.*
- \\ VI. *Leurs aumônes.*
- VII. *L'Education de leurs enfans.*
- VIII. *Leur soin à ne recevoir entre eux que des gens qui vivent bien.*
- IX. *Témoignage avantageux que leur rend vn des premiers Magistrats de France.*
- X. *Leurs belles prerogatiues.*
- XI. *Les avantages qu'en reçoient les jeunes gens & les Orateurs sacrez.*
- \\ XII. *Leurs belles coûtumes.*
- XIII. *Difference entre les Troupes de Paris & celles de la Campagne.*
- XIV. *Forme du Gouuernement des Comediens.*
- XV. *Raisons qu'ils ont d'aimer l'Estat Monarchique dans le Monde.*
- XVI. *Grande difference des Royaumes & des Republiques pour les plaisirs de la vie.*
- XVII. *Les Comediens aiment fort entre eux le gouuernement Republicain.*
- XVIII. *Leurs Troupes font chacune vn corps à part.*
- XIX. *Leur emulation tres ytile au bien commun.*

XX. *Rencontres fâcheuses de deux Troupes de Prouince en même Ville.*

XXI. *Grand soin des Comediens à faire leur Cour au Roy & aux Princes.*

XXII. *Leurs priuileges au Louure & autres Maisons Royales, où ils sont mandez.*

XXIII. *Leur ciuilité enuers tout le monde.*

XXIV. *Declaration du Roy en leur faueur.*

XXV. *Leur conduite dans leurs affaires.*

XXVI. *Diuers sujets d'assemblée.*

XXVII. *Visites en Ville, & au Voisinage.*

XXVIII. *Grande dépence en habits.*

XXIX. *Ordre qui s'obserue dans leurs Hostels.*

XXX. *Le caractère des Comediens.*

XXXI. *Etablissement de la Troupe Royale.*

XXXII. *Fortes jalousies entre les Troupes.*

XXXIII. *Petits stratagèmes.*

XXXIV. *Acteurs & Actrices qui composent presentement la Troupe Royale.*

XXXV. *Nouvelle Troupe du Roy.*

XXXVI. *Histoire de la Troupe du Marais.*

XXXVII. *Ses reuolutions & sa cheute.*

XXXVIII. *Regne de la Troupe du Palais-Royal.*

XXXIX. *Eloge de Moliere.*

XL. *Jonction des deux Troupes du Palais-Royal & du Marais.*

XLI. *Declaration du Roy pour cet établissement.*

XLII. *Estat present de la Troupe du Roy.*

XLIII. *Grandes ambitions entre les Comediens.*

XLIV. *Nombre de Spectacles que Paris fournit dans vne année.*

XLV. *Troupes de Campagne.*

XLVI. *Comediens entretenus du Duc de Sauoye.*

XLVII. *Troupe François de l'Electeur de Bauiere.*

XLVIII. *Troupe des Ducs de Brunsvic & Lunebourg.*

XLIX. *Fonctions de l'Orateur.*

✓ L. *Denombrement des Officiers du Theatre.*

LI. *Hauts Officiers qui ne tirent point de gages.*

LII. *Bas Officiers appelez Gagistes, & leurs fonctions.*

LIII. *A quoy monte tous les ans la depense ordinaire de chaque Hostel.*

✓ LIV. *Grands frais dans les pieces de machines.*

LV. *Distributrices des douces liqueurs.*

LVI. *Declarations du Roy en faueur des deux Troupes de Paris.*



Nihil felicius discitur, quàm quod
Ludendo discitur.

ERASM. IN COLLOQ.

PERMISSION.

Je n'empesche pour le Roy, qu'il soit permis à Michel Mayer, de faire imprimer le Liure intitulé, LE THEATRE FRANÇOIS, & que les deffences ordinaires luy soient accordées pour trois années, à Lyon ce 22 Ianuier 1674.

VAGINAY.

CONSENTEMENT.

Soit fait suiuant les conclusions du Procureur du Roy, les an & jour cy-dessus.

DE SEVE.



LE THEATRE FRANÇOIS.

LIVRE PREMIER.

DE L'USAGE DE LA COMEDIE.

I

Origine de la Comedie.



LE Theatre François, qui est aujourd'huy au plus haut point de sa gloire, en est redevable aux Autheurs qui l'apuyent par l'excellence de leurs ouurages, & aux Auteurs qui le rendent si magnifique par la beauté de leurs representations. C'est ce qui fait l'enchaînement si étroit de la Comedie avec le Poëte & le Comedien, qu'il est difficile de les separer, & qu'il faut presque toujours les faire marcher ensemble. Je tafcheray tou-

tefois de distinguer les choses, & de ne m'écarter pas du sujet que ie me propose de traiter dans chaque liure. L'ay à parler en celuy cy de l'usage de la Comedie, c'est à dire de la fin pour laquelle ie trouue qu'elle à esté inuentée; estant bien éloigné de l'opinion de quelques Critiques, qui veulent qu'elle doive sa naissance à vne debauche de jeunes gens. L'auteur qui est leur garent n'aura pas bien pris la chose, & ce qu'il rapporte est vn incident dont il peut y auoir eu plus d'un exemple dans tous les âges de la Comedie, comme nous voyons souuent nôtre jeunesse dans la gayeté faire des parties pour se diuertir, & étudier vne piece de Théâtre pour regaler le voisinage de sa representation. Il est bien plus vray-semblable que les Grecs, qui, dans la belle Politique & dans toutes les sciences ont été les Maîtres des Romains & des Gaulois, qui ont porté les belles Lettres & à Rome & à Marseille, ont trauaillé serieusement à instruire les hommes de toutes les façons, & à les amener à la politesse & à la vertu par toutes les voyes imaginables. Leurs Législateurs se sont tres sagement auiséz de donner aux Peuples quelques diuertissemens pour prendre haleine dans les affaires, dont sans cela l'esprit seroit accablé, & d'oster par ce moyen à ceux qui viuoient dans l'oyfuité & dans la debauche, la pensée & le tems de former des cabales contre l'Etat. L'auoüe que ces diuertissemens passerent bientoist dans vn excez condamnable, qu'ils deuinrent des spectacles de cruauté & de turpitude; & que la Comedie qui ne deuoit être qu'un honnestes & vtile amusement, fut rauallée par Aristophane, autant qu'elle receut de

gloire des autres Poëtes Grecs. Mais l'intention de ceux qui l'ont inuentée estant fuiue, elle ne peut produire que de bons effets, & c'est sur le pied de cette sage Politique de l'ancienne Grece, que les Latins, & apres eux, tous les autres Peuples de l'Europe ont jugé à propos d'introduire le bel vsage de la Comedie, & d'apuyer les Comediens. Voicy les raisons qu'ils ont eües, sur tout les François, qui sçauent parfaitement le prix des choses, & qui ont estimé la beauté d'une inuention qui a percé tant de siècles, pour atteindre chez eux le plus haut degré de perfection où elle pouuoit monter.

II

Diuerfes Societez instituées pour le bien public.

TOUTES les Societez qui font des manieres de Re-
publicques, & qui concourent ensemble au bien de tout l'Vniuers, ont toutefois chacune & leurs loix & leurs coutumes, & une fin particuliere, sur laquelle leur établissement est fondé. C'est le centre où viennent aboutir toutes leurs resolutions; & ces fins particulieres tendant à la generale, vont toutes à l'auantage public; il n'y a de la difference que du plus au moins.

Il y a de ces Societez, qui ont pour objet de fournir à l'homme tout ce qui y lueſt neceſſaire pour le corps & juſqu'aux delicateſſes dont il ſe pourroit paſſer. Elles

embrassent pour cela vn commerce vniuersel dans toutes les parties de la Terre ; & la fin que ces Societez là se propoSENT est tres loüable & vtile.

Il y en a d'autres qui n'ont pour but que de fournir à l'homme tout ce qui est necessaire pour l'esprit, soit pour l'eleuer aux belles connoissances, soit pour le former à la vertu, & luy donner de l'horreur du vice. Comme on peut se prendre de deux manieres pour paruenir à ce but, & s'y rendre par deux chemins differens, il estoit à propos qu'il y eust pour cela deux sortes de Societez ; les vnes qui traîtassent les choses d'un air graue & serieux, les autres qui les prissent d'une maniere enjouée, pour s'accommoder à tous les esprits. Ces deux sortes de Societez ont la mesme fin, & que nous importe par quel moyen elles y arriuent, & de quel vent nôtre vaisseau entre dans le port, pourueu qu'il y entre heureusement ?

Des deux routes que j'ay dit que l'on peut prendre pour paruenir à cette loüable fin, les vns ont fait choix de celle qui est aspre & difficile, & dont les hommes s'écartent souuent pour en chercher vne qui soit moins rude. Les autres suiuent la plus agreable & la plus aisée, ils font profession d'enseigner en joüant la belle science, qui est aujourd'huy celle du Monde, & de porter doucement les hommes à haïr le vice, & à cherir la vertu.



III

Differentes manieres d'enseigner les hommes.

S'IL est vray que tous les chemins sont beaux pour aller à l'ennemy, & que la ruse n'est pas blâmée à la guerre, les Comediens qui la font adroitement au vice & à la folie, & qui peuvent se vanter de remporter souuent d'Illustres victoires, meritent d'estre louëz. Tous les esprits n'estant pas semblables, les vns ne se laissent vaincre que par la force & par d'aigres remonstrances, les autres que par la douceur & des discours enjoüez, qui les persuadent mieux que les grans raisonnemens & le serieux incommode de ces Docteurs qui les effarouchent. Toute la morale roule sur la sagesse & la folie du monde; & cette folie est inseparablement attachée au vice, comme la sagesse l'est à la vertu. Mais outre la malignité du vice de laquelle le vicieux fait souuent trophée, ne se rendant guere quand on ne le bat que de ce côté, il s'y decouure certain ridicule qui luy fait honte, & l'attaquer par cet endroit-là est le mettre d'abord hors de defence. Il ne peut souffrir qu'on le joüe, & qu'on le fasse passer pour sot; il aime mieux se corriger de sa sottise, & en quitant le ridicule du vice, il en quite ce qu'il y a de malin, il le quite tout entier. C'est d'où proceda l'artifice de ces Peres, qui pour donner de l'horreur de l'yurognerie à leurs enfans,

faisoient boire par excez leurs domestiques, qui se produisoient deuant eux avec des postures ridicules. Les Roys qui sont les Peres des Peuples, ont trouué de même fort à propos qu'il y eust des gens deuouëz au seruice du Public, pour nous representer bien naïuement vn auare, vn ambitieux, vn vindicatif, & nous donner de l'aersion pour leurs defauts; puis qu'en effet toutes les passions dereglerées nous deduisent à l'Estat de ces yurognes, à qui le vin trouble la raison.

IV

L'Arbre du Poëme Dramatique.

M AIS ne parlons pas encore des Comediens, & attachons nous particulierement à la nature de la Comedie. Pour ne pas confondre les termes, & rendre les choses plus claires à ceux qui n'ont pas leu la Poëtique de Scaliger, & qui ignorent la pratique du Theatre, il faut leur mettre deuant les yeux l'Arbre du Poëme Dramatique, c'est à dire la difference des Poëmes que l'on destine au Theatre. Le Poëme Dramatique est la tige de l'arbre. Ses deux branches principales sont le Poëme Heroïque & le Poëme Comique. Le Poëme Heroïque fait deux rameaux, la Tragedie & la Tragi-Comedie; le Poëme Comique en fait deux autres, la Comedie & la Pastorale. Toutes ces

especes du Poëme Dramatique se peuuent traiter en prose ou en vers : mais les vers asseurement, s'ils sont bien tournez, chatouillent plus l'oreille que la prose, & donnent plus de grace & de force à la pensée. J'entends les vers reguliers; car pour les irreguliers, je ne trouue pas avec bien des gens qu'ils plaisent fort au Theâtre, & ils ne sont agreables que dans vn madrigal ou vne chançon.

La *Tragedie* est vne representation graue & serieuse d'une action funeste, qui s'est passée entre des personnes que leur grande qualité, ou leur grand merite releuent au dessus des personnes communes, & le plus souuent c'est entre des Princes & des Rois. La *Tragi-Comedie* nous met deuant les yeux de nobles auantures entre d'Illustres personnes menacées de quelque grande infortune, qui se trouue suiuite d'un heureux euenement. La *Comedie* est vne representation naïue & enjouée d'une auanture agreable entre des personnes communes; à quoy l'on ajoûte souuent la douce Satyre pour la correction des mœurs. La *Pastorale* n'a pour objet qu'une auanture de Bergers & de Bergeres, comme l'*Amarante* de Gombaud.

Pour ce qui est du sujet qui est au choix du Poëte, il est Historique, ou fabuleux, ou mélé, la verité & la fiction s'alliant ensemble, ce qui arrive le plus souuent. L'Histoire est rarement portée sur le Theatre dans toute sa pureté, & quand elle se trouue trop nue, elle ne refuse pas quelques agrémens que l'inuention du Poëte luy peut donner. J'ay crû deuoir expliquer toutes ces distinctions du Poëme Dramatique, parce que dans la

fuite de mon discours, ie prendray vne des parties pour le tout, & la Comedie pour tous les ouurages de Theatre qu'embrace le Poëme Dramatique. Ce nom d'une espece particuliere estant deuenu vn nom general, & l'usage voulant que la Tragedie, la Tragi-Comedie & la Pastorale passent aujourd'huy sous le nom de *Comedie*.

V

La Comedie estimée de toutes les nations.

IE diray donc, & en peu de mots, que la Comedie a esté en tres grande estime dans toute l'Antiquité; Que les Grecs & les Romains, comme ie l'ay dit, en ont également reconnu l'utilité; ce que Ciceron témoigne assez dans la cause du Comedien Roscius, qu'il defendit avec tant d'ardeur; Que de grans Princes, n'ont pas dedaigné d'en faire & de les reciter en public; Qu'il n'y a point aujourd'huy de nation dans l'Europe qui n'en face estat; Que l'Espagnole & l'Italienne en font vn des ornemens de la solennité des jours les plus Saints; Que le Grand Cardinal de Richelieu, l'un des plus éclairez de tous les hommes, l'aimoit, l'apuyoit, honoroit les Auteurs de son estime, fauorisoit les Comediens; & pour dire plus que tout cela, Que le Roy, l'Inuincible LOUIS, les delices de ses peuples & l'admiration de l'Vniuers, trouue

des charmes dans la Comedie, dont il connoist parfaitement toutes les beautez, & qu'il la prend pour vn de ses plus doux diuertissemens, quand il se veut donner quelques momens de relasche dans les grands soins qui l'ocupent incessamment pour la gloire de son Regne & le bien de ses Sujets.

VI

De Spectacles qui se donnent aux Colleges.

LA Comedie, qui par cette seule raison deuroit L auoir autant de partisans zelez qu'il y a de gens en France, ne manque pourtant pas d'ennemis qui la dechirent, & qui arment contre elle & contre ceux qui la font, les Peres & les Conciles. Leurs Decrets, ie l'auoüe, sont des armes sacrées, deuant lesquelles les Defenseurs de la Comedie doiuent humblement baisser les leurs; & bien loin d'auoir la temerité de leur contredire, il nous faut croire qu'ils n'ont eu que de bonnes intentions. Mais il se peut faire qu'on les cite quelquefois mal à propos, & que les Poëmes Dramatiques de nôtre tems n'auroient pas esté generalement l'objet de leur feure censure. Aussi voyons nous qu'ils ne sont pas tous bannis de nos Colleges, où i'ay veu representer des ouurages de Plaute, & de Terence aussi bien que de Seneque; ni même des Communantez Religieuses, où l'on dresse tous les ans de

superbes Theâtres pour des Tragedies, dans lesquelles, par vn meſlange ingenieux du ſacré & du profane toutes les paſſions ſont pouſſées juſqu'au bout. On y emploie même pour de certains rôles d'autres perſonnes que des Ecoliers, on y danſe des balets. Toute la difference qui ſe trouue entre ces ſpectacles-là contre quoy on ne dit mot, & ceux que donnent les Comediens contre leſquels on murmure, conſiſte dans le langage, & dans la qualité des Acteurs. Dans les premiers on ne parle que Latin, & on ne void point de femmes. Mais le Latin eſt entendu, & des Acteurs & des Spectateurs. Ces paſſions d'amour, d'ambition, de colere, & de vengeance qu'on veut que la Comedie ſouleue, tandis que le Chriſtianisme a pour but de les abatre, peuuent à ce conte faire vne auſſi forte impreſſion dans les eſprits des gens qui parlent & qui écoutent, qu'elles en feroient le lendemain ſur le Theatre François à vne representation de *Cinna* ou de *Pompée*. La morale Chreſtienne ne pretend pas de depouiller l'homme de ſes paſſions, elle entreprend ſeulement de les regler, & de luy en montrer le droit vſage. Soit dans nos Comedies, ſoit dans nos Romans, leurs Autheurs ſe propoſent le même but, ils étouffent la vengeance dans l'ame de leurs Heros, ils donnent des bornes à leur ambition & à leur colere, ils ne leur ſouffrent point d'extrauagance dans leur amour, & ne nous offrent pas ſeulement en eux des exemples d'une vertu ordinaire, mais d'une vertu acheuée, & au plus haut degré où elle ſçauroit monter.

Mais, me dira-t-on encore, on ne void point de

femmes sur le Theatre dans les Comedies qui se representent aux Colleges; car dans l'assemblée il y en a vn grand nombre, & feu Mademoiselle de Gournay qui sçauoit parfaitement & le Grec & le Latin, m'a dit qu'elle y alloit quelquefois dans ses ieunes ans. Je ne sçais s'il est moins blâmable de voir des hommes trauestis en femmes & prendre l'habit d'un autre sexe que le leur, ce qui hors de pareilles occasions, & des tems accordez aux rejouissances publiques, est punissable & defendu par les Loix. Il faut se faire justice les vns aux autres. Les spectacles qui se donnent aux Colleges sont tres louables. C'est vne feste publique, qui sert de couronnement aux nobles trauaux de toute vne année, & dans laquelle on distribuë des prix à la Jeunesse, qui a fourni sa carriere avec honneur. Cela l'excite à y rentrer avec plus d'ardeur apres vn peu de relasche, cela luy donne une honneste hardiesse à parêre en public, & à parler vn iour d'un ton ferme & d'un geste libre dans vne Chaire, ou dans vn Barreau.

VII

Le bel vsage de la Comedie.

TOUTE nôtre jeune Noblesse n'entend pas le Latin, & ne va pas au College; il est juste qu'elle ayt aussi sa part du plaisir & du profit de la Comedie dans

la langue qu'elle entend; & puisque dans nos Poèmes Heroïques (car c'est de ceux-là dont il s'agit à present) on void éclater les plus beaux traits de l'Histoire, qu'on y void combattre la gloire & l'amour, & la gloire comme la Maîtresse l'emporter toûjours sur les passions les plus violentes; qu'on y void enfin le crime puni, la vertu recompensée, & les grandes actions en leur plus beau iour; qui n'auoûra qu'on ne peut enuoyer nos jeunes Gentils-hommes nez pour la guerre à vne meilleure Ecole que celle-là, & qu'en voyant ces beaux exemples de valeur & de zele pour son Prince, comme en vn Eucherius fils de Stilicon; ces genereux sentimens d'amour & de fidelité incorruptible pour sa Patrie, comme en vn Sceuale, ces hautes idées ne s'impriment bien fortement dans leurs ames, & qu'ils ne conçoient des desirs ardens d'aquerir de même de la gloire au seruice du Roy, & de se porter pour luy aux plus grandes actions.

Voilà en peu de mots quelle est la nature de la Comedie, & les vsages qu'on en peut tirer. Il y a toutefois des gens qui la condamnent, & qui la condamnent sans la bien connêtre. Ecoutons les, & taschons de satisfaire à leurs objections, ce qui n'est pas difficile.



VIII

*Reflexion sur les sentimens des Peres
& des Conciles.*

ILS ont acoustumé de confondre la Comedie avec tous les spectacles de l'Antiquité, & ont de la peine à souffrir que l'on en face quelque difference. La Comedie n'a rien de cruel comme les spectacles des anciens Gladiateurs, dont il se void encore quelques restes en Allemagne, en Angleterre, & en Italie. Elle n'a rien de sale, si le Poëte ne sort des bornes que la bienfiance luy prescrit; & ce n'est proprement que contre les spectacles ou sanglans, ou deshonnestes, qui combattent la charité & la pureté du Christianisme, que les Conciles & les Peres se sont declarez.

IX

*La guerre Profession Illustre, quoyqu'elle soit cause
de bien des maux.*

LA guerre n'a iamais esté generalement condannée entre les Chrestiens, quoyqu'elle nous produise des spectacles les plus sanglans & les plus affreux, vne

campagne couverte de corps, ou morts, ou mourans, à l'issue d'une bataille rangée; une mer qui engloutit des vaisseaux que le canon de l'ennemy a brisez, & des milliers d'hommes qui périssent à la fois dans les eaux & dans les flames par le desespoir d'un Capitaine insensé qui a mis le feu aux poudres plutôt que de se rendre à la merci du vainqueur; une ville enfin prise d'affaut, & qui devient un Théâtre de sales actions & de cruautés barbares. A oïr parler les gens qui se font trouvez en de pareilles occasions, on ne se peut rien figurer de plus horrible que ces fortes de spectacles, & les seuls tableaux que les Peintres nous en donnent, nous font fremir :

I'y vois la foudre toujours prête,
Et la flame & le plomb, qui, formant dans les airs
Une ardente & double tempeste,
Y font l'image des Enfers.

C'est le portrait que nous fait de la guerre Monsieur l'Abbé Boyer, un des Illustres de l'Académie Française, dans l'Ode sçauante qu'il a mise au iour sur la prise de Mastric. Sans venir aux maux, la guerre produit assez d'autres maux, & la marche d'une armée desole souvent tous les lieux où elle passe. Cependant la guerre est le noble mestier des Roys, la guerre est juste & louable, quand elle a pour fin la defence de leurs Droits & le soutien de leur gloire, & le mauuais usage qui s'en peut faire n'a iamais porté les Directeurs du Christianisme à la condamner entierement. Disons en un mot qu'il n'y a rien de parfait au Monde, qu'il

n'y a point de profession qui n'ayt ses defauts, & que sur ce pied là il faudroit les abolir toutes, ou vne grande partie, ce qui iroit trop au defauantage de la focieté ciuile, & à quoy l'on ne pensera jamais.

Mais enfin si l'on veut absolument que l'intention des Peres ayt esté plus loin que les spectacles sanglans, & que nôtre Comedie doiue estre comprise dans leur censure, ce ne fera peut estre pas vne absurdité de croire qu'ils n'en ont vsé de la sorte que pour couper de plus pres la racine aux abus de ces spectacles cruels & lascifs, qu'ils ont tres justement condamnez, en condamnant tous les spectacles generalement, de quelque nature qu'ils pussent estre. Quand vn enfant abuse de quelques petites libertez que son pere luy souffre, il les luy retranche toutes pour vn temps : mais l'enfant se corrige, & le pere relasche quelque chose de sa feuerie defence. Il n'y a rien au monde, comme i'ay dit, qui n'ayt son fort & son foible, ses perfections & ses defauts.

X

Parallele de la Poësie & de la Peinture.

LA peinture est vne poësie muette, comme la poësie se peut dire vne peinture parlante. Le pinceau nous represente vne passion d'amour, de colere, de vengeance aussi fortement que la plume du Poëte

& que la voix de l'Acteur. Ceux cy nous touchent par le beau tour du vers, & la grace qu'ils luy donnent dans le recit; le Peintre nous touche de même par l'affiette de ses figures qui semblent parler, & qui bien fouuent nous en disent plus que si en effet elles parloient. Nos tableaux & nos tapisseries ne nous offrent que de semblables objets, dont l'ame de celuy qui les contemple avec attention peut estre plus emeüe qu'elle ne le feroit par vn recit qui échape aisement à la memoire; & pour tout dire enfin, il y a autant à craindre du Peintre, que du Poëte & du Comedien. Mais les excez où le premier s'emporte ordinairement, ces nuditez & ces postures peu chastes dont les Palais sont remplis, n'ont pû obliger les plus seueres Censeurs à condamner generalement la peinture, qui a toujourns passé pour vn art tres noble, comme le Peintre dans sa profession passe pour homme d'honneur. Le Comedien & la Comedie ont de même leurs defauts, ie ne pretens pas les excuser, & j'en parleray bientost : mais si pour cela on veut sans exception les bannir du Monde, il faut aussi en bannir par même raison & le Peintre & la Peinture.



XI

Il se glisse des abus en toutes Professions.

VOULDROIT on encore condamner l'Imprimerie & les Imprimeurs pour quelques mechans liures qui courent, qui sont fales & impies, qui attaquent la Religion & les bonnes mœurs, qui décrivent vn Estat & celuy qui le gouuerne? On punit l'Imprimeur qui oze les mettre au iour, & le Libraire qui oze les debiter : mais on ne s'en prend pas à ceux qui sont innocens du crime, & l'infamie d'un particulier ne rejaillit pas sur le public. L'Imprimerie & la Librairie qui ne font qu'un même corps, n'en font pas pour cela moins honorables, elles ont une bonne fin; & la Comedie, comme ie l'ay fait voir, en a aussi une bonne, qui peut être corompüe par les excez de quelques particuliers. On en pourroit dire autant, de la Medecine & des Medecins, & de plusieurs autres Professions. Si l'on est si rigide que de condamner entierement la Comedie & ceux qui la representent, il faut condamner en même temps le Poëte qui la compose, l'Imprimeur qui l'imprime, le Libraire qui la debite, l'Auditeur qui l'ecoute, le Lecteur qui la lit, & le Poëte qui est la source de tout le mal pretendu sera le plus condamnable. Mais tant s'en faut qu'il le soit, que nous sommes conuaincus par l'Histoire de tous les Peuples, & par celle de nos temps, que les fameux Poëtes ont toujours

esté honorez des Princes & de leurs sujets, autant ceux qui ont trauaillé pour le Theatre, que ceux qui se sont renfermez dans les bornes du Poëme Epique; qu'on leur a decerné des honneurs publics, qu'on les a couronnez, qu'on leur a enfin dressé des statues. Nous en auons des exemples dans tous les siecles; & pour ne parler que du nôtre, toute l'Europe a sceu les hautes marques d'estime que le Roy a bien voulu donner à vn Pierre Corneille, à qui l'excellence de ses Poëmes Dramatiques & de ses autres ouurages a aquis vne gloire dont s'entretiendront tous les siecles à venir. Encore vne fois la fin de la Comedie est bonne. Les choses les plus saintes ne font nulle impression sur l'esprit d'un Libertin. Il ne depend que de l'Auditeur de tirer un bon vsage de la Comedie; s'il est sage & intelligent, il en fera son profit; s'il est ignorant & vicieux, il en sortira tout aussi beste qu'auparauant, & ce ne sera la faute ny du Comedien, ni du Poëte.

XII

*L'esprit veut du relasche dans la pieté
& dans les affaires.*

A GISSONS de bonne foy. N'est il pas injuste de blâmer la Comedie par le nom seul, sans examiner la chose, & en confondant l'intention de l'art avec le

mauvais vſage ? Ceux qui voudroient abſolument l'interdire comme vne choſe qui ne regarde pas directement le ſalut, ſeroient obligez d'en retrancher vne infinité de cette nature, où il y auroit plus à redire qu'à la Comedie, & que l'on ſoufre aiſement. On en veut ſans doute particulièrement à la Comedie, par ce qu'elle a de l'éclat, & qu'elle frappe la veüe. Je ne veux pas nier qu'il n'y ayt des lieux qu'il vaut mieux frequenter que le Theâtre, cela eſt hors de doute ; & il y en a où il ſeroit bon d'eſtre inceſſamment, s'il n'auoit pas eſté ordonné à l'homme de trauailler, comme il luy a eſté ordonné de prier Dieu. Mais la plus ſolide pieté a ſes interualles ; vn veritable deuot n'eſt pas toujours à l'Egliſe, il ne peut pas eſtre toujours attaché à la maiſon & à la profeſſion qu'il a embrassée ; il eſt homme, il demande du relasche, & quelque honneſte diuertiffement, ce que le Theâtre luy fournit. Car enfin, & pour abreger cette matiere, ceux qui condannent la Comedie ne la veulent pas regarder par les bons coſtez, & il y en a eu qui ſe ſont trouuez d'humeur à porter en même tems leur censure contre des choſes les plus innocentes.



XIII

*Les Courses de cheueux condamnées
par vn celebre Docteur.*

Vn grand & fameux Docteur s'est auisé de mettre la course des cheueux au nombre des choses vaines & des spectacles qu'il n'approuue pas. Faudra-t-il pour cela defendre les courses de bague, fermer les maneges où l'on vit avec tant de discipline, & blamer la noble profession d'un Ecuyer qui enseigne à manier un cheual, à courre & à voltiger de bonne grace? La Noblesse a trop d'interest à soutenir la gloire & l'utilité de cet Illustre exercice contre tout ce qu'il y a jamais eu de plus celebres Docteurs.

XIV

Spectacles plus dangereux que la Comedie.

ENFIN ceux qui veulent que nous detournions les yeux de toutes les choses vaines, veulent vne bonne chose, dont la pratique seroit louable dans le Christianisme. Ils ont raison sur le fait de la Comedie

de nous battre souvent de cette sainte pensée, sur laquelle ils fondent leur censure, & qui faisoit le souhait d'un Grand Roy, qui ne souffrant point, comme il le témoigne luy-même, de flatteurs ny de fourbes dans sa Cour, ne souffroit pas aussi apparemment que le luxe & la vanité y eussent entrée. Mais quoy ? les temps sont changez, & le sont entierement ; & s'il faut aujourd'hui détourner les yeux de toutes les choses vaines, il ne faut pas aller ny à la Cour, ny au Cours, deux superbes spectacles, & des plus dangereux au conte de nos seueres Censeurs ; il ne faut pas sortir de la maison & se montrer dans la rue, ou il faut comme un Tartufe, tendre à la tentation, prendre un mouchoir à la main, & baisser la veüe à toute heure devant mille objets qui se presentent, & qui peuuent plus emouuoir les sens de l'homme qui ne s'en rend pas le maître, que ce qui se voit au Theatre où ordinairement les oreilles sont plus attachées que les yeux.

XV

*L'Italie moins scrupuleuse que d'autres Prouinces
dans les diuertissemens publics.*

MAIS enfin pourquoy en la matiere dont il s'agit se montrer plus delicat en France qu'en Italie & à Rome même, où l'Inquisition est en vigueur pour

le soutien de la Religion & des bonnes mœurs ? Chacun sçait que les principaux Directeurs du Christianisme ne font point de scrupule de fournir aux frais des *Opera*, d'en donner le spectacle dans leurs Palais, & même des gens deuouez au seruice de l'Eglise, qui ont d'excellentes voix, paroissent sur les Theâtres publics, pour y joüer vn personnage en chantant. Est-ce qu'un couplet amoureux secondé des charmes d'une belle voix penetre moins auant dans les cœurs de l'Assemblée, que lors qu'il est simplement recité à nôtre mode ? Ces spectacles là ne font ils pas de veritables Comedies en musique, & les affiches donnant aux *Festes de l'Amour & de Bachus*, le nom de *Pastorale* & à *Cadmus & Hermione* celui de *Tragedie*, ne les rangent elles pas avec les Poëmes Dramatiques ? N'est-ce pas à dire assez que ce sont des Comedies, & ceux qui les representent des Comediens, à qui les Souuerains peuuent donner des priuileges comme il leur plaist ? On fait sonner bien haut en Espagne le zele de la Religion, & toutefois en Espagne on void introduire sur les Theâtres publics des personnages en habit Ecclesiastique, ce qui ne seroit souffert en France en quelque maniere que ce fust.



XVI

Le goust du ſiecle pour le Théâtre.

IE ne pouſſeray pas dauantage cette matiere, & j'en ay aſſez dit, ce me ſemble, pour faire voir que toutes les choſes du Monde ont leur bon & mauuais vſage; ce qui prouue en même tems que la Comedie n'eſt pas exemptee de cette regle, & que comme elle a ſes áuantages, elle a auſſi ſes defauts; ce ſont quelques abus qui ſ'y ſont gliffez dans tous les ſiecles, & auſquels le nôtre ſ'eſt auſſi quelquefois laiſſé aller. Par les ſoins du Cardinal de Richelieu elle fut remiſe en France ſur le bon pied; mais on peut luy reprocher que depuis cette reformation elle ſ'eſt vn peu licentiée. Le goust change, & l'emporte ſouuent ſur la raiſon. On veut de l'amour, & en quantité, & de toutes les manieres; il faut le traiter à fond, & dans la Comedie on demande aujourd'huy beaucoup de bagatelles, & peu de ſolide. Pour ce qui eſt de la Tragedie, l'*Hérode* de Monſieur Heinfius, l'vn des Poèmes les plus acheuez, plaifoit peu à la Cour & à la Ville, parce qu'il eſt ſans amour; & la *Sophonisbe* qui a de la tendreſſe pour Maſſiniſſe iuſqu'à la mort, a eſté plus goûtée que celle qui ſacrifie cette tendreſſe à la gloire de ſa Patrie, quoy que le fameux Auteur du dernier de ces deux ouurages l'ayt traité avec toute la ſcience qui luy eſt

particuliere, & qui luy a si bien appris à faire parler & les Carthaginois, & les Grecs, & les Romains comme ils deuoient parler, & mieux qu'ils ne parloient en effet.

XVII

Sentimens de quelques particuliers sur le Poëme Comique.

SOIT que ce goust du siecle qui veut vn grand amour dans les grands ourages du Theâtre, & force amourettes dans les ourages Comiques, parte du genie de la Cour, ou de celuy du Poëte, il est constant que le Poëme Dramatique dans ses deux genres & dans toutes ses especes n'a esté jnuenté que pour diuertir & pour instruire : mais tout le monde veut que le diuertissement passe le premier, qu'il l'emporte sur l'instruction, & il me le faut bien vouloir avec tout le monde. J'ay toutefois connu des gens qui, en fait du Comique, n'aiment pas fort une piece, de laquelle on ne peut tirer aucun bon suc; qui roule toute entiere sur la bagatelle, & où l'Auditeur n'a sceu remarquer vn seul trait d'erudition coulé à propos. Comme la belle Comedie qui donne agreablement sur le vice & l'ignorance est estimée de tous les honnestes gens, celle qui a de fales jdées n'a pas toute leur approbation. J'en ay connu plusieurs de ceux qui aiment passionnement la Comedie,

qui fouhaiteroient que l'ombre même de l'amour criminel fust bannie des representations, qu'il n'en parust aucune demarche, & qui disent que l'idée d'une chose qui n'est pas plaisante dans le Monde, ne sçauroit l'estre au Theatre. Il y en a de moins seueres, qui se contentent que l'on passe legerement sur cet article quand on ne peut l'éviter, qu'on ne fasse pas des peintures entieres, & que l'on n'ameine pas les choses si auant, qu'il semble qu'il n'y ayt plus d'interuale entre le projet & l'execution. Je leur ay ouy dire que ne pouvant souffrir de certaines gens, qui sur l'article du droit usage du mariage, prennent soin de nous le depeindre trop exactement, qui en écriuent de gros volumes, & découurent des choses à quoy peut estre on n'auroit jamais pensé, ils peuuent encore moins souffrir qu'on leur fasse en public des portraits parlans & sensibles d'un amour qui tend au crime, quoy que l'on n'en vienne pas jusqu'à l'effet. On pourroit se tromper, de croire que l'Auditeur raisonnable prenne un plaisir infini à ces representations qui passent les bornes, & des amourettes honnestes entre personnes libres le diuertiroient bien mieux.



XVIII

*Le nom de Dieu dans vn sens parfait ne doit pas être
mêlé avec du risible.*

IL feroit encore à souhaiter, disent ces gens là, que dans ces fortes d'ouvrages, le nom de Dieu ne fust jamais prononcé. Il ne se doit trouuer, à leur auis, que dans des ouvrages dont le sujet est tout saint, comme dans vn *Polyeucte* : mais dans les pieces dont le sujet est Comique, où l'on traite des intrigues amoureuses, & où l'on void regner d'un bout à l'autre un valet ridicule, & une seruantte qui ne l'est pas moins, le nom de Dieu ne doit pas estre mêlé. Ils ont de la peine à souffrir qu'une Soubrette pour cacher qu'elle a parlé à un Galant, dise à sa Maîtresse qui l'en soupçonne, *Qu'elle prioit Dieu*; parce qu'on l'a ouï parler dans sa chambre, & qu'on suppose qu'à moins de quelque trait de folie, on ne parle pas haut quand on est seul. Elle auroit pû tout aussi bien s'échaper en disant qu'elle lisoit, ayant remarqué souuent que des valets & seruanttes, & autres gens de la sorte par une sotte coûtume parlent haut en lisant, quoy qu'il n'y ayt personne qui les entende. La priere estant la plus sainte & plus importante action du Christianisme, cet hemistiche, disent nos Critiques, est placé là fort mal à propos, & ils ne peuuent assez s'étonner qu'on ne se soit jamais auisé de

le changer. Pour ces exclamations si ordinaires dans la bouche des hommes, *Ha Dieu! Mon Dieu! Bon Dieu!* & autres semblables, ils les souffrent, parce qu'elles n'ont pas de fuite, & ne forment pas vn sens parfait. En les condannant dans la bouche des Comediens, il faudroit condanner tous les hommes generalement qui en abusent à toute heure, & sans nulle necessité. On tolere les abus que l'on ne sçauroit oster, & la Comedie est vne imitation des actions & du langage des Peuples. Mais vn *Je priois Dieu*, vn *Dieu vous assiste!*, vn *Dieu vous le rende!*, & autres expressions de la sorte dans vn ouurage Comique ne font pas du goust de ces gens que j'ay citez, & qui toutefois, comme j'ay dit, aiment fort la Comedie.

XIX

La bagatelle vn peu trop en regne.

IL seroit encore bon qu'on pust insensiblement accoutumer les Spectateurs à prendre goust à des representations Comiques, où il y eust vn peu moins de bagatelles & plus de solide, & que le Poëte prenant des sujets éloignez de ceux qui ont autrefois ferui à de pures farces, ne traitast que de choses bonnes & honnestes, qu'il pourroit agreablement tourner; ce qui donneroit moins de prise à ceux qui dechirent la Comedie, le Comedien & le Poëte.

XX

*Le Théâtre a porté bien des gens à l'étude
de la vertu.*

M AIS enfin il n'y a rien sous le Ciel qui soit exempt de défauts, & ce que je viens de dire, ni tout ce que peuvent dire les fâcheux Critiques ne sauroit détruire les Eloges qui sont deus à la belle Comedie. Toutes les Comparaisons ne plaisent pas & je n'en apporte point icy pour mieux appuyer ses avantages. Je diray seulement pour conclusion, que c'est vne belle Ecole & vn noble amusement pour ceux qui la sçauent bien goûter, & que mille gens m'ont auoüé que le Théâtre leur a appris vne infinité de belles choses qui ont serui à polir leur esprit & à les porter à l'étude de la vertu. C'est là aussi la fin que le Poëte se propose dans la Comedie, & c'est la même fin du gouuernement des Comediens. Leur Société ne s'est établie que sur ces deux fondemens, l'honneste diuertissement, & l'utile instruction des Peuples; mais je ne sçais si cela se peut dire également de tous les Comediens de l'Europe, des Italiens, des Espagnols, des Anglois & des Flamans. En ayant veu de toutes les sortes dans mes voyages, j'en ay remarqué les differences, ce qui seruira à faire mieux connoître les avantages du Théâtre François, qui est aujourd'huy au plus haut point de sa gloire.

XXI

*Difference de la Comedie Françoisse d'avec l'Italienne,
l'Espagnole, l'Angloise & la Flamande.*

Les Italiens qui pretendent marcher les premiers de tous pour le Comique, le font particulièrement consister dans les gestes & la souplesse du corps, &, par leurs intrigues assez bien conduites & fort plaisamment executées, taschent principalement de satisfaire les sens. Ils ne reüssissent pas dans la representation d'une auanture Tragique. & ne peuuent comme nos François reuêtir toutes sortes de caracteres. C'est à dire qu'on ne va guere les voir que pour le pur diuertissement, & qu'on n'en remporte que peu d'instruction pour les mœurs, parce qu'ils ne s'attachent pas fort à cet article. Mais enfin nous sommes redeuables de la belle inuention des machines, & de ces vols hardis qui attirent en foule tout le monde à vn spectacle si magnifique.



XXII

Excellence des machines de la Toifon d'or.

C ELLES qui ont fait le plus de bruit en France furent les pompeuses machines de *la Toifon d'or*, dont vn Grand Seigneur d'une des premieres Maisons du Royaume, plein d'esprit & de generosité, fit feul la belle depece pour en regaler dans fon Château toute la Noblesse de la Prouince. Depuis il voulut bien en gratifier la Troupe du Marais, où le Roy fuiui de toute la Cour vint voir cette merueilleuse Piece. Tout Paris luy a donné ses admirations, & ce grand *Opera*, qui n'est deu qu'à l'esprit & à la magnificence du Seigneur dont i'ay parlé, a ferui de modele pour d'autres qui ont fuiuy. Baptiste Lully est venu depuis, qui par l'agreable meflange de machines de l'inuention de Vigarany, de danfes & de musique, où il s'est rendu incomparable, a charmé toute la Cour, tout Paris, & routes les Nations Etrangeres qui y abordent. Mais enfin ces beaux spectacles ne font que pour les yeux & pour les oreilles, ils ne touchent pas le fond de l'ame, & l'on peut dire au retour que l'on a veu & ouï, mais non pas que l'on a esté instruit. D'où l'on peut conclure, ce me semble, que la Comedie Italienne n'a pas tout à fait le mefme objet que la nôtre de diuertir

& d'instruire, ce qui est la perfection du Poëme Dramatique.

XXIII

*Les François de quoy redeuables aux Italiens
& aux Espagnols.*

LES Espagnols prennent le contre-pied des Italiens, & selon le genie de la nation demeurent fort sur le serieux, & ne demordent point sur le Theatre de cette grauité naturelle ou affectée, qui ne plaist guere à d'autres qu'à eux. Vn sujet Comique est beaucoup moins de leur caractère qu'un sujet Tragique; mais de quelque maniere qu'ils s'aquient de tous les deux, ils n'ont pas esté goûtez en France, & ne diuertissent pas comme les Italiens. Les François ont sceu tenir le milieu entre les vns & les autres, & par un heureux temperament se former un caractère uniuerfel qui s'éloigne également des deux excez. Mais au fond nous sommes plus obligez aux Espagnols qu'aux Italiens, & n'estant redeuables aux derniers que de leurs machines & de leur musique, nous le sommes aux autres de leurs belles inuentions Poëtiques, nos plus agreables Comedies ayant esté copiées sur les leurs.

Les Anglois sont tres bons Comediens pour leur nation, ils ont de fort beaux Theâtres, & des habits magnifiques; mais ny eux, ny leurs Poëtes ne se piquent

pas fort de s'âcher aux regles de la Poëtique, & dans vne Tragedie ils feront rire & pleurer, ce qui ne se peut souffrir en France, où l'on veut de la regularité. Toutes les fois qu'un Roy sort, & vient à parêre sur le Théâtre, plusieurs Officiers marchent devant luy, & crient en leur langue : *Place! place!* comme lorsque le Roy passe à Vvit-thal d'un quartier à l'autre, parce qu'ils veulent, disent ils, représenter les choses naturellement. Ils en vrent de même à proportion en d'autres rencontres, & introduisent quantité de personnages muets que nous nommons *Assistans*, pour bien remplir le Théâtre; ce qui satisfait la veüe, & cause aussi quelquefois de l'embarras. Estant à Londres il y six ans, j'y vis deux fort belles Troupes de Comédiens, l'une du Roy, & l'autre du duc d'Yorc, & ie fus à deux representations, à *la Mort de Montezume, Roy de Mexique*, & à celle de *Mustapha*, qui se defendoit vigoureusement sur le Théâtre contre les muets qui le vouloient étrangler; ce qui faisoit rire, & ce que les François n'auroient représenté que dans un recit. Il ne se peut souhaiter d'hommes mieux faits, ny de plus belles femmes, que i'en vids dans ces deux Troupes, & la Comedie Angloise, pour n'estre pas si reguliere que la nôtre, ny executée par des gens qui donnent toute leur étude à cette profession, a toutefois ses charmes particuliers.

Les Comédiens Flamans ne doiuent marcher que les derniers, & les Allemans font rang avec eux, la difference entre les uns & les autres n'estant pas grande. Leurs Poëtes Dramatiques font peu dans les regles, ils

n'ont ny les graces, ny la delicateſſe des nôtres. La langue même, qui eſt vn peu rude, ne leur eſt pas favorable, & ils ſont repreſentez avec peu d'art par des gens qui ne frequentent jamais ny la Cour, ny le beau monde, & qui la plus part, de même que les Anglois, ne ſe donnent pas tout entiers à cette profeſſion, en ayant quelque autre qu'ils exercent hors des jours de Comedie, & leur Theatre n'eſtant pas toujourns capable de les bien entretenir.

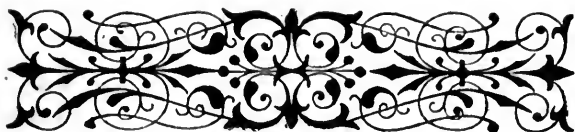
XXIV

*Le gouſt d'un particulier ne doit pas l'emporter
ſur le gouſt vniuerſel.*

A ſe faire juſtice les vns aux autres, & ſans eſtre partial, ie ne crois pas, apres les choſes que ie viens de dire, qu'on puiſſe diſputer la preſeance aux Comediens François, ſurtout à voir les deux Troupes de Paris, que l'on ne peut ſouhaitter plus ácomplies, & qui donnent à la censure le moins de priſe qu'il leur eſt poſſible dans leurs representations. A les bien examiner, & à n'en tirer que le droit vſage, les plus ſeueres ne peuuent les blâmer avec juſtice. J'ay aſſez montré que la Comedie eſt du nombre de ces choſes dont l'inſtitution a eu vne fin louable, & qui ſont bonnes au fond, quoy que par accident elles puiſſent deuenir mau-

uaïses. Il y a par tout vn mélange ineuitable de bien & de mal, il ne faut que les sçauoir separer, & que regarder les choses par les bons costez. On peut cueillir vne rose sans se piquer, on peut voir la Comedie sans risque, & le beau fruit qu'on en tire n'est mal sain que pour ces petits estomacs qui rejettent tout. Le triste regime, où leur foiblesse les a reduits, ne doit pas estre vne loy pour d'autres. Les ragousts leur sont contraires, ou ils ne les aiment pas : faut-il pour cela qu'ils soient defendus à tout le Monde ? Les esprits chagrins ne prennent plaisir à rien, & blament tous les diuertissemens honnestes ; d'autres gens les blament aussi sans estre chagrins, & ils en ont leurs raisons ; & les vns & les autres, pour authoriser leurs sentimens & leur maniere de viure, veulent qu'il y ayt du crime dans les plaisirs les plus jnnocens. Mais enfin il n'est pas juste qu'en des choses dont l'vsage est bon à qui en sçait profiter, le grand nombre se regle sur le petit, & que le goust de quelques particuliers l'emportant sur le goust vniuersel, priue le public de l'vtile diuertissement de la Comedie.





LE THEATRE FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

DES AUTHEURS QUI ONT SOUTENU LE THEATRE
DEPUIS QU'IL EST DANS SON LUSTRE.

I

Les Autheurs fermes apuys du Théâtre.



ES AUTHEURS doiuent estre confiderez
comme les Dieux Tutelaires du Théâtre; ce
font eux qui le soutiennent, ils en font les
grans apuys, & il tomberoit avec tous ses
ornemens & ses pompeuses machines, si de
beaux vers & d'agreables intrigues ne chatoüilloient
l'oreille de l'auditeur, à mesure que sa veüe est diuer-

tie par la beauté des objets qu'on luy presente. Je sçais que la Comedie ne demande pas seulement vn Auteur qui la compose, qu'elle veut aussi vn Acteur qui la recite, & vn Théâtre où elle soit representée avec les embellissemens qu'il luy peut donner. Mais l'inuention du Poëte est l'ame qui fait mouuoir tout le corps, & c'est de là principalement que le monde s'attend de tirer le plaisir qu'il va chercher au Théâtre.

II

*Grande temerité à qui en voudroit faire
publiquement la distinction.*

I'AY donc icy à parler & des Autheurs, & de leurs Ouvrages, & ce fera avec toute la briueuté que j'ay obseruée ailleurs. C'est sans doute vne matiere des plus difficiles & vne entreprise des plus hardies, selon le biais qu'on voudroit suiure pour l'executer; mais de la maniere que ie vais m'y prendre, j'ay la temerité de croire que j'y pourray reüssir. Je ne sçais pas ce que le Lecteur s'est promis du titre de mon second Liure: mais s'il attend de moy vne Critique, il se trompe fort, & c'est vne chose à quoy ie pense aussi peu, que ie m'en sens peu capable. J'ay du respect pour tous les Autheurs, & s'il m'est permis, en lisant leurs ouurages, d'en faire la distinction dans mon cabinet, & de mesu-

rer la grande distance qu'il y a des vns aux autres, il ne me l'est pas de produire mes sentimens au Public. Il est moins difficile de concevoir les choses que de les écrire, il y auroit même de l'imprudence à écrire tout ce que l'on a conçu, & les pensées les plus raisonnables sont bien souvent celles qu'il nous faut le plus cacher. Je ne diray donc rien du mérite des Auteurs, dont chacun peut faire le discernement sans moy; & le Lecteur se contentera, s'il luy plaist, que ie luy donne icy seulement vne petite Bibliotheque de nos Poëtes François qui ont travaillé pour le Théâtre, sans m'ingérer de donner mon jugement sur leurs ouvrages que j'ay eu la curiosité de rassembler :

Non nostrum inter eos tantas componere lites.

Ie suis vn trop petit compagnon pour oser dire mon goust. Chacun naturellement est amoureux de soy-même & de ses productions; & s'il est convaincu en sa conscience qu'il y en a de plus belles, il ne prend pas plaisir à les entendre louer; parce qu'il luy semble que c'est tacitement blâmer les siennes. Je n'ay donc garde de m'engager dans vn chemin fâcheux d'où ie ne pourrois sortir, & ie me restreins à vn simple denombrement des Auteurs & des pieces de Théâtre.



III

Pratique jngenieuse des Genealogistes de nôtre temps.

Q UOY QU'IL semble qu'il n'y ayt rien en cela de difficile ny de dangereux, puis qu'il ne s'agit que d'un pur catalogue sans nul raisonnement, sans remarques ny commentaire, ce catalogue me donneroit encore de la peine, & autant qu'une critique me feroit passer pour temeraire, si ie n'auois recours à l'artifice dont la plupart des Genealogistes se sont auisez de se seruir. Pour éuiter de toucher aux presséances, de regler le pas, & de causer des jalousies entre les Maisons, ils les prennent confusement & sans ordre, ou les placent selon le rang des Lettres de l'Alphabet. Ainsi dans leurs recueils la maison d'*Anhalt* marche deuant la maison d'*Austriche*, & celle de *Bade* deuant celle de *Brandebourg*. Il en est de même des autres, & les Autheurs, que je reuere, ne feront pas sans doute fâchez que j'en use de la sorte à leur égard, traittant les Dieux du Parnasse sur le pied que sont traittez les Dieux de la Terre.

Dans le catalogue que ie donne de leurs ouurages, ie ne produis que ceux qu'ils ont faits pour le Théâtre, & ils en ont presque tous mis au jour beaucoup d'autres en prose & en vers, dont le recueil passeroit les bornes de mon sujet. Je puis même, dans la quantité

des pieces qui ont esté representées depuis cinquante ans, en auoir obmis quelques vnes des moins confiderables, qui ont échapé à ma memoire, & au soin que i'ay pris de les rechercher, à quoy vne seconde edition peut apporter du remede.

IV

Diuerfité de genies entre les Poëtes.

QUOY QUE ie me fois tres justement defendu de porter mon jugement sur les Pieces de Theâtre, & de toucher à la difference du merite des Auteurs, ie ne risque rien à dire en general que chacun a son talent particulier, & qu'il se trouue vne grande diuerfité dans leurs genies. L'vn excelle dans vne belle & juste disposition du sujet, à bien soutenir partout le caractère de son Heros, à pousser l'ambition, la haine, la colere & toutes les grandes passions jusqu'où elles peuuent aller, à demesler la plus fine Politique des Estats pour la faire entrer en commerce avec l'amour; & à donner enfin de la force à ses pensées par des vers pompeux & qui remplissent l'oreille de l'Auditeur. L'autre a vne adresse particuliere à toucher les passions tendres, & se montre admirable dans vne declaration d'amour. Il en fait faire l'áueu à son Heroine avec une delicateffe qui emeut les sens, & il donne le même beau tour aux soupçons, aux depits, aux craintes, aux esperances,

& à tout ce qu'il y a en amour d'agreable & de facheux. Il y a des esprits qui ne font guere propres que pour le serieux, d'autres que pour le comique ; & ie doute fort que feu Monsieur de Rotrou eust pû venir à bout d'un *Iodelet soufleté*, & Monsieur Scarron d'un *Venceffas*. Il est malaisé d'aller contre la nature & de forcer le genie ; & l'austere Scipion eut essayé en vain d'imiter Lelius, & d'aquerir ce qui le rendoit aimable. Ce n'est pas que nous n'ayons des Autheurs qui reüssissent dans les deux genres, soit qu'ils nous les seruent separement, soit qu'ils nous en facent vn ambigu. Mais il s'y void toujours quelque difference, & la balance ne peut estre si égale, qu'elle ne panche de quelque costé. D'ailleurs, quoy que les Autheurs celebres puissent egayer leur Muse quand il leur plaist, & que nous en ayons veu de beaux Poëmes Comiques, depuis que plusieurs autres s'en sont mêlez, ils ont quitté le dé pour deux raisons que ie m'imagine, & que chacun aussi peut s'imaginer.

V

*Oeconomie des Autheurs dans l'exposition
de leurs ouurages.*

CES Autheurs celebres dont la reputation est bien établie, qui ont leur jeu seur, & dont le nom seul suffit pour persuader & aux Comediens & au

Peuple que leurs ouvrages sont bons, ne dedaignent toutefois pas de les communiquer à leurs Amis, & d'en écouter les sentimens. Ils n'attendent pas même que le travail soit parfait, ils produisent vn premier Aëte, & puis vn second, & vn troisième, & ne refusent pas l'apuy des gens de qualité qui vantent la bonté de leurs ouvrages. Mais ceux qui ne font que commencer, & qui n'ont pas encore bien aquis le nom d'Autheurs, ne peuvent se dispenser en aucune sorte d'auoir recours à des gens capables, & de subir leurs corrections. Comme dans tous les ouvrages en prose ou en vers le bon sens & la belle expression doiuent soutenir les matieres que l'on traite, il faut, pour bien faire, les soumettre necessairement à la censure des Maîtres de l'art, & prier quelqu'un de Messieurs de l'Academie Françoisse d'y jeter les yeux. C'est elle seule qui doit juger souverainement de toutes les productions qui paroissent en nôtre Langue, quand elles ne sont pas tout à fait indignes de voir le iour; & ie ne crois pas qu'il y en ayt guere de bien acheuées que celles que l'on a soumises à sa critique. Si les Libraires estoient bien sages, ils n'imprimeroient jamais de liures qu'à cette condition, ils ne verroient pas leurs magasins plier sous le poids de tant de bales & maculatures inutiles, & ils gueriroient de la sorte beaucoup de gens de cette maladie inueterée d'écrire, dont ie voudrois estre quite le premier.



VI

*Le Théâtre redeuable de sa gloire aux soins
de l'Academie Françoisé.*

C'EST donc aux nobles trauaux & aux soins infatigables de l'Illustre Academie Françoisé que le Théâtre est particulièrement redeuable de la beauté des Poèmes que l'on y recite, où le Poète tâche de répandre routes les douceurs de nôtre langue, & de ne s'esloigner iamais de sa pureté. C'est le seul Oracle qu'il doit consulter; il ne rend point de réponces qui ne soient claires, & l'on marche en feureté quand on marche sous les auspices de cette celebre Compagnie.

VII

Eloge de cette Illustre & celebre Compagnie.

Pour moy ie la reuere, & reconnois qu'en tout
Chacun se doit soumettre à ce qu'elle refout;
Et que pour bien parler, & que pour bien écrire,
A nul de ses Arrests il ne faut contredire,
Puis qu'enfin le langage & l'Empire François
Par tout egaleement font respecter leurs loix;

Dans le même interest le Destin les assemble,
Et comme de concert leur gloire marche ensemble.
Elle est proche du faiste, & nos Neveux en vain
De la porter plus loin formeroient le dessein.
Il falloit vne langue & si noble & si belle
Pour rendre d'un Grand Roy la memoire immortelle,
Et grauant sur l'airain ses Exploits inouis
Laisser à l'Vniuers l'Histoire de LOVYS.

VIII

*La gloire des langues & celle des Empires
marchent du pair.*

IL est aisé de remarquer, dans les Annales & des Grecs & des Romains, que la splendeur des Empires & l'elegance des langues ont presque toujours marché du pair, & que l'on n'a iamais mieux parlé à Athenes que sous le regne du Grand Alexandre, ny à Rome que sous celui de Trajan. Je pourrois dire de même que l'on ne parlera iamais mieux en France que sous le Regne admirable de Lovys *le Conquerant*; & si c'estoit icy le lieu de s'estendre sur la gloire de son Empire & de ses Triomphes, ie ne me defendrois pas d'en parler sur la grandeur du sujet & sur ma foiblesse, puisqu'à tous ceux à qui il est permis de crier : *Vive le Roy*, il le doit estre de publier ses Victoires. Je diray seulement qu'il est constant que Messieurs de l'Academie

ont porté la langue Françoisé au plus haut point de perfection, & qu'ils vont laisser de si bons preceptes à leurs successeurs, qu'elle s'y pourra conferuer long-temps. Car de pretendre qu'elle se porte plus loin & qu'elle puisse aquerir d'autres auantages, ce feroit faire tort à ce Corps Illustre, & mal iuger de tant de riches productions qui en partent tous les jours, au rang desquelles il nous faut mettre nos plus beaux ouurages de Théâtre. C'est cette beauté & cette douceur de nôtre langue qui font que les Etrangers s'empressent de l'apprendre, & comme j'ay veu avec soin toutes les parties de la Chrestienté, il m'a esté aisé de remarquer, qu'aujourd'huy vn Prince, avec la seule langue Françoisé qui s'est par tout répanduë, a les mesmes auantages que Mithridate auoit avec vingt-deux. On peut dire que ce bel Estat Academique a trouué en quelque maniere le secret de la Domination vniuerselle, puisqu'il fait regner le François en tant de lieux, & que dans toutes les Cours Etrangères on se pique de parler comme on parle au Louure; & il est bien glorieux & de bon augure au monarque inuincible de la France de voir toute l'Asie appeler *Francois* tous les Peuples de l'Europe, & toute l'Europe ambitionner la gloire de parler François. J'ay creu deuoir cette petite remarque à la grande veneration que j'ay touë pour Messieurs de l'Academie Françoisé, & à la reconnoissance que ie leur dois, pour m'auoir fourny dans leurs ouurages de quoy me corriger de mille fautes où tombent necessairement ceux qui passent toute leur vie hors du Royaume. Je reprends le fil de ma narration.

IX

*Comediens ſçauans à preuoir le ſuccez
que doit auoir vne piece.*

L'AUTHEUR qui n'a pas toutes les lumieres neceſſaires, & n'eſt pas encore paruenu à ce haut degré de merite & de reputation de quelques Illuſtres, ayant receu l'aprobation des Cenſeurs rigides, à qui ſeulement il doit expoſer ſa piece, la communique apres en particulier à celui des Comediens qu'il croit le plus intelligent & le plus capable d'en juger, afin que ſelon ſon ſentiment il la propoſe à la Troupe, ou qu'il la ſuprime. Car les Comediens pretendent, & avec raiſon, de pouuoir mieux preſſentir le bon ou le mauuais ſuccez d'un ouurage, que tous les Autheurs enſemble & tous les plus beaux eſprits. En effet ils ont l'experiance, & ſont dans l'exercice continuel. Ioint que la plus part d'entre eux ſont auſſi Autheurs, & que dans la ſeule Troupe Royale il y en a cinq dont les ouurages ſont bien ✓ receus.



X

*Auantages d'une Troupe qui fournit de son crû
des ouurages au besoin.*

C'EST vn grand auantage pour tout le corps, & les Auteurs celebres estant quelquefois d'humeur à le porter vn peu haut, & à vouloir les choses absolument, les Comediens se roidissent de leur costé, & par vne bonne œconomie tiennent toûjours de leur crû quelque ouurage prest pour s'en feruir au besoin; ce que ne peut faire vne Troupe où il n'y aura pas des Comediens Poètes. Si le Comedien, à qui l'Auteur a laissé sa piece pour l'examiner, trouue qu'elle ne puisse estre representée, & ne soit bonne que pour le Cabinet, comme le sonnet qui cause vn procez au Misantrope, ce seroit vne chose jnutile au Poëte, de faire assembler la Troupe pour la luy lire, estant à presumer que ce Comedien intelligent a le goust bon, & qu'ayant du credit il amenera aisement ses camarades à son sentiment. Mais s'il juge l'ouurage bon, & qu'il y ayt lieu de s'en promettre vn heureux succez, l'Auteur se rend au Theâtre vn iour de Comedie, & donne áuis aux Comediens qu'il a vne Piece qu'il souhaitte de leur lire. Quelquefois sans parler luy mesme, il fait donner cet áuis par quelqu'un de ses amis.

XI

Coûtume obferuée dans la lecture des pieces.

SUR cet áuis on prend iour & heure, on s'affemble ou au Theatre, ou en autre lieu, & l'Autheur, fans prelude ny reflexions (ce que les Comediens ne veulent point), lit fa piece avec le plus d'emphafe qu'il peut; car il n'y a pas icy tant de danger de jetter de la poudre aux yeux des Iuges, & il ne s'agit ny de mort, ny de procez. Ioint qu'il feroit difficile de tromper en cela les Comediens, qui entendent mieux cette matiere que le Poëte. A la fin de chaque Aëte, tandis que le Lecteur prend haleine, les Comediens difent ce qu'ils ont remarqué de fâcheux, ou trop de longueur, ou vn couplet languiffant, ou vne paffion mal touchée, ou quelques vers rudes, ou enfin quelque chofe de trop libre, fi c'eft du Comique. Quand toute la piece eft lüe, ils en jugent mieux, ils examinent fi l'intrigue eft belle & bien fuiuie, & le denoûment heureux; car c'eft l'ecueil où plufieurs Poetes viennent echoüer; fi les Scenes font bien liées, les vers aifez & pompeux felon la nature du fujet, & fi les caracteres font bien fôutenus, fans toutefois les outrer, ce qui arriue fouuent. Le Poëte, qui a pour but de nous peindre les chofes comme elles font, & dans le cours ordinaire, ne doit pas nous porter l'extrauagance d'un jaloux au delà de toutes les extra-

uagances imaginables, ny nous peindre vn fot plus fot qu'aucun fot ne le peut être. On prend plus de plaisir à vne peinture naturelle, & tous les excez sont vicieux.

Les femmes, par modestie, laissent aux hommes le jugement des ourages, & se trouuent rarement à leur Lécure, quoy qu'elles ayent droit d'y assister, & il y en a asseurement de tres capables entr'elles & même qui peuuent donner des lumieres au Poëte. Celles qui sont en possession des premiers rôles feroient toutefois bien de s'y rencontrer toujours, pour prendre le sens des vers de la bouche de l'Autheur, & s'expliquer avec luy sur de petites difficultez qui peuuent naître. Il y en a quelques vns des plus celebres qui les recitent admirablement, & qui leur donnent le beau ton, comme ils leur ont donné le beau tour. Mais il y en a d'autres qui ont le recit pitoyable, & qui font tort à leurs ourages en les lisant.

XII

Conditions faites aux Autheurs.

La piece estant leüe & approuuée, on traite des conditions, & il est juste qu'un Autheur soit recompensé d'un trauail de six mois ou d'une année. Il y en a à qui vne piece coûte autant de temps, qui ne se lassent point de la peigner & de la polir, qui l'enferment trois mois dans vne cassete, & qui la reuoyent apres d'un

autre œil que lorsqu'ils l'ont ébauchée; qui veulent enfin, selon le conseil d'Horace, châtier cet enfant de leur cerveau iusques à dix fois. Il y en a d'autres aussi qui y apportent moins de façon, qui trauaillent & promtement & sans peine, dont les premières pensées ne peuuent souffrir la correction des secondes, & qui tout d'un coup jettent leur feu. Nous auons veu vn Moliere, inimitable dans les ourages Comiques, faire en peu de jours des pieces qui ont été fort suiuiies, comme l'ont esté generalement toutes les Comedies qui portent son nom.

Je reuiens aux conditions que les Comediens font à l'Autheur, & ce ne seroit pas assez de dire en general qu'ils en vsent genereusement, & quelquefois au delà même de ce qu'il souhaitte; il faut venir au detail & donner cette satisfaction à ceux qui veulent sçauoir comme tout se passe dans le monde. La plus ordinaire condition & la plus iuste de costé & d'autre est de faire entrer l'Autheur pour deux parts dans toutes les representations de sa piece iusques à vn certain temps. Par exemple, si l'on reçoit dans vne Chambrée (c'est ce que les Comediens appellent ce qu'il leur reuiet d'une representation, ou la recette du iour; & comme chaque science a ses notions qui luy sont propres, chaque Profession a aussi ses termes particuliers) si l'on reçoit, dis-ie, dans vne Chambrée seize cent soixante liures, & que la Troupe soit composée de quatorze parts, l'Autheur, ce soir-là, aura pour ses deux parts deux cens liures, les autres soixante liures, plus ou moins, s'étant leuées par preciput pour les frais ordinaires.

comme les lumieres & les gages des Officiers. Si la piece a vn grand succez, & tient bon au double vingt fois de suite, l'Auther est riche, & les Comediens le font aussi; & si la piece a le malheur d'échouer, ou parce qu'elle ne se soutient pas d'elle-même, ou parce qu'elle manque de partizans qui laissent aux Critiques le champ libre pour la decrier, on ne s'opiniâtre pas à la jouer dauantage, & l'on se console de part & d'autre le mieux que l'on peut, comme il faut se consoler en ce monde de tous les euenemens fâcheux. Mais cela n'arrive que tres rarement; & les Comediens sçauent trop bien pressentir le succez que peut auoir vn ouurage.

XIII

Combat de generosité entre les Poëtes & les Comediens.

QUELQUEFOIS les Comediens payent l'ouurage comtant, iusques à deux cens pistoles & au delà, en le prenant des mains de l'Auther, & au hazard du succez. Mais le hazard n'est pas grand quand l'Auther est dans vne haute reputation, & que tous ses ouurages precedens ont réussi; & ce n'est aussi qu'à ceux de cette volée que se font ces belles conditions du comtant ou des deux parts. Quand la piece a eu vn grand succez, & au delà de ce que les Comediens s'en étoient promis, comme ils sont genereux, il font de plus quelque

present à l'Autheur, qui se trouue engagé par là de conferuer son affection pour la Troupe. Cette generosité des Comediens se porte si loin, qu'un Autheur des plus celebres & des plus modestes força vn jour la Troupe Royale de reprendre cinquante pistoles de la somme qu'elle luy avoit enuoyée pour son ouvrage.

Mais pour vne premiere Piece, & à vn Autheur dont le nom n'est pas connu, ils ne donnent point d'argent, ou n'en donnent que fort peu, ne le considerant que comme vn apprentif qui se doit contenter de l'honneur qu'on luy fait de produire son ouvrage. Enfin la piece leüe & acceptée à la condition du comtant ou des deux parts, le plus souuent l'Autheur & les Comediens ne se quittent point sans se regaler ensemble, ce qui conclud le Traité.

XIV

Saisons des pieces nouvelles.

TOUTES les saisons de l'année sont bonnes pour les bonnes Comedies : mais les grans Autheurs ne veulent guere exposer leurs pieces nouvelles que depuis la Toussaint jusques à Pasques, lors que toute la Cour est rassemblée au Louure, ou à S. Germain. Ainsi l'hyuer est destiné pour les pieces Heroïques, & les Comiques regnent l'Esté, la gaye saison voulant des diuertissemens de même nature.

XV

*Remarques sur les trois jours de la semaine
destinez aux representations.*

IL est bon de remarquer icy, que les Comediens n'ourent le Théâtre que trois iours de la semaine, le Vendredy, le Dimanche, & le Mardy, si ce n'est qu'il suruienne quelque feste hors de ces iours là, qui ne soit pas du nombre des solennelles. Ces iours ont esté choisis avec prudence, le Lundy estant le grand Ordinaire pour l'Alemagne & pour l'Italie, & pour toutes les Prouinces du Royaume qui sont sur la route; le Mercredy & le Samedi iours de marché & d'affaires, où le Bourgeois est plus occupé qu'en d'autres; & le Jeudy estant comme consacré en bien des lieux pour vn iour de promenade, sur tout aux Academies & aux Colleges. La premiere representation d'une piece nouvelle se donne toûjours le Vendredy pour preparer l'assemblée à se rendre plus grande le Dimanche suiuant par les eloges que luy donnent l'Annonce & l'Affiche. On ne joüe la Comedie que trois jours de la semaine pour donner quelque relâche au Théâtre, & comme l'attachement aux affaires veut des interuales, les diuertissemens demandent aussi les leurs :

Voluptates commendat rarior usus.

XVI

Distribution des Rôles.

A PRES la lecture de la piece qui a esté acceptée, il faut penser à la disposer & à faire vne iuste distribution des rôles, en quoy il se trouue souuent de petites difficultez, chacun naturellement ayant bonne opinion de foy-même, & croyant qu'un premier rôle l'establira mieux dans l'estime des Auditeurs. Il y en a pourtant qui se font justice, & se contentent des seconds rôles, ou qui ont l'alternatiue avec vn camarade pour les premiers. Il en est de même des Actrices, qu'il y a vn peu plus de peine à regler que les Acteurs; & il est constant que les talens sont diuers, que l'une excelle dans les tendres passions, l'autre dans les violentes; que celle-cy s'aquitte admirablement d'un rôle serieux, que celle-là n'est guere propre que pour vn rôle enjoué, & qu'en toutes ces choses le plus & le moins fait la difference du merite. Les Troupes de Campagne sont plus sujètes à ces petites emulations, & pour les preuenir à Paris, quand l'Autheur connoist la force & le talent de chacun, (ce qu'il est bon qu'il sçache pour prendre mieux ses mesures) les Comediens se dechargent sur luy avec plaisir de la distribution des rôles, en quoy il prend aussi quelquefois le conseil

d'un de la Troupe. Mais encore est il souvent assez empêché, & il a de la peine à contenter tout le monde. Cependant une piece bien disposée en réussit beaucoup mieux, & c'est l'intérêt commun de l'Auteur & de la Troupe, & même de l'Auditeur, que chacun joue le rôle dont il est capable, & qui luy convient le mieux.

XVII

Repetitions.

LES rôles dûement distribués, chacun va exercer sa mémoire, & si le temps presse, & qu'il soit nécessaire de faire un effort, une grande piece peut être scéüe au bout de huit jours. Il y a d'heureuses mémoires, à qui un rôle, quelque fort qu'il soit, ne coûte que trois matinées. Mais sans besoin les Comédiens ne se pressent point, & quand ils se sentent fermes dans leur étude, ils s'assemblent pour la première répétition, qui ne sert qu'à ébaucher, & ce n'est qu'à la seconde ou à la troisième qu'on commence à bien juger du succès que la piece peut avoir. Ils ne se hazardent pas de la produire qu'elle ne soit parfaitement bien scéüe & bien concertée, & la dernière répétition doit être juste comme l'ors qu'on la veut représenter. L'Auteur assiste ordinairement à ces répétitions, & releve le Comédien, s'il tombe en quelque défaut, s'il ne prend pas bien le sens, s'il sort du naturel dans la voix ou dans le geste,

s'il apporte plus ou moins de chaleur qu'il n'est à propos dans les passions qui en demandent. Il est libre aux Comédiens intelligens de donner aussi leurs avis dans ces repetitions, sans que son camarade le trouve mauvais, parce qu'il s'agit du bien public.

Voilà ce que j'avois à dire en general de la maniere dont les Auteurs se gouvernent avec les Comédiens. Il est tems d'en donner le catalogue, & pour faire les choses avec plus d'ordre, ie crois qu'il ne fera pas mal à propos de les ranger en trois classes. Je feray entrer dans la premiere ceux qui soutiennent presentement le Theatre; dans la seconde, ceux qui l'ont soutenu, & qui ne travaillent plus; & dans la troisieme, ceux dont la memoire nous est encore recente, ayant fini leurs iours dans ce noble employ. Je donneray aussi, au Liure suiuant, le catalogue des Auteurs Comédiens, & de leurs ouvrages.

XVIII

Catalogue des Auteurs & de leurs ouvrages.

AUTEURS QUI SOUTIENNENT PRESENTEMENT LE THEATRE.

MM. Boursaut; Boyer; Corneille l'Aîné; Corneille le Jeune; Gilbert; Montfleury; Quinault; Racine; D. V.

PIECES DE THEATRE DE CHACUN DE CES AUTHEURS.

DE MONSIEVR BOVRSAYT :

Les Nicandres. — Le Portrait du Peintre. — Les Cadenats. — Le Mort Viuant. — Les Yeux de Philis en Pastorale. — Germanicus.

DE MONSIEVR BOYER :

Tout feu dans ses vers, tout esprit dans ses pensées.
Ignæus est ollis vigor, & celestis origo.

La Porcie Romaine. — Aristodeme. — Le faux Tonaxare. — Le Fils supposé. — Clotilde. — Frederic. — Demetrius. — Policrite. — La Feste de Venus. — Le ieune Marius. — La ieune Celimene. — L'heureux Policrate. — Les Amours de Iupiter & de Semele, Piece de machines. — Demarate.

DE MONSIEVR DE CORNEILLE L'AINÉ :

Le Théâtre de Pierre Corneille se trouue au Palais, chez Guillaume de Luynes, ou en 2 Volumes fol. avec vn sçauant Traitté de la Poétique & de la Pratique du Théâtre, ou en 3 Volumes 8, ou en 4 petits 12.

TOME I. *Melite. — Clitandre. — La Veuue. — La Galerie du Palais. — La Suiuante. — La Place Royale. — Medée. — L'Illusion Comique.*

TOME II. *Le Cid. — Les Horaces. — Cinna. —*

Polyeucte. — La Mort de Pompée. — Le menteur. — La Suite du menteur. — Theodore.

TOME III. *Rodogune. — Heraclius. — Andromede. — Dom Sanche d'Arragon. — Nicomede. — Pertarite. — Oedipe. — La Toison d'or.*

TOME IV. *Sertorius. — Sophonisbe. — Othon. — Agefilas. — Attila. — Berenice. — Pulcherie.*

Ce sont là les grans & fameux ouvrages de Pierre Corneille l'Aîné des deux freres :

Nec viget quicquam simile aut secundum.
Proximos illi tamen occupavit
Alter honores.

DE MONSIEVR CORNEILLE LE IEUNE .

A produit vingt-quatre belles Pieces de Theâtre, qui se trouuent chez le même de Luynes, en quatre Tomes 12.

TOME I. *Les Engagemens du hazard. — Le Feint Astrologue. — Dom Bertrand de Cigral. — L'Amour à la mode. — Le Berger Extrauagant. — Les Charmes de la voix.*

TOME II. *Le Geolier de soy-même. — Les Illustres Ennemis. — Timocrate. — Berenice. — La Mort de l'Empereur Commode. — Darius.*

TOME III. *Le Galant doublé. — Stilicon. — Camma. — Maximian. — Pyrrhus. — Persée & Demetrius. — Antiochus.*

TOME IV. *Annibal.* — *Le Baron d'Albierac.* — *Ariane.* — *Theodat.* — *Laodice.*

Ces cinq dernieres pieces se vendent encore separement : mais comme elles peuvent faire vn juste volume, le Libraire les rassemblera bien-tost dans vn quatriéme Tome.

DE MONSIEUR GILBERT :

Les Heraclides. — *Thelephonte.* — *Endimion.* — *Arie & Petus, ou les Amours de Neron.* — *Amours d'Angelique & de Medor.* — *Les Intrigues amoureuses.* — *Les Amours d'Ouide.*

DE MONSIEUR DE MONTFLEVRY :

L'Ecole des Jaloux. — *L'Ecole des Filles.* — *L'Impromptu.* — *Thrasibule.* — *La Femme luge & Partie.* — *La Fille Capitaine.* — *Le Gentil-homme de Beauffe.* — *L'Ambigu Comique.* — *Le Comedien Poëte.*

DE MONSIEUR QVINAUT :

En diuers Tomes, chez Guillaume de Luynes.

Les Riuaes. — *La genereuse Ingratitude.* — *L'Etourdi.* — *Les Coups d'Amour & de la Fortune.* — *Le Fantosme amoureux.* — *La Comedie sans Comedie.* — *L'Amalazonte.* — *Le Mariage de Cambyse.* — *Alcibiade.* — *Agrippa, ou le faux Tiberinus.* — *Stratonice.* — *Cyrus.* — *Pausanias.* — *La Mere Coquette.* — *Bellerophon.*

Et pour L'OPERA :

Les Festes de l'Amour & de Bacchus, Pastorale. —

Cadmus & Hermione, Tragedie. — *Alceste*, Tragedie.

Le même Auteur a fait encore vn ouvrage fous le nom des *Amours de Lyfis & d'Hesperie*, Pastorale Allegorique sur le fujet de la negociation de la Paix & du Mariage du Roy. Elle fut composée, de concert avec M. de Lyonne, sur les memoires qu'en fournit le Cardinal Mazarin, & representée au Louure par la Troupe Royale. Mais elle n'a pas esté imprimée pour de certaines raisons, & l'original, apostillé de Monsieur de Lyonne, est dans la Bibliotheque de Monsieur Colbert.

DE MONSIEVR RACINE :

Le Thebaïde. — *Alexandre le Grand*. — *Andromaque*. — *Britannicus*. — *Berenice*. — *Bajazet*. — *Mithridate*.

DE MONSIEVR D. V.

La Mere Coquete, faite aussi par Monsieur Quinault. — *Delie*, Pastorale. — *Les Maris Infideles*. — *La Veuve à la mode*. — *Le Gentil-homme Guespin*. — *Les Coſteaux*. — *La Loterie*. — *Venus & Adonis*. — *Les Amours du Soleil*. — *Le Mariage de Bacchus*.

Ces trois dernieres Pieces sont des pieces de machines.

AUTHEURS QUI ONT SOUTENU LE THEATRE,
ET QUI NE TRAUAILLENT PLUS.

MM. d'Aubignac; de Benferade; Le Clerc; La Cle-
riere; M^{lle} des Iardins; Mairer; Des Mareſts; de Mon-
tauban; de Salbret.

PIECES DE THEATRE DE CHACUN
DE CES AUTHEURS.

DE MONSIEVR D'AVBIGNAC :

Zenobie, en Prose.

Il a de plus tres bien écrit du Théâtre.

DE MONSIEVR DE BENSERADE :

*Cleopatre. — Gustaue. — Meleagre. — La Dispute
des Armes d'Achille.*

DE MONSIEVR LE CLERC :

Le Jugement de Pâris. — La Virginie.

DE MONSIEVR DE LA CLERIERE :

Amurat. — Iphigenie.

DE MADEMOISELLE DES IARDINS :

Qui s'est áquis beaucoup de reputation par ses Ouvrages galans en prose & en vers, & qu'il faut faire entrer dans la classe des Autheurs de nôtre sexe, à moins que de luy en donner vne à part :

Manlius. — Le Fauori. — Nitetis.

DE MONSIEVR MAIRET :

*Chriseïde. — Sophonisbe. — Siluanire. — Aspasia.
— Mort d'Hercule.*

DE MONSIEVR DES MARESTS :

Les Visionnaires. — Scipion. — Le Mariage d'Alexandre. — L'Europe.

DE MONSIEVR DE MONTAVBAN :

Seleucus. — Indegonde. — Zenobie, en vers. — Les Comtes de Hollande. — Les Charmes de Felicie.

DE MONSIEVR DE SALBRET :

L'Enfer diuertissant. — La belle Egyptienne. — Andromaque, piece de Machines.

AUTHEURS QUI ONT TRAUAILLÉ
POUR LE THEATRE, ET FINI LEURS JOURS
DANS CE NOBLE EMPLOY.

MM. Bigre; de Boïfrobot; des Broffes; Claueret; Cyrano; Douuille; Durier; Gillet; de Gombauid; Magnon; Marechal; de la Menardiere; Moliere; Pichou; de Rotrou; Scarron; de Scudery; de la Serre; Tristan.

PIECES DE THEATRE DE CHACUN
DE CES AUTHEURS.

DE MONSIEVR BIGRE :

Le Fils mal-heureux. — Le Bigame.

DE MONSIEVR DE BOISROBERT :

Les Apparences trompeuses. — La Belle Inuisible.

— *La Belle Plaideuse*. — *L'Inconnu*. — *Alphedre*. — *Periandre*. — *La Fole Gageüre*.

DE MONSIEVR DES BROSSES :

Les Songes des Eueillez —

DE MONSIEVR CLAVERET :

Le Roman du Marais. — *Le Rauiffement de Propserpine*. — *Les Faux Nobles*.

DE MONSIEVR CYRANO :

Agrippine. — *Le Pedant Ioüé*.

DE MONSIEUR DOVILLE :

Les Fourbes d'Arbiran. — *L'Aftrologue*. — *L'Efprit follet*. — *L'Abfent chez foy*. — *Croire ce qu'on ne void point, ou ne pas croire ce que l'on void*.

DE MONSIEVR DVRIER :

Les Vendanges de Surefne. — *Alcimedon*. — *Efther*. — *Sceuale*. — *Cleomedon*. — *Nitocris*. — *Themiftocle*. — *Alcyonée*.

DE MONSIEVR GILLET :

Les Cinq Paffions. — *L'Art de regner*. — *Conftantin*. — *Sigifmond*. — *Le Deniaifé*. — *Le Campagnard*.

DE MONSIEVR DE GOMBAUD :

L'Amaranthe, Pastorale. — *Les Danaïdes*.

DE MONSIEVR MAGNON :

Sejanus. — *Iofaphat*. — *Oroondate*.

DE MONSIEVR MARECHAL :

Torquatus. — Le Capitan Fanfaron.

DE MONSIEVR DE LA MENARDIERE :

La Pucelle d'Orleans.

DE MONSIEVR DE MOLIERE :

Les Pretieuses Ridicules. — L'Etourdi, ou les Contre-temps. — L'Amour Medecin. — Le Cocu Imaginaire. — Le Misanthrope. — Le Depit Amoureux. — Le Médecin malgré luy. — L'Ecole des Maris. — L'Ecole des Femmes. — L'Amphitrion. — La Princeſſe d'Elide. — Le Mariage forcé. — Porſegnac. — George Dandin. — Le Bourgeois gentil-homme. — Les Fourberies de Scapin. — L'Auare. — Tartufe. — Les Femmes ſçauantes. — Pſyché, piece de Machines. — Le Malade Imaginaire.

DE MONSIEVR PICHOV :

Les Folies de Cardenio. — La Phillis de Scire.

DE MONSIEVR DE ROTROV :

Celimene. — Liſimene. — Laure Perſecutée. — La Thebaïde. — Aluare de Lune. — Venceſſas. — Amaryllys. — Amphitrion. — Les Menechmes.

DE MONSIEVR SCARRON :

L'Heritier Ridicule. — Iodelet, ou le Maiſtre valet. — Iodelet Souſſeté. — Blaiſe Pol. — L'Ecolier de Salamanque. — Philippin Prince. — Dom Iaphet

d'Armenie. — Les Fausses apparences. — Le Prince Corfaire. — Le Gardien de soy-même. — Le Marquis Ridicule.

DE MONSIEVR DE SCVDERY :

Lidias ou Lygdamon. — Le Trompeur puni. — Lucidan, ou le Heraut d'Armes. — Orante. — La Mort de Cesar. — Les Freres ennemis. — Andromire. — Le Prince deguisé. — Didon. — Annibal. — Ibrahim.

DE MONSIEVR DE LA SERRE :

Thomas Morus.

DE MONSIEVR TRISTAN :

Osman. — La Folie du Sage. — Marianne. — Bajazet. — La Mort de Crispe. — La Mort de Seneque.





LE THEATRE FRANÇOIS.

LIVRE TROISIEME.

DE LA CONDUITE DES COMEDIENS
ET DE L'ÉTABLISSEMENT DES DEUX HOSTELS.

I

Deux sources des plaisirs qu'on va goûter au Théâtre.



Es plaisirs du Théâtre coulent de deux sources, qui doivent y contribuer également; & leur union est si nécessaire, que, l'une ou l'autre venant à manquer, il n'y a proprement plus de Comédie. Peu de gens sont capables de bien goûter un Poëme Dramatique dans le cabinet, & le Poëte en a peu de gloire, si le

Comedien ne le cite en public. Les Auteurs, comme j'ay dit, font les Dieux Tutelaires du Theatre, & les Auteurs font les interpretes de leurs volontez, qui n'ont guere de force que dans leurs bouches. Pour dire les choses plus clairement, vne Piece, quelque excellente qu'elle puisse estre, n'ayant pas esté representée, ne trouuera point de Libraire qui se veuille charger de l'impression; la moindre bagatelle qui fera fade sur le papier, & que l'action aura fait goûter sur le Theatre, trouue d'abord marchand dans la Sale du Palais. Ce sont là des reues bien certaines de la necessité absolüe du Comedien pour les plaisirs du spectacle, puisque l'ouvrage du Poëte seroit enterré, ou renfermé au moins dans les étroites bornes d'un manuscrit, qui ne peut guere passer qu'en deux ou trois ruelles.

II

Difference des genies entre les Comediens.

J'ay parlé de la difference qui se trouue dans les genies des Auteurs; il y en a de même entre les Auteurs & les Actrices; ce qu'au liure precedent ie n'ay pas assez touché. Comme les talens sont diuers, l'un n'est propre que pour le serieux, l'autre que pour le Comique, & Iodelet auroit aussi mal réussi dans le rôle de *Cinna*, que Bellerose dans celui de *Dom Iaphet d'Armenie*. Il est rare de voir un acteur exceller dans les deux

genres, & dans tous les caractères, & le Théâtre n'aguere eu qu'un Montfleury qui s'est rendu Illustre en toutes manieres.

Aussi auoit il de l'esprit infiniment, & il s'en est fait vne large effusion dans sa famille. Les Troupes vsent en cecy d'une iuste œconomie, & les Comediens se faisant iustice les vns aux autres partagent entre eux les rôles selon leur capacité. Celui-cy prend les Roys, celui-là les Amoureux, & les plus habiles ne dedaignent point de prendre un Suiuant, s'il est necessaire. S'ils en vsent autrement, & si dans la distribution des rôles ils ont d'autres veües que le bien commun, & de la Troupe, & du Poëte, & de l'Auditeur, ils en sont blamez; ce qui arriue quelquefois dans les Troupes de Paris, & tres souuent dans celles de la Campagne. Il en est de même des femmes, dont les vnes sont propres pour des rôles emportez, les autres pour des rôles tendres; & comme il n'y en a pas vne qui ne soit bien aise de passer toûjours pour jeune, elles ne s'emprescent pas beaucoup à representer des Sisigambis. Il est de l'art du Poëte de ne produire des meres que dans un bel âge, & de ne leur pas donner des fils qui puissent les conuaincre d'auoir plus de quarante ans. Pour dire les choses comme elles sont, & à la Comedie, & par tout ailleurs, il y a de la peine à regler les femmes, & les hommes en donnent moins.



III

Excellent Composé du Poëte & du Comedien.

LE Comedien & le Poëte font de la sorte vn excellent Composé, & font, à le bien prendre, le corps & l'ame de la Comedie. Le Poëte est la forme substantielle, & la plus noble partie, qui donne l'estre & le mouuement à l'autre : le Comedien est la matiere, qui, reuëtue de ses accidens, ne touche pas moins les sens que l'esprit, de qui elle reçoit son action. C'est ce qui doit aisement persuader qu'ils sont d'aussi ancienne origine l'un que l'autre, & que dès qu'il s'est parlé au Monde de Comedie, il s'est parlé de Poëtes & de Comediens. J'ay donné aux premiers tout le Liure precedent, ie deuoüe celuy cy aux autres, c'est à dire aux Comediens de France, & particulierement à ceux qui composent les deux Troupes de Paris. Leurs Predecesseurs sont sortis de la Grece, & ayant passé en Italie se sont depuis répandus dans les autres Prouinces de l'Europe, où ils ont aquis de la reputation, & l'apuy de tous les Princes. Il est aisé de croire que leur Gouuernement a souuent changé de face, & qu'ils se sont accommodez aux temps & aux coûtumes des lieux ; ils n'ont pas touïours obserué les mêmes loix, & nos Comediens François, dont il s'agit seulement, ont fondé leur petit Estat sur d'assez bonnes maximes.

Mais auant que d'aller plus loin, & d'expliquer à fond la maniere dont les Comediens se gouernent en ce qui regarde l'intérest public, voyons comme ils se conduisent dans le particulier; & puisqu'il est vray que dans le Monde chaque Famille est vne petite Republique, & vne image du Gouuernement des grans Estats, il est bon d'examiner dans la matiere que ie traite, si les parties répondent au tout, & si entre les Comediens chaque pere de famille conduit sa maison avec autant d'ordre, qu'ils en áportent tous ensemble à bien conduire l'Estat. Je ne suis ny Poëte, ny Comedien : mais i'ay avec les honnestes gens beaucoup de passion pour la Comedie, i'honore fort ceux qui l'inuentent, & i'aime fort ceux qui l'executent : ce qui m'oblige d'en donner icy vn portrait fidelle pour detromper les esprits qui se laissent aller au torrent des opinions vulgaires, qui ne sont pas toujours ápuyées sur la verité.

IV

*Interests des Comediens ápuyez par les declarations
du Souuerain.*

IL n'y a point de profession au Monde autorisée par le Souuerain, qui ne soit iuste & vtile, & qui n'ayt pour but le bien public. Cela ne va que du plus au moins, & c'est vne de ces erreurs populaires de croire que la Comedie ayt en foy quelque chose de blâmable,

& que les Comédiens soient moins à estimer que ceux qui ne le font pas. J'entens par la Comedie, celle qui est purgée de tous fales equivoques & de mechantes idées; & par les Comédiens j'entens ceux qui vivent moralement bien, & qui parmy les deuots, (à la Comedie près, dont ils se declarent ennemis) passeroient pour fort honnestes gens dans le monde. Je n'estime point vn Comedien dont la vie est dereglée, & j'estime aussi peu toute autre personne de quelque profession qu'elle puisse estre, qui passe de même les bornes de l'honnesteté. L'honneste homme est honneste homme par tout, & le grand & facile accez que les Comédiens ont aupres du Roy & des Princes, & de tous les Grands Seigneurs qui leur font careffe, doit fort les consoler de se voir moins bien dans les esprits de certaines gens, qui au fond ne connoissent ny les Comédiens ny la Comedie, ou qui affectent de ne les connêtre pas. Pour moy, qui les ay assez hantez, ie dois auoüer que ie n'ay pas trouué moins de plaisir chez eux dans leur honneste conuersation, que dans leur Hostel à la representation de leurs Comedies.

V

Leur assiduité aux exercices pieux.

QUOYQUE la profession des Comédiens les oblige de représenter incessamment des intrigues d'amour, de rire & de folâtrer sur le Theâtre; de retour

chez eux ce ne font plus les mêmes, c'est vn grand serieux & vn entretien solide; & dans la conduite de leurs familles on découure la même vertu & la même honnesteté que dans les familles des autres Bourgeois qui vivent bien. Ils ont grand soin, les Dimanches & les Festes, d'assister aux exercices de pieté, & ne representent alors la Comedie qu'apres que l'Office entier de ces iours là est acheué, lequel, comme chacun sçait, commence la veille aux premieres Vespres, & finit le lendemain aux secondes; de sorte qu'on ne peut leur reprocher qu'ils ayent moins de respect que d'autres pour le Dimanche & les Festes, puisqu'alors le seruice de l'Eglise est acheué, & que le Peuple, qui ne peut pas toûjours auoir l'esprit tendu à la deuotion, va chercher quelques diuertissemens honnestes. Que si on trouue mauuais qu'ils prennent cette licence, il n'est pas iuste de crier contre eux plus que contre d'autres gens, à qui on ne dit mot, quoy que toute l'apresdinée du Dimanche ils tiennent ouuerts plusieurs lieux destinez au diuertissement du public, & où il y a moins à profiter qu'au Théâtre. Mais aux Festes solennelles, & dans les deux semaines de la Passion les Comediens ferment le Théâtre, ils se donnent particulièrement durant ce temps là aux exercices pieux, & aiment sur tout la predication, qui est vn des plus vtiles. Quelques vns d'entre eux m'ont dit que, puisqu'ils auoient embrassé vn genre de vie qui est fort du monde, ils deuoient hors de leurs occupations, trauailler doublement à s'en detacher, & cette pensée est fort Chrestienne.

VI

Leurs aumônes.

Aussi la charité, qui couvre vne multitude de pechez, est fort en vſage entre les Comediens; ils en donnent des marques assez viſibles, ils font des aumônes & particulieres & generales, & les Troupes de Paris prennent de leur mouuement des boiſtes de pluſieurs hofpitaux & maiſons Religieuſes, qu'on leur ouure tous les mois. J'ay veu même des Troupes de Campagne, qui ne font pas de grans gains, deuouër aux hofpitaux des lieux où elles ſe trouuent la recette entiere d'une representation, choiſſant pour ce jour là leur plus belle piece pour attirer plus de monde.

VII

L'education de leurs enfans.

La bonne education de leurs enfans ne doit pas eſtre oubliée, & les familles de Comediens que j'ay con-
nues à Paris ont eſté eleuées avec grand ſoin; l'ordre en toutes choſes eſtoit obſerué, les garçons inſtruits dans les belles connoiſſances, les filles occupées au trauail,

la table bonne fans y auoir rien de superflu, la conuerſation honnête durant le repas, & en quoy que ce fuſt je n'ay point trouué de diſtinction entre leurs maiſons & celle d'un Bourgeois la mieux réglée.

VIII

*Leur ſoin à ne receuoir entre eux que des gens
qui viuent bien.*

S'IL ſe trouue dans la Troupe quelques perſonnes qui ne viuent pas avec toute la regularité qu'on peut ſouhaiter, ce défaut ne rejaillit pas ſur tout le Corps, & c'eſt vn défaut commun à tous les Eſtats & à toutes les familles. Ces perſonnes là n'y ſont ſoufertes que par l'excellence d'un merite ſingulier dans la Profeſſion; ce qui, en pareil cas, force bien d'autres Communautéz à la neceſſité de ſouffrir ce qu'elles ne peuuent empêcher, fans détruire leurs auantages. Auſſi puis-je dire que quand il s'agit de receuoir dans la Troupe vn Aſteur nouveau, ou vne nouuelle Aſtrice, on n'examine pas ſeulement ſi la perſonne eſt pourueüe des qualitez neceſſaires pour le Theâtre, d'un grand naturel, d'une excellente memoire, de beaucoup d'eſprit & d'intelligence, d'une humeur commode pour bien viure avec ſes camarades, & de zele pour le bien public, qui le detache de tout intereſt particulier : mais

on fouhaitte auffi que les bonnes mœurs ácompagnent ces bonnes qualitez, & qu'il ne s'introduife dans la Troupe ny homme ny Femme qui donne fcandale, ce qui fe void rarement, car tous les bruits qui courent fur ces matieres de tous les endroits du monde font le plus fouuent tres-faux. Il eft donc vray que les familles des Comediens font ordinairement tres bien réglées, qu'on y vit honneftement; & c'eft fur ce pied là que les gens raisonnables en font estat, qu'ils les traittent avec ciuilité & les ápuyent dans les occasions de tout leur credit.

IX

*Témoignage áuantageux que leur rend vn des premiers
Magistrats de France.*

I'AUROIS tort de passer icy fous silence le glorieux témoignage qu'un des premiers Magistrats de France rendit, il y a quelques années, aux Comediens de Paris; Que l'on n'auoit iamais veu aucun de leur Corps donner lieu aux rigueurs de la iustice; ce qu'en tout autre Corps, quelque confiderable qu'il puiſſe eſtre, on auroit de la peine á rencontrer. Auffi n'a-t-on pas dedaigné de tirer d'entre eux des gens pour remplir de hautes charges de iustice, & même pour ſeruir l'Eglise & monter juſqu'à l'Autel dans les Societez & ſeculieres & Religieufes, de quoy il ſe peut produire des exemples tout recens.

X

Leurs prerogatiues.

M AIS vne des plus fortes raisons qui doit porter toute la France à vouloir du bien aux Comediens, est le plaisir qu'ils donnent au Roy pour le delasser quelques heures de ses grandes & heroïques occupations. Qui aime son Roy aime ses plaisirs ; & qui aime ses plaisirs aime ceux qui les luy donnent, & qui ne sont pas des moins necessaires à l'Estat. Aussi void on le Roy appuyer les Comediens de son autorité, & leur donner des Gardes, quand ils en demandent. Il leur est permis d'entrer au petit coucher, & Moliere ayant esté valet de chambre du Roy, ayant fait le lit du Roy, cet exemple & les autres que i'ay produits nous persuadent assez que les Comediens peuuent estre admis aux charges à la Cour, à la Ville & dans l'Eglise, sans que la Profession qu'eux ou leurs peres ont suiui, & qu'ils quittent alors, leur serue d'obstacle. Enfin, comme dans toutes sortes de professions il y a des gens qui vivent bien, & à qui il peut venir de saintes pensées, il est sorti vn Martyr d'entre les Comediens, & vn saint Genest, dont l'Eglise celebre la feste le 31. d'Aoust, a fini ses iours par vne tres glorieuse Tragedie. Toutes ces raisons suffiroient pour aquerir aux Comediens l'aprobation generale : mais i'en ay encore d'autres, & elles ne

feront peut estre pas rejeттées par nos feueres Censeurs.

XI

*Auantages qu'en reçoient les ieunes gens
& les Orateurs sacrez.*

IL n'y a point de Pere de Famille, quelque feuer qu'il puisse estre à ses enfans, qui n'auoüe avec moy que, sans les Comediens, mille ieunes gens qui les vont voir & passent innocemment, tantost à vn Hostel & tantost à l'autre, deux ou trois heures d'une apresdînée, jroient perdre ce tems là en des lieux de debauche, où leur ieunesse les emporteroit faute d'ocupation, & y laisser beaucoup plus d'argent qu'à la Comedie, où ils peuuent à la fois s'instruire & se diuertir. Et c'est, comme i'ay dit, cette consideration qui a porté principalement les anciennes Republiques les mieux policées à autoriser la Comedie.

Pourquoy me tairois-je de l'auantage que les Orateurs Sacrez tirent des Comediens, aupres de qui, & en public, & en particulier, ils se vont former à vn beau ton de voix & à vn beau geste, aides necessaires au Predicateur pour toucher les cœurs, dont la duresté veut estre amollie par la chaleur du discours & la grace avec laquelle il est prononcé?

Si les Comediens vivent honnestement dans leurs familles, ils vivent fort ciuilement entre eux, ils se

visitent & font ensemble de petites rejoüissances; mais avec moderation, & peu souuent, de peur que trop de frequentation n'attire le mépris ou la debauche.

XII

Leurs belles Coutûmes.

ENTRE les traits de leur Politique, celui-cy merite d'estre remarqué. Ils ne veulent point souffrir de pauvres dans leur Estat, & ils empeschent qu'aucun de leur Corps ne tombe dans l'indigence. Quand l'âge ou quelque indisposition oblige vn Comedien de se retirer, la personne qui entre en sa place est tenue de luy payer, sa vie durant, vne pension honneste, de sorte que dès qu'un homme de merite met le pied sur le Theatre à Paris, il peut faire fond sur vne bonne rente de trois ou quatre mille liures tandis qu'il trauaille, & d'une somme suffisante pour viure quand il veut quitter. Coutume tres loüable, qui n'auoit lieu cy deuant que dans la Troupe Royale, & que celle que le Roy a établie depuis peu veut prendre pour vne forte base de son affermissement. Ainsi dans les Troupes de Paris les places sont comme erigées en charges, qui ne sçauroient manquer; & à l'Hostel de Bourgogne, quand vn Acteur ou vne Actrice vient à mourir, la Troupe fait vn present de cent pistoles à son plus proche heritier, & luy

donne dans la perte qu'il a faite vne consolation plus forte que les meilleurs complimens. Il est glorieux aux Comediens du Roy d'en vser ainsi, & que ceux qui ont blanchi entre eux dans le seruice, ayent de quoy s'entretenir honorablement jusqu'à la fin de leurs iours.

XIII

*Difference entre les Troupes de Paris
& celles de la Campagne.*

C'EST à ce grand auantage qu'aspirent les Comediens de Prouince, & les Troupes de Paris sont leurs Colonnes d'Hercule, où ils bornent leurs courfes & leur fortune. Cette belle condition ne se peut trouuer entre eux, parce que leurs Troupes, pour la plus part, changent fouuent, & presque tous les Carefmes. Elles ont si peu de fermeté que, dès qu'il s'en est fait vne, elle parle en même temps de se defunir, & soit dans cette inconstance, soit dans le peu de moyen qu'elles ont d'auoir de beaux Theâtres & des lieux commodes pour les dresser, soit enfin dans le peu d'experience de plusieurs personnes qui n'ont pas tous les talens necessaires, il est aisé de voir la difference qui se trouue entre les Troupes fixes de Paris, & les Troupes ambulantes des Prouinces.

Voilà de quelle maniere les Comediens se conduisent dans leurs familles & entre eux mêmes : voyons maintenant comme ils conduisent ensemble leur petit Estat, quelle est la forme de leur gouvernement, & s'ils vont au dedans & au dehors d'une sage Politique.

XIV

Forme du Gouvernement des Comediens.

IL n'y a point de gens qui aiment plus la Monarchie dans le monde que les Comediens, qui y trouvent mieux leur conte, & qui témoignent plus de passion pour sa gloire : mais ils ne la peuvent souffrir entre eux, ils ne veulent point de maître particulier, & l'ombre seule leur en feroit peur. Leur Gouvernement n'est pas toutefois purement Democratique, & l'Aristocratie y a quelque part. Ce gouvernement, comme celui de toutes les autres Societez, est une maniere de Republique fondée sur des loix d'autant plus justes, qu'elles ont pour but le bien public, de divertir & d'instruire, ce que j'ay fait voir au premier Livre, & ce qui se verra encore mieux en celui-cy. L'autorité de l'Estat est partagée entre les deux sexes, les femmes luy étant utiles autant ou plus que les hommes, & elles ont voix deliberative en toutes les affaires qui regardent l'intérêt commun. Mais il se rencontre comme ailleurs aux uns

& aux autres de l'inegalité dans le merite, ce qui en cause de même dans les employs & dans les profits. Car enfin il n'est pas iuste que ceux qui rendent peu de service à l'Estat ayent les mêmes áantages que ceux qui en rendent beaucoup, & c'est de là que procede entre eux la distinction des parts, des demy-parts, des quarts & trois quarts de part; en quoy ils obseruent bien souuent vne proportion de bien-scance plûtoft qu'une proportion de merite. Quelquesfois la demy-part, & même la part entiere est ácordée à la femme en consideration du mary, & quelquefois au mary en consideration de la femme; & autant qu'il est possible, vn habile Comedien qui se marie prend vne femme qui puisse comme luy meriter sa part. Elle en est plus honorée, elle a sa voix dans toutes les deliberations, & parle haut, s'il est necessaire, & (ce qui est le principal) le menage en a plus d'vnion & de profit. Il en est de même d'une bonne Comedienne, à qui il est áavantageux d'auoir vn mary capable, & qui ayt aquis de la reputation : mais cela ne se rencontre que rarement, & dans ce petit Estat les mariages vont comme ailleurs, selon que le Destin les conduit. Ces distinctions & de merite & d'employs, & de profits n'empeschent pas qu'ils ne s'entretiennent dans la concorde, & s'il naist quelquefois entre eux des jalousies, l'interest public ne veut pas qu'elles éclatent, ils ont la discretion de les cacher, & les desinteressés prennent soin d'ácommoder les petits differens de quelques particuliers, qui ne pourroient croître sans que le Corps en souffrist.

Mais il faut venir au detail des choses, & donner

quelque ordre à mon discours. Je parleray donc premierement des raisons qu'ont les Comediens d'aimer passionnement la Monarchie dans le Monde, & de la haïr mortellement dans leur Corps. Apres ie feray voir comme ce Corps est vne maniere de Republique, & de la plus belle espece; quelle est la fin de son gouuernement, & les áuantages qu'on en peut tirer. En dernier lieu j'exposeray les principales maximes des Comediens, & les traits les plus delicats de leur Politique, soit à l'egard d'eux mêmes, soit à l'egard de la Cour & de la Ville, & nous auons des-ja veu comme ils se conduisent dans les affaires qu'ils ont avec les Autheurs.

XV

*Raisons qu'ils ont d'aimer l'Estat monarchique
dans le Monde.*

I'AY eu raison de dire qu'il n'y a point de gens qui aiment plus la Monarchie dans le Monde que les Comediens. Premierement ils sont ácoûtumez à représenter des Roys & des Princes, à demesler des intrigues de Cour, & vn Estat Republicain n'en peut fournir de galantes. L'Amour entre Bourgeois & Marchands a peu de delicateffe, il ne produit point de ces grans euenemens qui embellissent la scene, & ces gens là ne sont pas des sújets assez releuez pour en fournir vn de

Comedie. D'ailleurs les Comediens tirent de chez les Roys des douceurs qu'ils ne trouueroient pas chez des Bourguemestres, qui ne leur pourroient donner ces riches & pompeux ornemens faits pour des Entrées, des Carroufels, & d'autres actions solennelles, de quoy les Princes leur font liberaux. Depuis la mort du dernier Prince d'Orange, qui entretenoit vne Troupe de Comediens François, elle n'eut pas grande satisfaction en cette partie des Pays-Bas où il commandoit, & elle trouua mieux son conte à Bruxelles aupres de la Cour.

XVI

Grande difference des Royaumes & des Republiques pour les plaisirs de la vie.

M AIS il n'y a point de Royaume au Monde, où les Comediens soient mieux affermis qu'en France, & ils y trouuent des áuantages que nul autre Estat, pour puissant qu'il soit, ne sçauroit fournir. Tandis que la France est en guerre au dehors auèc l'Etranger, la paix & la joye regnent toujourns au dedans, la Comedie va son même train, le Parterre, l'Amphitheâtre, les Loges, tout est plein de monde, & les Acteurs ont souuent de la peine à se ranger sur le Théâtre, tant les aïles sont remplies de gens de qualité qui n'en peuuent faire qu'un riche ornement. Mais dès qu'une Republique

est en armes, quelque bonne opinion qu'elle ayt de ses forces, tous les diuertiffemens y cessent d'abord, les Theâtres sont fermez, & les peuples dans vne âprehenfion continuelle que l'Ennemy ne vienne jouier chez eux de fanglantes Tragedies. Sans parler de la guerre, il ne se void jamais de Comediens dans l'une des trois grandes Republiques de l'Europe; & dans tout l'Empire, qui est vn Gouuernement meflé du Monarchique & de l'Aristocratique, & qui tient plus du dernier, il ne se trouue que deux ou trois Troupes de Comediens du Pays, qui sont fort peu occupées. Les seuls Ducs de Brunfuc, qui sont splendides en toutes choses, qui ont de l'esprit infiniment, & qui sçauent goufter tous les honnestes plaisirs, entretiennent depuis plusieurs années vne bonne Troupe de Comediens François, comme fait depuis peu l'Eleâteur de Bauiere, dont la Cour est magnifique. Mais en diuers voyages que j'ay faits dans toutes les Cours de l'Empire, ie n'ay veu des Comediens nulle part qu'à Vienne, à Prague, à Munich & en Lunebourg. Ajoûtons que naturellement les Comediens aiment le plaisir, estant iuste qu'ils en prennent, puisqu'ils en donnent aux autres, & que dans les Republiques les plaisirs sont fades, & qu'il n'y en a pas de toutes les fortes comme dans les Monarchies, où les honnestes libertez sont plus étendües, & où l'on n'exige pas des peuples vne si grande regularité.

Enfin dans vn Royaume les Comediens ont à qui faire agreablement la Cour; le Roy, la Reine, les Princes, les Princeffes, & les Grands Seigneurs; & c'est dans ces soins & les respects qu'ils leur rendent qu'ils

âprennent à se former aux belles mœurs, & à l'habitude des grandes actions qu'ils doiuent représenter sur le Théâtre. Mais dans vne Republique, où le premier des Magistrats ne fait pas plus de bruit qu'un simple Bourgeois, ils n'ont personne à voir; & il me souuient qu'en tout Amsterdam, l'une des plus grandes & plus riches Villes de l'Vniuers, les Comediens François n'auoient qu'une seule Dame de qualité & d'esprit qui les appuyoit de son credit; ils la voyoient quelquefois, & quoy qu'elle fust femme d'un des plus considerables & plus riches Bourguemestres, sa maison ny son train ne faisoient pas plus de bruit qu'il s'en fait chez un Marchand.

XVII

Les Comediens aiment entre eux le Gouvernement Republicain.

M AIS si le séjour des Republiques n'est pas le fait des Comediens, le Gouvernement Republicain leur plaist fort entre eux; ils n'admettent point de Supérieur, le nom seul les blesse; ils veulent tous estre égaux, & se nomment camarades. Il est vray que leur Gouvernement est de la plus belle espece, qu'il s'en faut peu qu'il ne soit entierement Aristocratique, & que ceux d'entre eux qui ont le plus de merite ont aussi dans l'Estat le plus de credit. Les autres suiuent aise-

ment, & s'abandonnent à leur conduite. Il arriue quelquefois qu'entre les Principaux il se forme deux partis, & chacun des autres suit alors celui où son interest le porte. Mais ce qui arriue entre les Comediens, arriue dans tous les Estats les mieux policez, & même dans les Societez les plus parfaites, qui semblent auoir rompu tout commerce avec le Monde; & si leur petit Estat ne peut estre exempt de factions, l'interest public l'emporte toujours, & de ce côté là ils vivent dans vne parfaite intelligence.

XVIII

Leurs Troupes font chacune vn Corps à part.

TOUTES les Troupes de Comediens, tant les Seditaires qui ne quittent point Paris, que les Ambulantes qui visitent les Prouinces, & que l'on appelle Troupes de Campagne, ne font pas un même Corps de Republique. Chaque Troupe fait bande à part, elles ont leurs interests separez, & n'ont pû venir encore à vne étroite alliance. Quoy que leurs mœurs & coûtumes soient pareilles, & qu'elles obseruent les mêmes loix, elles n'ont point d'Amphictions ny de Conseil General, comme les sept Villes de la Grece; en vn mot, ce ne sont pas des Estats Confederez, ny qui se veulent beaucoup de bien l'un à l'autre. J'ay promis de ne pas flater, & de dire les choses comme elles sont. Mais ie

trouue qu'il en va de même entre tous les Eftats de la Terre, entre toutes les Villes, entre toutes les Familles, & il n'y a rien en cela d'extraordinaire entre les Comediens.

XIX

Leur Emulation vtile au Public.

CETTE emulation, que ie feray voir ailleurs tres neceffaire & vtile au bien commun, ne va prefentement à Paris que d'un bord de la Seine à l'autre ; mais entre les Comediens de Campagne, elle s'étend bien plus loin : elle court avec eux toutes les Prouinces du Royaume, & c'est un malheur pour eux, quand deux Troupes fe rencontrent enfemble en même lieu, dans le deffein d'y faire fejour. I'en ay veu plus d'une fois des Exemples, & depuis peu à Lyon, lors qu'en Nouembre dernier les Daufins, qui fçauent conferuer l'estime generale qu'ils ont aquis, & font toujours fort fuiuis, ne cederent le terrain que bien tard à une autre Troupe qui languiffoit là depuis plus de trois femaines.



XX

*Rencontres fâcheuses de deux Troupes de Prouince
en même Ville.*

DANS ces rencontres, chacune des deux Troupes fait sa cabale, sur tout quand elles s'opiniâtrent à representer, comme l'on fait à Paris, les mêmes jours & aux mêmes heures ; c'est à qui aura plus de partizans, & il s'est veu souuent pour ce sujet des Villes diuisées, comme la Cour le fut autrefois pour *Vranie* & pour *Iob*. Mais j'ay veu aussi des Troupes s'acorder en ces occasions, se mesler ensemble, & ne faire qu'un Theatre ; & il me souvient qu'en 1638, cela fut pratiqué à Saumur, par deux Troupes, que l'on nommoit alors de *Floridor* & de *Filandre*, parce que ces deux Comediens annonçoient, & qu'ils estoient les meilleurs Acteurs. Elles trouuerent plus d'auantage en cet accommodement, & en furent louées de tous les honnestes gens, qui furent edifiez de leur bonne intelligence.



XXI

*Grand soin des Comediens à faire leur Cour au Roy
& aux Princes.*

LE soin principal des Comediens est de bien faire leur Cour chez le Roy, de qui ils dependent, non seulement comme fujets, mais aussi comme estant particulierement à Sa Majesté, qui les entretient à son service, & leur paye regulierement leurs pensions.

XXII

*Leurs privileges au Louvre, & autres maisons Royales,
où ils sont mandez.*

ILS sont tenus d'aller au Louvre quand le Roy les mande, & on leur fournit de carrosses autant qu'il en est besoin. Mais quand ils marchent à Saint Germain, à Cambor, à Versailles, ou en d'autres lieux, outre leur pension qui court toujours, outre les carrosses, chariots & chevaux qui leur sont fournis de l'Ecurie, ils ont de gratification en commun mille écus par mois, chacun deux écus par iour pour leur depece, leurs gens à

proportion, & leurs logemens par Fourriers. En représentant la Comedie, il est ordonné de chez le Roy à chacun des Auteurs & des Actrices, à Paris ou ailleurs, Esté & Hyuer, trois pieces de bois, vne bouteille de vin, vn pain, & deux bougies blanches pour le Louure; & à Saint Germain vn flambeau pesant deux liures; ce qui leur est apporté ponctuellement par les Officiers de la Fruiterie, sur les Registres de laquelle est couchée vne collation de vingt-cinq escus tous les jours que les Comediens representent chez le Roy, estant alors Commensaux. Il faut ajoûter à ces auantages qu'il n'y a guere de gens de qualité qui ne soient bien aises de regaler les Comediens qui leur ont donné quelque lieu d'estime; ils tirent du plaisir de leur conuersation, & sçauent qu'en cela ils plairont au Roy, qui souhaite que l'on les traite fauorablement. Aussi void on les Comediens s'aprocher le plus qu'ils peuuent des Princes & des Grands Seigneurs, sur tout de ceux qui les entretiennent dans l'esprit du Roy, & qui, dans les occasions, sçauent les appuyer de leur credit.

XXIII

Leur ciuilité enuers tout le Monde.

GENERALEMENT ils vsent de grande ciuilité enuers tout le Monde, & particulierement enuers les Autheurs fameux, dont ils ont besoin. Pour ceux des

basses classes, & dont les ouurages font peu de bruit, ils les foufent amiablement, & ne prennent point de leur argent à la porte; & il y a d'autres gens à qui ils font la même ciuilité.

XXIV

Declaration du Roy en leur faueur.

SUR l'abus qui fut representé au Roy, lors que mille gens vouloient faire coûtume d'entrer sans payer, ce qui caufoit fouuent à la porte & au parterre d'etranges defordres, qui degoûtoient le Bourgeois de la Comedie, Sa Majesté fit defences expresses à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles pussent estre, de se presenter à la porte sans argent, & permit aux Comediens de prendre des Gardes pour s'ôposer aux violences qu'on leur voudroit faire. Je produiray à la fin du Liure la Declaration du Roy, du 9. Ianuier 1673. en faueur de la Troupe Royale, qui luy auoit présenté Requeste sur ce sujet. Auant ce bon ordre, la moitié du parterre estoit fouuent remplie de gens incommodes, il en entroit aux loges, on voyoit beaucoup de monde & fort peu d'argent. En toutes Professions, l'esper de la recompense est vn grand motif pour porter les gens à bien faire leur deuoir, & quand l'Acteur void son Hostel bien rempli, dans la joye qu'il a d'estre honoré d'vn

grand nombre d'Auditeurs, il échaufe son recit, il entre mieux dans les passions qu'il represente, & donne plus de plaisir à ceux qui l'écoutent.

XXV

Leur conduite dans leurs affaires.

IE viens à l'œconomie generale & à l'ordre que les Comediens obseruent dans leurs affaires. Ils s'assemblent souuent pour diuerses occasions, ou dans leur Hostel, ou quelquefois au logis d'un particulier de la Troupe. Tantost c'est pour la lecture des ouurages que les Autheurs leur apportent, tantost pour leur disposition & pour en distribuer les rôles, ou pour les repetitions. J'ay parlé, au Liure precedent, de ces trois articles.

XXVI

Diuers sujets d'assemblée.

MAIS ce ne sont pas les seuls sujets qui obligent les Comediens de s'assembler; ils s'assemblent encore quand ils iugent à propos de dresser un Repertoire, c'est à dire une liste de vieilles pieces, pour entretenir

le Théâtre durant les chaleurs de l'Efté & les promenades de l'Autonne, & n'eftre pas obligez, tous les foirs qu'on repreſente, de delibérer à la haſte & en tumulte de la piece qu'on doit annoncer. De plus, ils ſ'afſemblent tous les mois pour les comptes generaux, qui ſont rendus par le Treſorier, qui garde le coffre de la Communauté, le Secretaire qui tient les regiſtres, & le Contrôleur. Ils ſ'afſemblent encore quand il faut ordonner d'une piece de machine, & auancer des deniers pour quelque ócaſion que ce ſoit; quand il faut accroître la Troupe de quelque Aíteur ou de quelque Aíteice; quand il faut faire des reparations, ou pour quelques autres cauſes extraordinaires.

XXVII

Viſites en villes & au voiſinage.

LES Comediens ſont quelquefois ápelez en viſite, ou à la ville, ou à la campagne, quand vn Prince ou vne perſonne de qualité veut donner chez ſoy le diuertiffement de la Comedie. Alors on fournit à la Troupe de carroſſes & de toutes choſes neceſſaires; il y a ordre de la receuoir tres ciuilement, on luy fait careſſe, & elle ne ſ'en retourne iamais que tres ſatisfaite, chacun ſe piquant de ſe montrer honneſte & Liberal aux Comediens, qui, de leur côté, n'épargnent

rien pour donner de la satisfaction à tout le monde. Ils ne consultent pas s'il leur en coûte beaucoup, & s'ils reçoivent des douceurs de la Cour & de la Ville, s'ils touchent de l'argent & du Roy & du Public, ils n'en abusent pas, ils s'en font honneur, & c'est à qui des Acteurs & des Actrices aura des habits plus magnifiques.

XXVIII

Grande depence en habits.

CET article de la dépence des Comédiens est plus considerable qu'on ne s' imagine. Il y a peu de pieces nouvelles qui ne leur coûtent de nouveaux ajustemens, & le faux or, ny le faux argent, qui rougissent bien tost, n'y étant point employez, vn seul habit à la Romaine ira souvent à cinq cens escus. Ils aiment mieux vser de menage en toute autre chose pour donner plus de contentement au Public; & il y a tel Comedien, dont l'equipage vaut plus de dix mille francs. Il est vray que lors qu'ils representent vne piece qui n'est vniquement que pour les plaisirs du Roy, les Gentilshommes de la Chambre ont ordre de donner à chaque Acteur pour ses ajustemens necessaires vne somme de cent escus ou quatre cens liures, & s'il arriue qu'un

même Aâteur ayt deux ou trois perſonnages à reprefenter, il touche de l'argent comme pour deux ou pour trois.

Mais ce n'eſt pas le Theatre ſeul qui porte les Comediens à de grans frais; hors des jours de Comedie, ils ſont toujours bien vêtus, & eſtant obligez de parêtrer ſouuent à la Cour, & de voir à toute heure des perſonnes de qualité, il leur eſt neceſſaire de fuiure les modes, & de faire de nouuelles dépences dans les habits ordinaires; ce qui les empeſche de mettre de groſſes ſommes à intereſt. Auſſi a-t-on veu peu de Comediens deuenir riches; ils ſe contentent de viure honorablement, & font ceder leurs áuantages particuliers à la belle paſſion qui les domine, & à leur vnique but, qui eſt de contribuer de toutes leurs forces aux plaiſirs du Roy, & de ſatisfaire toutes les perſonnes qui leur font l'honneur de les venir voir.

XXIX

Ordre qui s'obſerue dans leurs Hoſtels.

L'ORDRE qui s'obſerue dans leur Hoſtel eſt auſſi vne choſe à remarquer. Ils ont ſoin de le tenir toujours propre, & que rien ne choque la veüe ny ſur le Theatre, ny aux Loges, ny au Parterre. L'hiuer ils tiennent par tout grand feu, ce qui ne s'obſeruoit pas anciennement; & il ne reſteroit plus qu'à chercher l'inuention

de donner l'Esté quelque rafraîchissement, ce qui n'est pas facile, parce que tout est fermé, & que l'air ne peut entrer.

Derriere le Theatre, & hommes & femmes ont leurs reduits separez pour s'habiller, & ne trouuent pas mauuais qu'on vienne alors les voir, surtout quand ce sont des gens connus, dont la presence n'embarasse pas. Durant la Comedie ils obseruent vn grand silence pour ne troubler pas l'Acteur qui parle, & se tiennent modestement sur des sieges aux aisles du Theatre pour entrer juste; en quoy ils se peuuent regler sur vn papier attaché à la toile, qui marque les entrées & les sorties.

La Comedie acheuée & le monde retiré, les Comediens font tous les soirs le conte de la recette du iour, où chacun peut assister, mais où d'office doiuent se trouuer le Tresorier, le Secretaire & le Contrôleur, l'argent leur estant apporté par le Receueur du Bureau, comme il se verra plus bas. L'argent conté, on leue d'abord les frais journaliers; & quelquefois en de certains cas, ou pour aquiter vne dette peu à peu, ou pour faire quelque auance necessaire, on leue en suite la somme qu'on a réglée. Ces articles mis à part, ce qui reste de liquide est partagé sur-le-champ, & chacun emporte ce qui luy conuient. Pour les comptes generaux, ils se font, comme i'ay dit, tous les mois, & les loüages de l'Hostel sont payez regulierement tous les quartiers.

XXX

Le caractere des Comediens.

VOILA en peu de mots tout ce qui se peut dire du gouvernement des Comediens & de leur conduite. Je ne les ay point flaté, le portrait que j'en ay fait est fidele, & ie n'ay pû le refuser à la priere de plusieurs honnestes gens, qui ont voulu les connêtre à fond pour auoir de quoy les defendre contre de fâcheux Critiques. Il y auroit de l'iniustice à les depeindre autrement. En general ils vivent moralement bien, ils sont francs & de bon conte avec tout le monde, ciuils, polis, genereux; ils se deuoient tout entiers au seruice du Roy & du Public, & en leur fournissant les plus honnestes plaisirs dont i'ay fait voir & la necessité & les áuantages, ils meritent l'approbation vniuerselle des honnestes gens.

Il est tems de venir à l'établissement des Troupes de Paris, & aux reuolutions de ces deux petits Estats, qui en faisoient trois au commencement de cette année.



XXXI

Etablissement de la Troupe Royale.

LA *Troupe Royale*, qui a toujours tenu ferme, a toujours eu ses douze mille liures de pension, & qui est parvenue au plus haut point de sa gloire, a eu, comme toutes les autres Societez, de foibles commencemens. Elle les doit à vne Confrairie à qui appartient encore aujourd'huy l'Hostel de Bourgogne, & ce lieu fut destiné pour y représenter les plus saints mysteres du Christianisme. C'est ce que nous témoignent quelques pieces de Theâtre qui nous restent d'un Docteur de Sorbonne en caracteres Gothiques; & l'on void encore, sur le grand portail de cet Hostel, vne pierre où sont en relief les Instrumens de la Passion. Cet établissement des Comédiens se fit il y a plus d'un siecle sur la fin du Regne de François I, mais ils ne commencerent à entrer en reputation que sous celui de Louis XIII, lors que le grand Cardinal de Richelieu, Protecteur des Muses, témoigna qu'il aimoit la Comedie, & qu'un Pierre Corneille mit ses vers pompeux & tendres dans la bouche d'un Montfleury & d'un Bellerose, qui estoient des Comédiens acheuez. *Le Cid*, dont le merite s'attira de si nobles ennemis, & *les Horaces*, que le meme *Cid* eut plus à craindre, parce que leur gloire alla plus loin que la sienne, furent les deux premiers

ouvrages de ce grand Homme qui firent grand bruit; & il a soutenu le Théâtre jusques à cette heure de la même force. La Troupe Royale, prenant cœur aux grans applaudissemens qui accompagnoient la representation de ses admirables pieces, se fortifioit de jour en jour; d'autant plus qu'une autre Troupe du Roy qui residoit au Marais, & où vn Mondori, excellent Comedien, attiroit le Monde, faisoit tous ses efforts pour aquerir de la reputation; & il arriva que Corneille, quelque temps apres, luy donna de ses ouvrages. Mais lors qu'une troisieme Troupe vint se poster au Palais Royal, & qu'elle y eut fait bruit par le merite extraordinaire d'un homme qui l'a seul entretenue par ses ouvrages, qui executoit son rôle d'une maniere admirable, & qui charmoit egalemt la Cour & la Ville dont il estoit fort aimé, cela ne pût produire qu'un bon effet, & que causer une forte emulation aux deux autres Troupes, qui mirent tout en usage pour soutenir leur ancienne reputation.

XXXII

Fortes jalousies entre les Troupes.

LA justice & la bienfiance demandoient que ces trois petits Estats fussent amis, & que chaque particulier n'eust d'autre veüe que l'âvan tage commun du

Corps où il se trouuoit vni : mais la gloire mal menagée, l'ambition trop forte & le desir d'acquies faire faisoient que ces trois Troupes se regardoient toujours d'un œil d'enuie, la prospérité de l'une donnant du chagrin à l'autre ; & même qu'entre les particuliers l'intelligence n'estoit pas des plus estroites.

XXXIII

Petits stratagemes.

IE dois louer les Comediens en ce qu'ils ont de loüable, mais ie ne dois pas les flater en ce qu'ils ont de defectueux. Ils taschent quelquefois de se nuire l'un l'autre par de petits stratagemes ; mais ils ne viennent iamais à yn grand éclat. Quand vne Troupe promet vne piece nouuelle, l'autre se prepare à luy en ôposer vne semblable, si elle la croit à peu pres d'egale force ; autrement il y auroit de l'imprudence à s'y hasarder. Elle la tient toute preste pour le jour qu'elle peut decouurir que l'autre doit representer la sienne, & a de fideles espions pour sçauoir tout ce qui se passe dans l'Estat voisin. D'ailleurs chaque Troupe tasche d'attirer les fameux Auteurs à son parti, & de denuer de ce necessaire apuy le party contraire. Les Comediens ont encore quelques autres maximes de cette nature, que ie blamerois d'auantage, si ces petites jalousies ne leur estoient communes avec toutes les

Societez. Mais, comme ie l'ay dit, ces differens interests causent des emulations áuantageufes à ceux qui frequentent le Theatre, & vne Troupe venant à s'affoiblir par quelque rupture, l'autre en profite & s'en fortifie, & l'Auditeur de costé ou d'autre y trouue son conte & est toûjours satisfait.

Nous auons veu depuis peu d'années, dans la Troupe Royale, deux Illustres Comediens, Montfleury & Floridor, de qui i'ay parlé plus haut, la gloire du Theatre, & les grans modeles de tous ceux qui s'y veulent deuouïer. Ie les ay connus particulierement l'un & l'autre; ils ont laissé chacun vne famille tres spiriuelle & bien eleuée; & comme ils auoient l'air noble & toutes les inclinations tres belles, comme ils estoient polis, genereux & d'agreable entretien, toute la Cour en faisoit grand cas. Floridor estoit particulierement connu du Roy, qui le voyoit de bon œil, & daignoit le fauorifer en toutes rencontres.

XXXIV

*Acteurs & Actrices qui composent presentement
la Troupe Royale.*

NOMS DES ACTEURS ET ACTRICES QUI COMPOSENT PRESENTEMENT LA TROUPE ROYALE,
PAR ORDRE D'ANCIENNETÉ.

Les Sievrs de Haute Roche; de la Fleur; Poisson;

de Breccourt; de Champmellé; de la Tuilerie; de la Toriliere; Le Baron; de Beauual.

Les D^{lles} de Beauchâteau; Poisson; Dennebaut; de Breccourt; de Champmellé; de Beauual; de la Tuilerie.

Retirez de la même Troupe, & qui touchent pension :

Le Sieur de Villiers.

Les D^{lles} de Bellerose; de Montfleuri; de Floridor.

CATALOGUE

DES COMEDIENS AUTHEURS DE LA MEME TROUPE,
ET DE LEURS OURAGES.

HAVTEROCHE :

L'Amant qui ne s'ate point. — Le Soupé mal apresté — Crispin Medecin. — Le Deuil. — Les Apparences trompeuses, ou les Maris Infideles.

POISSON :

Le Sot Vangé. — Le Baron de la Craffe. — Le Fou raisonnable. — L'Apressoûpée des Auberges. — Le Poète Basque. — Les Moscouites. — La Hollande Malade. — Les Femmes Coquetes. — L'Academie Burlesque.

BRECCOURT :

La Feinte mort de Iodelet. — Le Jaloux Inuisible. — La Noce de Village.

CHAMPMESLÉ :

Les Grifetes. — L'Heure du Berger.

LA TORILIERE :

Cleopatre, ou la mort de Marc-Antoine.

DE VILLIERS retiré :

Le Festin de Pierre. — Les Trois Visages. — Les Ramonneurs. — L'Apotiquaire deualizé.

DE MONTFLEVRY mort :

Afdrubal.

La plupart de ces Auteurs ont fait d'autres ouvrages, qui ont esté bien receus; comme Hauteroche
 ✓ plusieurs *Nouvelles & Historietes*; Breccourt, *Loüange au Roy sur l'Edit des Duels*, &c.

XXXV

Nouvelle Troupe du Roy.

L^A *Troupe du Roy*, établie en son Hostel de la rüe Mazarine, dite autrement des fosses de Nesle, est à present si bien assortie, si forte en nombre d'Acteurs & d'Actrices dont le merite est connu, & si bien appuyée

de l'affection des plus celebres Autheurs, qu'on ne peut attendre de son établissement qu'un magnifique succez. De plus, elle est en possession d'un tres beau lieu, & d'un Theatre large & profond pour les plus grandes machines. Cette belle Troupe, qui s'est heureusement rassemblée du fameux debris de deux autres qui auoient regné quelque temps avec reputation, commença de se montrer au Public un Dimanche, 9. Iuillet de l'année derniere 1673. & la grande assemblée qui se trouua ce jour là à son Hostel, & qui s'y est veüe les iours suivans, ne peut que luy estre un bon augure, & lui promettre une longue felicité. Pour bien instruire le Lecteur de son établissement, il faut de necessité donner icy le tableau des deux Corps qui y ont contribué, & sçavoir quelle a esté la face de la Troupe du Marais, & celle de la Troupe du Palais Royal durant les années de leur Regne.

XXXVI

Histoire de la Troupe du Marais.

LA Troupe des Comediens du Roy, établie au Marais en 1620. s'y est maintenüe plus de cinquante ans, & a toujours esté pourueüe de bons Acteurs & d'excellentes Actrices, à qui les plus celebres Autheurs ont confié la gloire de leurs ourages, & dont les deux

autres Troupes ont sceu profiter en diuers temps. Cette Troupe n'auoit qu'un defauantage, qui estoit celuy du poste qu'elle auoit choisi à vne extremité de Paris, & dans vn endroit de rüe fort incommode. Mais son merite particulier, la faueur des Autheurs qui l'apuyoient, & ses grandes pieces de machines surmontoient aisement le degoust que l'eloignement du lieu pouuoit donner au Bourgeois, sur tout en hyuer, & auant le bel ordre qu'on a apporté pour tenir les rües bien éclairées iusques à minuit, & nettes par tout & de bouë & de filous. Cette Troupe alloit quelquefois passer l'Esté à Roüen, estant bien aise de donner cette satisfaction à vne des premieres Villes du Royaume. De retour à Paris de cette petite course dans le voisinage, à la premiere affiche le Monde y couroit, & elle se voyoit visitée comme de coûtume.

XXXVII

Ses reuolutions & sa cheute.

IL est arriué de temps en temps de petites reuolutions dans cette Troupe, comme dans celle du Palais Royal; & toûjours causées par quelques mécontentemens des particuliers, ou par quelques interests nouveaux, chacun en ce Monde allant à son but, & se mettant peu en peine du bien du prochain.

D'ailleurs nous aimons tout naturellement le changement, & la diuersité plaist, quoy que nous ne trouvions pas en tous lieux mêmes áuantages. Il y a eu de bons Comediens qui ont quitté le Marais, où ils estoient estimez, sans nulle necessité, & de gayeté de cœur, le poste de Paris leur plaissant moins alors que la liberté de la campagne. L'homme n'est content que par fantaisie, & c'est l'estre assez que s'imaginer de l'estre. Mais la plus grande reuolution de la Troupe du Marais a esté l'abandonnement du lieu, & sa jonction avec la Troupe du Palais-Royal. Auant que de toucher ce grand changement, il faut donner aussi l'histoire de cette troisiéme Troupe, dont le regne a esté court, mais qui a esté fort glorieux.

XXXVIII

Regne de la Troupe du Palais Royal.

LA Troupe du Palais Royal fut établie sur la fin de l'année 1659. apres que les principales personnes qui la compoisoient eurent fait connétre leur merite quelques années auparauant, à Paris sur les fosses de Nesle & au quartier de Saint Paul, à Lyon & en Languedoc, où cette Troupe, entretenüe alors de Monsieur le Prince de Conty, qui aimoit passionnement la Comedie, & prenoit plaisir à en fournir des sújets, áquit avec sa faueur l'estime & la bienveillance des Estats de la

Prouince. Moliere, du Parc, de Brie, & les deux freres Bejar avec les D^{lles} Bejar, de Brie & du Parc, compofoient alors la Troupe, qui paffoit avec raifon pour la premiere & la plus forte de la campagne. Le merite extraordinaire de Iean Baptifte Moliere, qui l'a fôutenue à Paris quatorze ans de fuite avec tant de gloire, luy donna vne entiere facilité à s'y établir. Du Croify, qui auoit paru avec reputation dans les Provinces à la tefte d'une Troupe, & La Grange, dont le merite eft connu, fe joignirent alors à celle que Moliere conduifoit, & qui ne put que fe bien trouuer de ce renfort. Elle eut d'abord la faueur du Roy, de Monsieur fon Frere Vnique, & des plus Grands de la Cour; & apres auoir occupé quelque temps la Salle du petit Bourbon, où elle s'acommoda avec les Italiens, qui en eftoient les premiers en poffeffion, le Theâtre du Palais Royal luy fut ouuert, & le luy feroit encore, fi Moliere, qui le foutenoit, eût d'auantage vécu.

XXXIX

Eloge de Moliere.

LE Palais Royal commença donc de faire grand bruit, & d'attirer le beau monde, quand Moliere en fuite de fon *Etourdi*, de fes *Pretieuses Ridicules*, & de fon *Cocu Imaginaire*, donna fon *Ecole des Ma-*

ris. Il sceut si bien prendre le goust du siecle & s'acommoder de sorte à la Cour & à la Ville, qu'il eut l'approbation vniuerselle de costé & d'autre, & les merueilleux ouurages qu'il a faits depuis en prose & en vers ont porté sa gloire au plus haut degré, & l'ont fait regretter generalement de tout le monde. La Posterité luy sera redeuable avec nous du secret qu'il a trouué de la belle Comedie, dans laquelle chacun tombe d'accord qu'il a excellé sur tous les anciens Comiques, & sur ceux de nôtre temps. Il a sceu l'art de plaire, qui est le grand art, & il a chastié avec tant d'esprit & le vice & l'ignorance, que bien des gens se sont corrigez à la representation de ses ouurages pleins de gayeté; ce qu'ils n'auroient pas fait ailleurs à vne exhortation rude & serieuse. Comme habile Medecin, il deguisoit le remede, & en ostoit l'amertume, & par vne adresse particuliere & inimitable, il a porté la Comedie à vn point de perfection qui l'a rendue à la fois diuertissante & vtile. C'est aujourd'huy à qui des deux Troupes s'acquitera le mieux de la representation de ses excellentes pieces, où l'on void courir presque autant de monde que si elles auoient encore l'auantage de la nouveauté; & je sçais que tous les Comediens generalement qui reuerent sa memoire, comme ayant esté & vn tres Illustre Auteur, & vn Acteur excellent, luy donnent tous les eloges imaginables, & encherissent à l'enui sur ce que j'en dis. Car enfin Moliere ne composoit pas seulement de beaux ouurages, il s'acquitoit aussi de son rôle admirablement, il faisoit vn compliment de bonne grace, & estoit à la fois bon

Poëte, bon Comedien, & bon Orateur, le vray Trifmegifte du Théâtre. Mais outre les grandes qualitez neceffaires au Poëte & à l'Acteur, il poffedoit celles qui font l'honneste homme; il estoit genereux & bon ami, ciuil & honorable en toutes ses actions, modeste à recevoir les eloges qu'on luy donnoit, sçauant sans le vouloir parêtre, & d'une conuersation si douce & si aisée, que les premiers de la Cour & de la Ville estoient ravis de l'entretenir. Enfin il auoit tant de zele pour la satisfaction du Public, dont il se voyoit aimé, & pour le bien de la Troupe qui n'étoit soutenüe que par ses trauaux, qu'il tascha toute sa vie de leur en donner des marques indubitables. Il mourut au commencement du Carefme de l'année derniere 1673. infiniment regretté de la Cour & de la Ville; & la Troupe s'étant remise avec peine de l'étourdissement qu'elle receut d'un si rude coup, remonta quinze jours apres sur le Théâtre.

XL

Jonction des deux Troupes du Palais Royal & du Marais.

IE viens à la rupture des deux Troupes du Palais Royal & du Marais, qui aujourd'huy n'en font qu'une, & à l'histoire de leur jonction, dont les circonstances sont assez particulieres. Le Palais Royal

s'attendoit, apres Pasques, de redonner au Public la representation du *Malade Imaginaire*, dernier ouurage de Moliere, accompagné de danſes & de muſique, & que tout Paris ſouhaittoit de voir. Mais quatre perſonnes de cette Troupe s'eſtant engagées avec l'Hoſtel de Bourgogne, & ſe trouuant en poſſeſſion des premiers rôles de beaucoup de pieces, ceux qui reſtoient furent hors d'eſtat de continuer. Il ſe fit de part & d'autre des voyages à la Cour, chacun y eut ſes Patrons aupres du Roy; le Marais ſe remuoit de ſon coſté &, comme Eſtat voiſin, ſongeoit à profiter de cette rupture, le bruit courant alors, que les deux anciennes Troupes trauailloient à abatre entierement la troiſième, qui vouloit ſe releuer.

XLI

Declaration du Roy ſur cet etabliffement.

SUR ces entrefaites le Roy ordonna que les Comediens n'occuperoient plus la Sale du Palais Royal, & qu'il n'y auroit plus que deux Troupes Françoises dans Paris. Les premiers Gentils-hommes de la Chambre eurent ordre de menager les choſes dans l'equité, & de faire en forte qu'une partie de la Troupe du Palais Royal s'eſtant vnue de ſon chef à l'Hoſtel de Bourgogne, l'autre fuſt jointe au Marais de l'aueu du

Roy. L'affaire fut quelque temps en balance, les interets des Comediens estant difficiles à demeller par des particuliers qui ne peuuent entrer dans ce detail, & n'ayant pû être terminée auant le depart du Roy, sa Majesté ordonna à M. Colbert d'auoir egaleement soin de la Troupe du Marais, & du debris de celle du Palais Royal, en faisant choix, comme il le jugeroit à propos, des plus habiles de l'une & de l'autre, pour en former vne belle Troupe. Ce Grand Ministre d'Estat, chargé du poids des premieres affaires du Royaume, se deroba quelques momens pour regler celles des Comediens; il nomma les personnes qui deuoient composer la nouvelle Troupe, ordonna des parts, des demy-parts, des quarts & trois quarts de part, fit defence de la part du Roy aux Comediens du Marais en general de parêtre jamais sur ce Theâtre, & en tira des particuliers selon qu'il le trouua bon, pour les vnir à ceux du Palais Royal. La Declaration du Roy pour cet etablissement sera couchée à la fin du Liure.

Voilà, en peu de mots, comme les choses se sont passées entre ces deux Troupes, qui aujourd'huy n'en font qu'une, sous le nom de *la Troupe du Roy*, ce qui se void graué en lettres d'or dans vne pierre de marbre noir, au dessus de la porte de son Hostel. Cette Troupe est affeurement belle, forte & accomplie; on void toujours chez elle force gens de qualité & de grandes assemblées, & elle se dispose de donner au Roy des marques de sa reconnoissance & de luy faire gouter les fruits de ses soins dans les plaisirs qu'elle luy prepare.

XLII

Estat present de la Troupe du Roy.

*Noms des Acteurs & Actrices de la Troupe du Roy,
selon l'ordre obserué pour les Autheurs.*

ACTEURS :

Les Sievrs de Brie; du Croisy; Dauuilliers; Destriché; de la Grange; Hubert; du Pin; de la Roque; de Rosimont; de Verneuil.

ACTRICES :

Les Demoiselles Aubry; de Brie; du Croisy; Dauuilliers; de la Grange; Guyot; de Moliere; l'Oyfillon; du Pin.

*Retiré du Palais-Royal, & qui touche pension,
Bejar.*

Comedien Avthevr de la Troupe du Roy :

ROSIMONT.

*Le Festin de Pierre. — La Dupe amoureuse. —
L'Auocat sans étude. — Les Trompeurs trompez, ou les
Femmes vertueuses. — Le Valet Etourdi.*

Retirées de la Troupe du Marais :

Les Demoiselles de Beaupré, des Vrlis, de la Valée.

Comédiens Avthevrs morts :

CHEVALIER :

Le Pedagogue. — Les Barbons amoureux, & autres petites Comedies.

DORIMONT :

Le Festin de Pierre. — Plusieurs autres petites Comedies.

Je dois ajoûter icy les noms des Auteurs & Actrices les plus Illustres qui ont paru de nôtre temps sur les Theâtres de Paris, & qui ne sont plus.

ACTEURS :

Baron; Beauchâteau; Beaulieu; Bellemore; Belle-rose; Belleville; D'Orgemont; L'Epy; Flechelle, ou Gautier Garguille; la Fleur, ou Gros Guillaume; Gaucher; S. Iaques, ou S. Ardoüin, autrement Guillot Gorgeu; Julien ou Iodelet; Medor; Moliere; Mondory; de Montfleury; le Noir; du Parc, ou Gros René.

ACTRICES :

Baron; Bejar; la Cadete; du Clos; Le Noir; des Oeillets; du Parc; de la Roche; Valiote; de Villiers.

Il y a, tant d'hommes que de femmes qui ont paru

de nôtre âge sur les Theâtres de Paris, jufques à quatre-vingt-douze, n'ayant fait mention que des Illuftres. Mais laiffons là les morts, & reuenons aux Viuans.

XLIII

Grande ambition entre les Comediens.

CES deux belles Troupes de Comediens qui refident à Paris, & dont le Gouuernement, comme ie l'ay dit d'abord, tient de l'Aristocratie; ces deux petits Eftats, fi bien policez, mais fi jaloux de leur gloire, l'vn qui regne au Septentrion de ce grand Monde, & l'autre au Midy, feparez par le canal de la Seine, & appuyez chacun de leurs partizans, me representent ces deux Republiques de la Grece, l'vne Maîtrefle du Peloponnefe, & l'autre de l'Achaïe, qui auoient pour commune barriere vn Isthme fameux, gouuernées par des loix fi belles, mais pouffées l'vne contre l'autre d'vne extreme jalousie, & chacune tafchant à l'enuy de fe faire des amis. Les Comediens qui representent à toute heure des Roys, & des Princes, & même qui, hors du Theâtre, font fouuent avec les Princes & bien venus à la Cour, ne meritent pas, pour la gloire de leur Corps, vne comparaifon moins noble que celle là, & les deux Eftats qu'ils compofent aujourd'huy peuuent, dans le fens que je l'ay pris, entrer fort

bien en paralelle avec les Villes de Sparte & d'Athenes. Mais j'y trouue d'ailleurs vne grande difference; l'émulation de ces deux fameuses Republiques fut ruineuse à la Grece, & celle de nos deux petits Estats est, comme ie l'ay remarqué, áuantageuse à Paris; c'est à qui donnera plus de plaisir au Public, & qui s'outiendra le mieux la reputation qu'il s'est aquisé.

XLIV

*Nombre des Spectacles que Paris fournit
dans vne année.*

Si ie ne m'estois prescrit des bornes qui ne me permettent pas de sortir de l'Histoire des Comediens François, i'aurois pû aussi parler de l'établissement de la *Troupe Italienne*, & de l'*Academie Royale de Musique*, dite autrement l'*Opera*, qui, avec nos Theâtres François, rendent Paris le premier lieu de la Terre pour les honnestes & magnifiques diuertissemens. Car enfin, au commencement de l'année derniere 1673. auant la jonction des Troupes du Palais Royal & du Marais, & le depart des Comediens Italiens pour l'Angleterre, d'où ils reuiendront dans peu, Paris donnoit regulierement toutes les semaines seize Spectacles publics, dont *les trois Troupes de Comediens François* en fournissoient neuf, l'*Italienne* quatre & l'*Opera* trois,

ce nombre s'augmentant quand il tomboit quelque feste dans la semaine, hors du rang des solennelles. Les quinze jours avant Pasques, & huit ou dix autres rabatus, ce nombre montoit au bout de l'année à plus de huit cens Spectacles, & cette quantité peu diminuée, de grands & magnifiques diuertissemens dans l'enceinte d'une Ville, surprend merueilleusement les Etrangers, qui croient voir vn lieu enchanté, & ne peut que leur estre vne forte preuue de la felicité de la France, qui est toûjours dans la joye, parce que son Roy est toûjours Victorieux. Mais vn seul des Spectacles que le Roy donne à la Cour, & dont il permet aussi la veüe à ses peuples, soit dans la pompe Royale qui les ácompagne, soit dans la richesse du lieu où ils sont representez, efface la beauté de tous les Spectacles de la ville ensemble & des Spectacles des anciens Romains, & fait voir à ces mêmes Etrangers ce qu'un Roy de France peut faire dans son Royaume, apres auoir veu avec plus d'étonnement ce qu'il peut faire au dehors.

Nous vismes aussi arriuer à Paris vne Troupe de Comediens Espagnols, la premiere année du Mariage du Roy. La Troupe Royale luy presta son Theatre, comme elle auoit fait auant aux Italiens, qui occuperent depuis le petit Bourbon avec Moliere, & le suiurent apres au Palais Royal. Les Espagnols ont esté entretenus depuis par la Reyne iusques au Printemps dernier, & j'apprens qu'ils ont repassé les Pyrenées.



XLV

Troupes de Campagne.

I'AY compris dans le fujet que ie traite les Comediens des Prouinces, &, autant que ie l'ay pû découvrir, ils peuuent faire douze ou quinze Troupes, le nombre n'en estant pas limité. Ils suiuent à peu pres les mêmes reglemens que ceux de Paris, & autant que leur condition d'ambulans le peut permettre. C'est dans ces Troupes que se fait l'apprentissage de la Comedie, c'est d'où l'on tire au besoin des Acteurs & des Actrices qu'on juge les plus capables pour remplir les Theâtres de Paris; & elles y viennent souuent passer le Carefme, pendant lequel on ne va guere à la Comedie dans les Prouinces; tant pour y prendre de bonnes leçons aupres des Maîtres de l'art, que pour de nouveaux Traitez & des changemens à quoy elles sont sujetes. Il s'en trouue de fêbles & pour le nombre de personnes, & pour la capacité : mais il s'en trouue aussi de raisonnables, & qui, estant goûtées dans les grandes Villes, n'en fortent qu'avec beaucoup de profit.



XLVI

Comédiens entretenus par le Duc de Sauoye.

IE ne conte pas entre les Troupes de Campagne les trois qui sont entretenues par des Princes Etrangers, par le Duc de Sauoye, par l'Electeur de Bauiere, & par les Ducs de Brunsvic & Lunebourg. Le Duc de Sauoye en a vne fort belle, & qui a esté fort fuiuie dans nos Prouinces. La Cour de ce Grand Prince estant tres polie, & pleine de gens d'esprit, la Comedie y est bien goustée, & les Comédiens, s'ils n'estoient habiles, n'y plairoient pas. Comme ce n'est pas icy le lieu de faire l'eloge des Princes & des Princeffes qu'en ce qui regarde leur bon goust pour la Comedie, & pour ceux qui l'exécutent, je diray seulement que Son Altesse Royale a le goust fin pour toutes les belles productions, qu'elle en sçait admirablement juger, qu'elle a l'esprit vif & fort ouuert, & l'entretien tres fertile & agreable. Elle caresse les personnes qui ont du sçauoir & de la politesse, elle leur parle & les ecoute d'un air obligeant, & comme entre les Etrangers elle aime particulièrement les François, elle prend plaisir de s'entretenir souuent avec vn des plus beaux Genies de France, qu'elle tient depuis long-temps à son seruice, & qui, outre vn grand fonds de Theologie & d'Histoire, possède toutes les beautez & toute la delicateffe de

nôtre Langue en prose & en vers. Ceux qui connoissent Monsieur Pasturel luy rendent ce juste eloge, & nôtre Théâtre François, ou, pour mieux dire, le Parnasse entier, luy est aussi redeuable des beaux ouurages qu'il a faits pour le Prince qu'il a l'honneur de servir. La Comedie Françoisë a donc toujours esté tres estimée à Turin, & l'on n'y goustë aussi que des gens qui la sçavent bien executer ; ce qui doit persuader que la Troupe qui tire pension de Son Altesse Royale est fort accomplie, & pourueüe de personnes tres intelligentes dans leur Profession. Elle se fixe tous les hyers à Turin, & le Duc luy permet de s'ecarter l'Esté & de repasser les Alpes, n'y ayant pas de plaisir à se renfermer en Piémont dans vne Sale de Comedie pendant les grandes chaleurs.

ACTEURS DE LA TROUPE DE S. A. R. LE DUC DE SAUOYE,
SELON L'ORDRE CY-DEUANT OBSERUÉ.

Acteurs.

Les Sievrs de Beauchamp ; de Chateau vert ; Guerin ; Prouost ; de Rochemore ; de Rosange ; de Valois.

Actrices.

Les Demoiselles de Lan ; Mignot ; de Rosange ; de Valois.

XLVII

Troupe Françoisse de l'Electeur de Bauiere.

LA Troupe Françoisse qu'entretient Son Altesse Electorale de Bauiere n'est pas forte en nombre de personnes, mais elle est bien concertée, & l'ayant veüe à Munich, en deux voyages que j'y ay faits, ie reconnus que la Cour en estoit fort satisfaite. Chacun sçait qu'elle est des plus magnifiques de l'Europe, qu'il y a des esprits fort éclairez, & qu'outre plusieurs Seigneurs Alemans qui entendent parfaitement nôtre langue, il y en a de Lorrains & de Sauoyards qui en connoissent toutes les beautez. Madame l'Electrice les passe tous de bien loin, & ce n'est pas icy le lieu de pourfuiure son Eloge.

ACTEURS ET ACTRICES DE LA TROUPE DE L'ELECTEUR
DE BAUIERE, SELON LE MÊME ORDRE.

Acteurs.

Les Sievrs de Lan, Milo.....

Actrices.

Les Demoiselles de Lan, Milo.....

XLVIII

Troupe des Ducs de Brunsvic & Lunebourg.

LES Ducs de Brunsvic & Lunebourg de la branche de Cell entretiennent aussi vne Troupe, que le grand nombre & le merite des personnes qui la composent rendent tres acomplie, & en estat de pouvoir parêtre avec gloire en quelque lieu que ce fust. Elle execute parfaitement bien toutes les pieces les plus difficiles, soit dans le Serieux, soit dans le Comique, & elle a aussi à faire à des esprits éclairez & delicats, dont les Maisons de ces Princes sont remplies.

ACTEURS ET ACTRICES DE LA TROUPE DES DUCS
DE BRUNSVIC ET LUNEBOURG.*Acteurs.*

Les Sievrs Benard; de Boncourt; de Bruneual; le Coq; de Lauoys; de Nanteuil.

Actrices.

Les demoiselles Benard; de Boncourt; le Coq; de Lauoys; de la Meterie.

Voilà quel est l'estat present du Theatre François, & des Troupes de Comediens, tant à Paris que dans les Prouinces, & hors du Royaume.

Il me reste à parler des Officiers des Theâtres de Paris, & chacun des deux Hostels en est pourueu d'un beau nombre, dont les gages montent à plus de cinq mille escus payez tres exactement. Mais les Comediens de Campagne qui ne marchent pas avec grand train, & qui n'ont à ouurir ny Loges, ny Amphitheâtre, reduisent toutes les charges à trois, & vñant d'epargne, se contentent de deux ou trois Violons, d'un Decorateur & d'un Portier.

XLIX

Fonctions de l'Orateur.

P OUR ce qui est de l'Orateur, ie le tire du rang des Officiers, & comme il represente l'Estat en portant la parole pour tout le Corps, il seroit peut être de l'honneur de la Troupe qu'il en fust nommé le Chef, puisque ie luy ay donné la face d'une Republique, & que ie croirois luy faire tort de l'appeller Anarchie. Mais comme cet Orateur ne doit le plus souuent l'honneur de sa fonction qu'au pur hazard, sans que precisement le merite y contribue, & que d'ailleurs il n'a pas dans la Troupe plus de pouuoir ny d'auantage qu'un autre, ainsi que les Comediens de Paris me l'ont

assuré, ie ne le nommeray simplement que l'Orateur, & ie diray en peu de mots quelles sont ses fonctions.

L'Orateur a deux principales fonctions. C'est à luy de faire la harangue & de composer l'Affiche, & comme il y a beaucoup de rapport de l'une à l'autre, il suit presque la même regle pour toutes les deux. Le discours qu'il vient faire à l'issue de la Comedie a pour but de captiver la bienveillance de l'Assemblée. Il luy rend graces de son attention favorable, il luy annonce la piece qui doit suivre celle qu'on vient de représenter, & l'invite à la venir voir par quelques eloges qu'il luy donne; & ce sont là les trois parties sur lesquelles roule son compliment. Le plus souvent il le fait court, & ne le medite point; & quelquefois aussi il l'étudie, quand ou le Roy, ou Monsieur, ou quelque Prince du sang se trouve present; ce qui arrive dans les pieces de spectacle, les machines ne se pouvant transporter. Il en use de même quand il faut annoncer une piece nouvelle qu'il est besoin de vanter, dans l'adieu qu'il fait au nom de la Troupe le Vendredy qui precede le premier Dimanche de la Passion, & à l'ouverture du Théâtre apres les festes de Pasques, pour faire reprendre au Peuple le goust de la Comedie. Dans l'annonce ordinaire, l'Orateur promet aussi de loin des pieces nouvelles de divers Auteurs pour tenir le monde en haleine, & faire valoir le merite de la Troupe, pour laquelle on s'empresse de travailler. L'affiche suit l'annonce, & est de même nature. Elle entretient le Lecteur de la nombreuse Assemblée du iour precedent, du merite de la piece qui doit suivre, & de la necessité de

pouruoir aux Loges de bonne heure, sur tout lors que la piece est nouuelle, & que le grand monde y court. Cy-deuant, quand l'Orateur venoit annoncer, toute l'assemblée prestoit vn tres-grand silence, & son compliment court & bien tourné estoit quelquefois écouté avec autant de plaisir qu'en auoit donné la Comedie. Il produisoit chaque iour quelque trait nouveau qui reueilloit l'Auditeur, & marquoit la fecondité de son esprit, & soit dans l'Annonce, soit dans l'Affiche, il se montroit modeste dans les eloges que la coûtume veut que l'on donne à l'Auteur & à son ouurage, & à la Troupe qui le doit représenter. Quand ces eloges excèdent, on s'imagine que l'Orateur en veut faire accroire, & l'on est moins persuadé de ce qu'il tafche d'insinuer dans les esprits. Mais comme les modes changent, toutes ces regularitez ne sont plus guere en vsage; ny dans l'annonce ny dans l'affiche, il ne se fait plus de longs discours, & l'on se contente de nommer simplement à l'Assemblée la piece qui se doit représenter.

De plus il feroit, ce semble, de la fonction de l'Orateur de conuoquer la Troupe, & de la faire assembler ou au Theatre, ou ailleurs, soit pour la lecture des pieces qu'on luy aporte, soit pour les repetitions, & en general dans toutes les rencontres qui regardent l'intérêt commun. Ce feroit à luy d'en faire l'ouuerture, & de proposer les choses; & quoy qu'il n'ayt que sa voix, elle pourroit estre suiuite, & l'on pourroit auoir de la deference pour ses avis, quand on est persuadé qu'il est intelligent & versé dans les affaires, & qu'il a du

credit aupres des Grands. Quand cela se rencontre, la Troupe se repose sur ses soins, elle luy confie ses interets, & il trouue de son costé de la gloire à la servir, ce qui luy tient lieu de recompense.

Je donneroisy icy la suite des Orateurs qui ont paru iulques à cette heure sur les Theâtres de Paris, & parleroisy du merite de chacun, si ie ne craignois de blesser la modestie de ceux qui vivent; sans d'autres raisons qui m'impotent silence sur cet article, que ie reserve à vne autre occasion.

OFFICIERS DU THEATRE.

L

Distinction des Officiers du Théâtre.

LES Officiers dont j'ay à parler doiuent se distinguer en deux classes. Il y a de hauts Officiers qui sont ordinairement du Corps de la Troupe, qui ne tirent point de gages, & qui se contentent de l'honneur de leurs charges & de l'estime qu'on fait de leur probité. Ce sont le *Tresorier*, le *Secrétaire* & le *Contrôleur*. Il y a aussi de bas Officiers tirans gages de la Troupe, qui sont le *Concierge*, le *Copiste*, les *Violons*, le *Receveur au Bureau*, les *Contrôleurs des portes*, les *Portiers*, les

Decorateurs, les Assistans; les Ouureurs de Loges, de Théâtre & d'Amphitheâtre; le Chandelier, l'Imprimeur & l'Afficheur. A quoy l'on pourroit ajoûter les Distributrices de limonades & autres liqueurs, qui ne tirent point de gages, mais qui payent plutôt vn gros tribut à l'Estat, à moins que, par vne faueur singuliere, on ne les en veuille decharger. Prenons chacun de ces Officiers à part, & voyons quelles sont leurs fonctions.

LI

Havts Officiers qui ne tirent point de gages.

LE *Tresorier* assiste ordinairement aux comptes avec le *Secrétaire* & le *Contrôleur*, garde les deniers de la Communauté, & les distribue selon qu'il est nécessaire. Ces deniers sont toujours les premiers leuez sur la recette de la Chambrée apres les frais journaliers, & quelquefois ces frais là payez, la Chambrée entiere est remise au *Tresorier*, sans qu'il se partage rien entre les particuliers. Car enfin ce petit Estat a comme d'autres ses nécessitez; le Public n'est pas riche, mais il se trouue de riches particuliers, qui au besoin luy font des avances, & qui en sont fidelement remboursez. C'est pour de pareils remboursemens, pour le payement des *Autheurs*, pour de nouvelles machines, pour des loüages, pour des reparations, & d'autres choses

de cette nature qu'on met des deniers à part, & le Tresorier, qui en est depositaire, tire des billets de toutes les sommes qu'il deliure pour en rendre compte tous les mois selon l'ordre établi dans cette Communauté.

Le *Secrétaire* tient Registre, & couche dessus la recette du iour & la distribution des frais. Il reçoit le compte de celuy qui donne les billets au Bureau, & qui apporte l'argent à l'issue de la Comedie. Il a soin aussi d'écrire les noms des personnes qui entrent dans la Troupe, & de marquer à quelles conditions ils y sont receus. Ces deux charges de Tresorier & de Secrétaire sont souvent exercées par vne même personne, qui peut seule en faire les fonctions.

Le Contrôleur est present aux comptes, & écrit de sa main sur le Registre ce qui se tire d'argent pour le cofre de la Communauté, qui demeure entre les mains du Secrétaire ou du Tresorier. Dans la Troupe du Marais les deux clefs qui ouvroient deux differentes serrures estoient gardées par des particuliers de la Compagnie pour euitier tout abus : mais cela ne se pratique aujourd'huy dans aucune des deux Troupes, & il y a tant de bonne foy entre les Comédiens qu'il ne se trouue jamais entr'eux vn sou de mécompte.



LII

Bas Officiers apellez Gagistes, & leurs fonctions.

Les Bas Officiers portent entre les Comediens le nom de *Gagistes*, parce qu'ils tirent des gages, qui leur sont ponctuellement payez, & il n'y a point de Communauté au monde plus reguliere que la leur en cet article. Les premiers deniers sont toujours pour eux, & ils sont seruis auant les maîtres, ce qui les oblige de bien faire leur deuoir. Il n'est pas necessaire d'aller jusqu'au detail de leurs gages.

Le *Concierge* a soin d'ouurir l'Hostel & de le fermer, de le tenir propre & en bon ordre, & apres la Comedie de visiter exactement par tout, de peur d'accident du feu.

Le *Copiste* est commis aux Archiues pour la garde des Originaux des pieces, pour en copier les rôles, & les distribuer aux Auteurs. Il est de sa charge de tenir la piece à vne des aîles du Theatre, tandis qu'on la represente, & d'auoir toujours les yeux dessus pour releuer l'Auteur s'il tombe en quelque defect de memoire; ce qui, dans le stile des Colleges, s'apelle *Souffler*. Il faut pour cela qu'il soit prudent, & sçache bien discerner quand l'Auteur s'arrête à propos, & fait vne pause necessaire, pour ne luy rien suggerer alors, ce qui le

troubleroit au lieu de le foulager. I'en ay veu en de pareilles rencontres crier au Souffleur trop prompt, de se taire, soit pour n'auoir pas besoin de son secours, soit pour faire voir qu'ils sont seurs de leur memoire, quoy qu'elle pust leur manquer. Aussi faut il que celuy qui fuggere s'y prenne d'une voix qui ne soit, s'il est possible, entendüe que du Théâtre, & qui ne se puisse porter jusqu'au parterre, pour ne donner pas sujet de rire à de certains Auditeurs qui rient de tout, & sont des éclats à quelques endroits de Comedie, où d'autres ne trouueroient pas matiere d'entr'ouvir les levres. Aussi ay-je connu des Acteurs qui ne s'attendent iamais à aucun secours, qui se fient entierement à leur memoire, & qui à tout hazard aiment mieux sauter vn vers, ou en faire vn sur le champ. Il y a entre eux des memoires tres heureuses, & il se trouue des Acteurs qui sçauent par cœur la piece entiere, pour ne l'auoir ouïe que dans la lecture & dans les repetitions. Si quelqu'un de ceux qui sont avec eux sur le Théâtre vient à s'égarer, ils le remettent dans le chemin, mais adroitement & sans qu'on s'en aperçoie. J'ay remarqué que les femmes ont la memoire plus ferme que les hommes; mais ie les crois trop modestes pour vouloir souffrir que j'en dise autant de leur jugement.

Les *Violons* sont ordinairement au nombre de six, & on les choisit des plus capables. Cy-deuant on les plaçoit, ou derriere le Théâtre, ou sur les aisles, ou dans vn retranchement entre le Théâtre & le Parterre, comme en vne forme de Parquet. Depuis peu on les met dans vne des Loges du fond, d'où ils sont plus de

bruit que de tout autre lieu où on les pourroit placer. Il est bon qu'ils sçachent par cœur les deux derniers vers de l'Acte, pour reprendre promptement la Symphonie, sans attendre que l'on leur crie : *Iouez!* ce qui arriue souvent.

Le *Receueur au Bureau* distribüe à ceux qui viennent à la Comedie les billets dont il est chargé, & qu'il a receus par compte. Il est responsable de tout l'argent qui se trouue faux ou leger, & ne doit pas estre ignorant en cette matiere. Il ne quite le Bureau que lors que la Comedie est acheuée, & il n'y en a qu'un pour toute la recete du Theatre, de l'Amphitheatre, des Loges & du Parterre. L'argent est porté d'abord au Tresorier, & s'il se trouue quelque espece où il y ayt du défaut, le Receueur, comme j'ay dit, la doit faire bonne, & on la luy rend.

Les *Contrôleurs des portes*, qui sont, l'un à l'entrée du Parterre, & l'autre à celle des Loges, sont commis à la distribution des billets de contrôle, pour placer les gens qui se presentent, aux lieux où ils doiuent aller selon la qualité des billets qu'ils apportent du Bureau, où ils les ont esté prendre. Ils ont soin aussi que les Portiers facent leur deuoir, qu'ils ne reçoient de l'argent de qui que ce soit, & qu'ils traitent ciuilement tout le monde.

Les *Portiers*, en pareil nombre que les Contrôleurs & aux mêmes postes, sont commis pour empescher les desordres qui pourroient suruenir, & pour cette fonction, auant les defences étroites du Roy d'entrer sans payer, on faisoit choix d'un braue, mais qui d'ailleurs

ſceußt diſcerner les honneſtes gens d'auec ceux qui n'en portent pas la mine. Ils arreſtent ceux qui voudroient paſſer outre ſans billet, & les aúertiſſent d'en aller prendre au Bureau; ce qu'ils font auec ciuilité, ayant ordre d'en vſer enuers tout le monde, pourueu qu'on n'en vienne à aucune violence. L'Hoftel de Bourgogne ne s'en fert plus, à la reſerue de la porte du Théâtre, & en vertu de la Declaration du Roy elle prend des ſoldats du Regiment de ſes Gardes autant qu'il eſt neceſſaire; ce que l'autre Troupe, qui a des portiers, peut faire auſſi au beſoin. C'eſt ainſi que tous les deſordres ont eſté bannis, & que le Bourgeois peut venir auec plus de plaifir à la Comedie.

Les *Decorateurs* doiuent eſtre gens d'eſprit, & auoir de l'adreſſe pour les enjoliuemens du Théâtre. Ils ſont ordinairement deux, & touſjours enſemble pour les choſes neceſſaires, & lors qu'il s'agit de trauailler à de nouuelles decorations; mais pour l'ordinaire il n'y en a qu'un les jours que l'on repreſente, & ils ont le ſeruice alternatif. Tout ce qui regarde l'embellifſement du Théâtre depend de leur fonction; & il eſt neceſſaire qu'ils entendent les machines pour les faire jouer dans les pieces qui en ſont acompagnées, quand le machiniſte les a miſes en eſtat. Il eſt de leur fonction de faire retirer d'entre les aîles du Théâtre de certaines petites gens qui s'y viennent fourrer, & qui, outre l'embarras qu'elles cauſent aux Comediens dans les entrées & les forties, donnent vne mechante figure au Théâtre, & bleſſent la vûe des Auditeurs; ce qui ne ſe void guere que dans les Troupes de Campagne, qui ne peu-

uent pas faire toutes choses regulierement. C'est aussi aux Decorateurs de pourvoir de *deux Moucheurs* pour les lumieres, s'ils ne veulent pas eux mêmes s'employer à cet office. Soit eux, soit d'autres, ils doivent s'en acquitter prontement, pour ne pas faire languir l'Auditeur entre les Actes; & avec propreté, pour ne luy pas donner de mauuaise odeur. L'un mouche le deuant du Theâtre, & l'autre le fond, & sur tout ils ont l'œil que le feu ne prenne aux toiles. Pour preuenir cet accident, on a soin de tenir toûjours des muids pleins d'eau, & nombre de feaux, comme l'on en void dans les places publiques des Villes bien policées, sans attendre le mal pour courir à la riuiera ou aux puits. Les restes des lumieres font partie des petits profits des Decorateurs.

Les *Affistans* sont ordinairement quelques Domestiques des Comediens, à qui l'on donne ce que l'on juge à propos le iour qu'ils sont employez. Dans les pieces de machines il y en a vn grand nombre; & ce sont des frais extraordinaires qu'on ne sçauroit limiter.

Les *Ouureurs de Loges, de Theâtre & d'Amphitheâtre*, au nombre de quatre ou cinq, doivent estre prontos à seruir le monde, & donner aux gens de qualité les meilleures places qu'il leur est possible, comme ils en reçoient aussi quelques douceurs, ce qui ne leur est pas defendu.

Le *Chandelier* doit fournir de bonnes lumieres, du poids & de la longueur & grosseur qu'elles sont commandées. Il faut que la blancheur suiue, & que la matiere qu'il y employe n'ayt aucun defect. Je ne parle

point des lumieres extraordinaires, parce qu'on n'en peut fixer la quantité, non plus que le temps où on les doit employer. Quand le Roy vient voir les Comediens, ce sont ses Officiers qui fournissent les bougies.

L'*Imprimeur* doit rendre le lendemain du iour qu'on a annoncé, & de grand matin, le nombre ordinaire d'Affiches bien imprimées sur de bon papier, l'original luy en ayant esté enuoyé des le soir par celuy qui annonce, & qui a accoustumé de les dresser.

L'*Afficheur* doit estre ponctuel à afficher de bonne heure à tous les carrefours & lieux necessaires qui luy sont marquez. Les affiches sont rouges pour l'Hostel de Bourgogne, vertes pour l'Hostel de la rue Mazarine, & jaunes pour l'Opera. Il y a aussi vn homme établi pour tenir nette la place deuant la porte de chaque Hostel; il en va à peu pres de la même sorte dans tous les deux pour tous ces articles, & la difference n'y est pas grande.

LIII

*A quoy monte tous les ans la depence ordinaire
de chaque Hostel.*

LES gages des Officiers, comme ie l'ay remarqué, leur sont payez exactement tous les soirs à l'issue de la Comedie, & preferablement à toutes les autres necessitez de l'Estat; & en contant le loüage de l'Hostel

auec plusieurs menus frais, la depence ordinaire de chaque Troupe tous les ans passe quinze mille liures.

LIV

Grans frais dans les pieces de machines.

P OUR ce qui est des frais dans les pieces de machines qui ne se peuuent jouër qu'à l'Hostel de la Troupe du Roy rue Mazarine, parce que le Theâtre est large & profond, il n'y a rien de réglé : mais on se peut aisement imaginer qu'ils sont grands & c'est ce qui oblige les Comediens de prendre le double, parce qu'il y a pour eux le double de depence, & le double de plaisir pour l'Auditeur.

LV

Distributrices des douces liqueurs.

I L me reste à dire vn mot de la Distributrice des liqueurs & des confitures, qui occupe deux places, l'vne pres des Loges, & l'autre au Parterre, où elle se tient, donnant la premiere à gouuerner par commission. Ces places sont ornées de petits lustres, de quantité de

beaux vases & de verres de cryſtal. On y tient l'Eſté toutes fortes de liqueurs qui rafraîchiſſent, des limonades, de l'aigre de cedre, des eaux de framboiſe, de groſeille & de ceriſe, pluſieurs confitures ſeches, des citrons, des oranges de la Chine; & l'hyuer on y trouue des liqueurs qui rechaufent l'eſtomac, du Roſſolis de toutes les fortes, des vins d'Eſpagne, de la Scioutad, de Riueſalte & de Saint-Laurens. J'ay veu le temps que l'on ne tenoit dans les mêmes lieux que de la biere & de la ſimple priſane, ſans diſtinction de Romaine ny de citronnée : mais tout va en ce monde de bien en mieux, & de quelque coſté que l'on ſe tourne, Paris ne fut iamais ſi beau, ny ſi pompeux qu'il l'eſt aujourd'huy. Ces Diſtributrices doiuent eſtre propres & ciuiles, & ſont neceſſaires à la Comedie, où chacun n'eſt pas d'humeur à demeurer trois heures ſans ſe rejouir le gouſt par quelque douce liqueur : mais elles ne peuuent entrer dans le rang des Officiers, parce qu'elles ne tirent point de gages des Comediens, & qu'au contraire elles leur rendent tous les ans de leurs places, dans chaque Hoſtel, iuſqu'à huit cens liures. Il eſt vray que la Troupe Royale a voulu gratifier pour touſjours de cette ſomme la Diſtributrice qu'elle a receüe depuis peu dans ſon Hoſtel. Elle ne paye rien, & cet áuantage conſiderable luy a eſté acordé de bonne grace ſoit pour ſon propre merite, ſoit en faueur d'un de ſes proches parens qui eſt de la Troupe, & en toutes manieres vn tres excellent Comedien.

Je feray fuiure icy deux declarations du Roy en faueur de l'une & de l'autre Troupe.

LVI

Declaration du Roy en faueur de la Troupe Royale.

DE PAR LE ROY,

ET Monsieur le Preuost de Paris, ou Monsieur son Lieutenant de Police.

Svr ce qui Nous a esté representé par le Procureur du Roy, Que certains Personnages sans employ, portans l'épée, qui ont en diuerfes occasions excité des desordres considerables en cette Ville, ayant depuis peu de jours, avec la derniere temerité, & vn grand scandale, entrepris de forcer les portes de l'Hostel de Bourgogne, se feroient attroupez, pour l'exécution de ce dessein, avec plusieurs Vagabonds, lesquels assemblez en tres-grand nombre, estant armez de Mousquetons, Pistolets & Epées, feroient à force ouuerte entrez dans ledit Hostel de Bourgogne pendant la Representation de la Comedie, qu'ils auroient fait cesser, & ils y auroient commis de telles violences contre toutes fortes de personnes, que chacun auroit cherché, par diuers moyens, de se sauuer de ce lieu, où lesdits Personnages se dispoient de mettre le feu, & dans lequel, avec vne brutalité sans exemple, ils maltraittoient indifferemment toutes fortes de gens. De quoy Sa Majesté ayant esté aussi informée, mesme de ce que depuis on n'auoit ozé

ouvrir les portes de l'Hostel de Bourgogne; Et ne voulant souffrir qu'un tel excès demeure impuny, il luy auroit plù de nous enuoyer ses ordres exprés & particuliers, tant contre ceux qui sont connus pour estre les chefs & les principaux auteurs de cette violence publique, que contre ceux qui se trouueront les auoir assiste. Mais comme Sa Majesté Nous a pareillement ordonné d'empêcher à l'avenir qu'il n'arriue de semblables defordres, & d'establis, dans les lieux destinez aux diuertissemens publics, la mesme feureté qui se trouue establie par les soins & par la bonté de Sa Majesté dans tous les autres endroits de Paris; Le Procureur du Roy nous a requis qu'il fust sur ce par Nous pourueu, afin que ceux qui voudront prendre part à cette sorte de diuertissement, d'où presentement tout ce qui pourroit bleffer l'honneur public doit estre heureusement retranché, ayent la liberté de s'y trouuer sans craindre aucuns des accidens ausquels ils ont esté si souuent exposez. Nous, conformément aux ordres de Sa Majesté, AVONS FAIT TRES-EXPRESSES DEFFENCES à routes sortes de personnes, de quelque qualité, condition & profession qu'elles soient, de s'attrouper & de s'assembler au deuant & aux enuirs des lieux où les Comedies sont recitées & représentées, d'y porter aucunes armes à feu, de faire effort pour y entrer, d'y tirer l'épée, & de commettre aucune autre violence, ou d'exciter aucun tumulte, soit au dedans ou au dehors, à peine de la vie, & d'estre procedé extraordinairement contre eux, comme perturbateurs de la feureté & de la tranquillité publique. Comme aussi faisons tres-expres

deffences à tous Pages & Laquais de s'y attrouper, d'y faire aucun bruit ny desordre, à peine de punition exemplaire & de deux cens liures d'amende au profit de l'Hospital General, dont les Maistres demeureront responfables, & ciuilement tenus de tous les desordres qui auront esté faits ou cauzez par lefdits Pages & Laquais. Et en cas de contrauention, enjoint aux Commisfaires du quartier de se transporter fur les lieux, & aux Bourgeois de leur prefter main forte, mefme de Nous informer fur le champ desdits desordres, afin qu'il y foit auffi, dès l'inftant, pourueu, & que ceux qui s'en trouueront estre les auteurs ou complices, de quelque condition qu'ils foient, puiffent estre faifis & arrestez, & leur procez fait & parfait felon la rigueur des Ordonnances. Et fera la prefente leuë, publiée à fon de trompe & cry public, & affichée en tous les lieux de cette Ville & Fauxbourgs que befoin fera, afin que perfonne n'en pretende caufe d'ignorance, & executée nonobftant oppositions ou appellations quelconques, & fans preiudice d'icelles.

Fait & ordonné par Meflire GABRIEL NICOLAS DE LA REYNIE, Confeiller du Roy en fes Confeils d'Eftat & Priué, Maiftre des Requeftes ordinaire de fon Hoftel, & Lieutenant de Police de la Ville, Preuofté & Vicomté de Paris, le 9^e iour de Ianuier 1673.

DE LA REYNIE.

DE RYANTZ.

SAGOT, Greffier.

Leuë & publiée à fon de Trompe & cry public és

lieux & endroits accoustumez, par moy Charles Canto, Iuré Crieur ordinaire du Roy en ladite Ville, Preuosté & Vicomté de Paris, souffigné, accompagné de Hierosme Tronsson, Iuré Trompette de Sa Majesté, & de deux autres Trompettes, le Mardy 10 de Ianuier 1673. & ledit iour affiché.

Signé, CANTO.

Autre Declaration de Sa Majesté en faueur de la Troupe du Roy, pour son établissement dans la ruë Mazarine.

DE PAR LE ROY,

Et Monsieur le Preuost de Paris, ou Monsieur le Lieutenant de Police.

IL est permis, Oüy sur ce le Procureur du Roy, & suiuant les Ordres de Sa Majesté, à la Troupe des Comediens du Roy, qui estoit cy-deuant au Palais Royal, De s'establiir, & de continuer à donner au Public des Comedies & autres Diuertissemens honnestes, dans le Ieu de Paulme, situé dans la ruë de Seine, au Faux-bourg Saint-Germain, ayant issuë dans ladite ruë & dans celle des Fossez de Nesle, vis-à-vis la ruë de Guenegaud; Et à cette fin d'y faire transporter les Loges, Théâtres, Decorations & autres Ourages estans dans la Salle dudit Palais Royal, appartenant à ladite Troupe; Comme aussi de faire afficher aux coins

des Ruës & Carrefours de cette Ville & Faux-bourgs, pour seruir d'auertissement des Iours & Sujets des Representations. Deffenses sont faites à tous Vagabons & gens sans aveu, mesmes à tous Soldats & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, de s'atrouper & de s'assembler au deuant & es environs du lieu où lefdites Comedies & Diuertissemens honnestes seront representez; d'y porter aucunes Armes à feu, de faire effort pour y entrer, d'y tirer l'espée, & de commettre aucune autre violence, ou d'exciter aucun trouble, soit au dedans ou au dehors, à peine de la Vie, & d'estre procedé extraordinairement contr'eux, comme Perturbateurs de la seureté & de la tranquillité publique : Comme aussi deffenses sont faites à tous Pages & Laquais de s'y attrouper, ny faire aucun bruit ny desordre, à peine de punition exemplaire, & de deux cens liures d'amende, au profit de l'Hospital general, dont les Maistres demeureront responsables & ciuilement tenus des desordres qui auront esté faits ou causez par lefdits Pages & Laquais; & en cas de contrauention, il est enjoint aux Commissaires du Quartier de se transporter sur les Lieux, & aux Bourgeois de leur prester main-forte, mesmes de nous informer sur le champ desdits desordres, afin qu'il y soit aussi, dès l'instant, pourueu; & que ceux qui s'en trouueront estre les auteurs ou complices, de quelque qualité & condition qu'ils soient, puissent estre saisis & arrestez, & leur procez fait & parfait selon la rigueur des Ordonnances : Deffenses sont pareillement faites à la Troupe des Comediens du Quartier du Marais, de

continuer à donner au Public des Comedies, soit dans ledit Quartier, ou autre de cette Ville & Faux-bourgs de Paris; Et afin qu'il n'en soit pretendu cause d'ignorance, fera la presente Ordonnance affichée aux portes & principales entrées, tant dudit Ieu de Paulme audit Faux-bourg Saint-Germain, qu'autres endroits accoustumez de ladite Ville & Faux-bourgs, & executée non-obstant oppositions ou appellations quelconques, & sans prejudice d'icelles.

FAIT & ordonné par Messire Gabriel-Nicolas de la Reynie, Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat & Priué, Maître des Requestes ordinaire de son Hostel, & Lieutenant de Police de la Ville, Preuosté & Vicomté de Paris, le Vendredy vingt-troisième Iuin mil six cens soixante-treize.

Signé : DE LA REYNIE.

DE RYANTZ.

SAGOT, Greffier.

(Ajouté quelque temps après l'édition) :

Suite des Orateurs des Théâtres de Paris, contenue dans vne lettre de l'Auteur à une personne de qualité, pour Réponse aux remarques qu'elle luy a enuoyées sur le Théâtre François.

MONSIEUR,

Je me suis pris trop tard à exposer cet ouvrage à votre censure, & ie ne deuois pas attendre à vous l'enuoyer que la derniere feuille fust sous la presse. Comme

vous aimez passionnement la Comedie, parce que vous la connoissez parfaitement, vous m'auriez fourni de bonnes armes pour la defendre contre ceux qui l'attaquent avec si peu de justice, & auriez rempli d'excellentes remarques toutes les marges de mon manuscrit. Celles dont vous acompagnez la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, sont tres-justes & solides, & sans remettre à vne seconde edition le plaisir qu'en peut tirer le Public, j'aime mieux les placer icy comme hors-d'œuvres, & mon ouvrage sembloit me demander cette belle conclusion.

L'auoüe, Monsieur, que ie pouuois ajoûter en faueur de la Comedie & des Autheurs ce que vous avez tres judicieusement obserué, & qu'il me souuient avec vous d'auoir leu dans vn de nos Critiques modernes qui a écrit la vie des Poëtes Grecs, Qu'un des Peres de l'Eglise, pour se delasser de ses serieuses occupations, ne faisoit point de scrupule de passer quelques heures à la lecture de Plaute, ce qu'il témoigne luy même dans vne lettre qu'il escrit à vne Dame; & qu'un autre tenoit Aristophane sous le cheuet de son lit, parce qu'avec ceux qui ont quelque sentiment de l'esprit Attique, & qui sçauent ce que c'est que le beau Grec, il reconnoissoit que c'est de ce seul Poëte que ces deux choses se peuuent apprendre. Nous sçauons tous que ces deux Grans Hommes, l'un Cardinal, qui a éclairé de sa sainte vie & de son sçauoir l'Eglise Latine; l'autre, Patriarche, qui ne s'est pas rendu moins celebre dans l'Eglise Greque, auoient hautement renoncé à toutes les vanitez du siecle, aux pompes & aux spectacles

publics : mais enfin, comme vous le remarquez bien à propos, ils estimoient l'inuention & le style de ces Poëtes Comiques, & les lisant avec vn esprit fort detaché des pensées de la Terre, il ne s'en peut rien conclure au defauantage de leur pieté. Toutes choses sont saines à vn corps bien sain, & à vn corps mal conditionné les meilleures viandes se tournent en mauuaise nourriture.

I'avoüe aussi que j'ay passé trop legerement sur les honneurs qui ont esté rendus aux fameux Poëtes par toutes les Nations, & dans tous les siecles. J'aurois pû dire que le même Aristophane, duquel ie viens de parler, le plus hardi dans ses railleries de tous les Comiques de l'Antiquité, & qui joüa publiquement tous les principaux d'Athenes, sans épargner ny Cleon, ny Demosthene, ny Alcibiade, fut, par vn decret public, honoré d'un chapeau fait d'une branche de l'Oliuier, sacré qui estoit en la citadelle de cette Ville; que cette gloire qu'il merita, fut vne marque éclatante de la reconnoissance des Atheniens, qui luy sceurent bon gré du soin & de l'affection qu'il auoit pour la liberté de la République; ce qui paroist dans toutes ses Comedies, où il leur donne des conseils tres salutaires, en leur reprochant leurs fautes, & les exhortant à leur deuoir. J'aurois pû remarquer qu'en disant des veritez fâcheuses, il ne laissoit pas de plaire; qu'en blessant, il obligeoit, & que l'on receuoit ses railleries de la même façon qu'on reçoit les douceurs & les loüanges des autres; qu'on couroit avec chaleur à ses Comedies, & qu'on les donnoit au Public dans le plus grand feu

de la guerre du Peloponnese. Que n'aurois je pas eu aussi à dire des deux fameux Tragiques de son temps, de Sophocle & d'Euripide, dont la gloire a passé dans tous les siècles, le dernier ayant eu l'honneur d'estre logé dans le Palais d'Archelaus, Roy de Macedoine, qui luy fit mille caresses, & porta toute sa Cour à auoir beaucoup d'estime pour luy? En general, & les Poëtes qui n'ont trauaillé que pour le Theâtre, & ceux qui se sont deuouëz au Poëme Epique, ou aux Odes, ou aux Élegies, ont esté chers & fauorisez de tous les Princes; & c'est de quoy, Monsieur, vous me dites que j'aurois pû áporter plusieurs exemples. Vous me marquez, entre autres, qu'Alexandre qui faisoit estime des Lettres, ne trouua rien qui fust digne d'estre enfermé dans vn petit coffre de pierreries, deuenue le fruit de sa victoire apres la defaite de Darius, que l'Iliade de l'incomparable Homere; & que si Thebes ne fut pas rasée apres auoir soustenu long-temps l'effort de ses armes victorieuses, elle dût sa conseruation à la naissance qu'elle auoit donnée au Poëte Pindare, dont le souuenir estoit si cher à ce puissant Roy, qu'en faueur d'vn homme mort il fit grace à plus de cent mille qui craignoient qu'on ne leur ostast la vie. Vous auriez aussi souhaité que j'eusse parlé de Scipion qui merita le surnom d'Africain par la prise de Carthage, & qui cherissoit si tendrement le Poëte Ennius, qu'il fit placer son portrait dans son tombeau, pour laisser des marques de l'estime qu'il auoit eüe pour luy pendant sa vie. Mais sans chercher si loin des exemples fauorables aux Poëtes, j'ay crü, Monsieur, qu'il suffisoit de produire

celuy du plus grand Monarque qu'ayt iamais eu l'Vniuers, & qui s'est fait distinguer de tous les autres Souuerains que nous voyons aujourd'huy regner, non seulement par la gloire éclatante de ses conquestes & par la force admirable d'un Genie que n'ont point eu les Ayeux, mais aussi par un soin particulier qu'il a pris de faire cultiver les belles lettres en France, & de donner de l'emulation aux Sçavans en les honorant de ses bienfaits. Nos fameux Poëtes s'en sont ressentis, & il n'y a personne qui ne sçache de quelle glorieuse maniere il a plu à Sa Majesté de donner des marques de son estime à un Pierre Corneille, le Sophocle François, qui de même que le Sophocle Grec a passé de beaucoup par la force de ses vers Eschyle & Euripide, & tous les Tragiques qui les ont suivis.

Sola Sophocleo sunt Carmina digna cothurno.

D'ailleurs, Monsieur, vous vous plaignez de mon trop de delicateſſe, & vous ſouëtenez que ie ne puis auoir de bonnes raisons pour me dispenser de donner la ſuite des Orateurs des Theâtres de Paris, ce qui rend, ſelon vous, mon ouvrage defectueux. Que puisque j'ay eſté ſi auant dans le detail des choſes, & qu'en representant la face d'un Eſtat Republicain j'ay donné une liſte exacte de ſes Officiers, ie ne deuois pas oublier celle de ſes Orateurs Illuſtres que l'on a ſouuent écoutez avec plaſir. Vous ajoutez que les belles modes deuroient toujours durer, & que le Comedien qui annonce ne fait plus aujourd'hui de ces

beaux discours aux Auditeurs, parce que cela luy coûteroit peut être quelque étude, & qu'on recherche ses aises plus que jamais. Je suis persuadé, Monsieur, qu'en toutes choses vous n'avez que des sentimens très justes, & quand il n'y auroit que le respect que ie vous dois, & le pouuoir absolu que vous avez toujours eu sur moy, c'en est assez pour m'obliger de vous obeir & de satisfaire à ce dernier article que vous me marquez.

Je vous diray donc, Monsieur, selon la connoissance que j'en puis avoir, que la Troupe Royale a eu de suite deux Illustres Orateurs, Bellerose & Floridor, qui ont esté tout ensemble de parfaits Comédiens. Quand ils venoient annoncer, tout l'Auditoire prestoit vn très grand silence, & leur compliment, court & bien tourné, estoit écouté avec autant de plaisir qu'en avoit donné la Comedie. Ils produisoient chaque iour quelque trait nouveau qui reueilloit l'Auditeur, & marquoit la fécondité de leur esprit, & j'ay parlé au troisième Liure des belles qualitez de ces deux Illustres. Haute-roche a succédé au dernier, ses camarades qui y ont le même droit, le voulant bien de la sorte, & il s'aquite dignement de cet employ. Il a beaucoup d'étude & beaucoup d'esprit, il écrit bien en prose & en vers, & a produit plusieurs pieces de Theatre, & d'autres ouvrages qui luy ont aquis de la reputation.

Quatre Illustres Orateurs ont paru de suite dans la Troupe du Marais, Mondory, Dorgemont, Floridor & la Roque. Mondory, l'vn des plus habiles Comédiens de son temps, mourut de trop d'ardeur qu'il

apportoit à s'aquiter de son rôle. Dorgemont luy succeda, qui estoit bien fait, & tres capable dans sa profession, qui parloit bien & de bonne grace, & dont l'on estoit fort satisfait. Floridor le suiuit, & entra en 1643. dans la Troupe Royale, où il parut avec éclat, & tel que ie l'ay depeint. La Roque remplit sa place en la charge d'Orateur, qu'il a exercée vingt sept ans de suite, & l'on peut dire, sans fâcher personne, qu'il a soutenu le Theâtre du Marais jusqu'à la fin par sa bonne conduite & par sa brauoure, ayant donné de belles marques de l'une & de l'autre dans des temps difficiles, où la Troupe a couru de grands dangers. Comme il est connu du Roy qui luy a fait des graces particulieres, & que ses bonnes qualitez luy ont aquis de l'estime à la Cour & à la Ville, il s'est serui avec joye de ces áuantages, pour le bien commun du Corps, qui luy abandonnoit la conduite des affaires, & comme il est genereux, l'intereſt public l'a touſjours emporté en luy sur son intereſt particulier. Auant les defences étroites du Roy à toutes fortes de personnes d'entrer à la Comedie sans payer, il arriuoit souuent de grandes querelles aux portes, & jusques dans le Parterre; & en quelques rencontres il y a eu des portiers tuez, & de ceux aussi qui excitoient le tumulte. La Roque, pour apaiser ces desordres & maintenir les Comediens & les Auditeurs dans le repos, s'est exposé à diuers perils, & attiré de tres mechantes affaires sans en craindre le succez; montrant autant d'adresse & d'esprit qu'il a touſjours fait parêtre de cœur pour l'assoupissement de ces tumultes. Il s'est fait craindre des faux braues,

& estimer de ceux qui étoient braues veritablement, suiuant en cela les pas de ses freres, qui auroient passé pour des Illustres, s'ils auoient eu d'Illustres emplois. Il a essuyé de la sorte cent fatigues en faueur de la Troupe qu'il aimoit, & quand il ne luy auroit esté vtile qu'en ces deux articles de sa conduite & de son courage, il y en auroit eu assez pour le faire considerer comme le membre le plus vtile du Corps. Mais il l'estoit encore en toutes les autres choses, & vniuersellement il s'estoit rendu tres necessaire à la Troupe du Marais. Comme il a tres bonne mine & qu'il parle bien, il s'aquitoit de l'annonce avec grand plaisir de l'Auditeur, & si l'on ne peut pas dire qu'il s'acquitteroit d'un rôle avec le même succez, on doit auouer d'ailleurs qu'il sçait admirablement comme il faut s'en demesler, & que plusieurs des meilleurs Comediens de Paris ont receu de luy des seruices considerables par les vtils conseils qu'il leur a donnez dans leur profession. Il n'y a aussi personne à la Comedie qui juge mieux que luy du merite d'une piece, ny qui en puisse plus seurement preuoir le succez; ce qui est un grand article, pour ne pas tomber dans le malheur de produire un ouurage qui fust rebuté. Je parle de la Roque comme d'une personne que tout le monde sçait auoir esté un tres ferme apuy du Theatre du Marais, d'où il a passé depuis six mois avec plusieurs de ses camarades dans la Troupe du Roy, qui se trouuera toujourns bien de ses bons auis.

La Troupe du Palais Royal a eu pour son premier Orateur l'Illustre Moliere, qui, six ans auant sa mort, fut

bien aise de se decharger de cet employ, & pria la Grange de remplir sa place. Celui cy s'en est toujours acquité tres dignement jusqu'à la rupture entiere de la Troupe du Palais-Royal, & il continue de l'exercer avec grande satisfaction des Auditeurs dans la nouvelle Troupe du Roy. Quoy que sa taille ne passe guere la mediocre, c'est vne taille bien prise, vn air libre & degagé, & sans l'ouïr parler, sa personne plaist beaucoup. Il passe avec justice pour tres bon Acteur, soit pour le serieux, soit pour le comique, & il n'y a point de rôle qu'il n'execute tres bien. Comme il a beaucoup de feu, & de cette honneste hardiesse necessaire à l'Orateur, il y a du plaisir à l'écouter quand il vient faire le compliment; & celui dont il sceut regaler l'assemblée à l'ouverture du Theatre de la Troupe du Roy, estoit dans la derniere justesse. Ce qu'il auoit bien imaginé fut prononcé avec vne merueilleuse grace, & ie ne puis enfin dire de luy que ce que i'entens dire à tout le monde, qu'il est tres poli, & dans ses discours & dans toutes ses actions. Mais il n'a pas seulement succédé à Moliere dans la fonction d'Orateur, il luy a succédé aussi dans le soin & le zele qu'il auoit pour les interets communs, & pour toutes les affaires de la Troupe, ayant tout ensemble de l'intelligence & du credit. Je crois, Monsieur, auoir satisfait à ce que vous souhaitez de moy par vôtre lettre, & ie vous supplie de croire que ie seray toute ma vie avec beaucoup de respect vôtre, &c.



NOTES

LIVRE 1^{er}.

Page 4. — ... *remettre mon Europe Viuante sous la presse*. — Il ne donna pas suite à ce projet. *L'Europe vivante* n'eut qu'une seule édition, qui fut presque entièrement vendue à l'étranger. Aussi est-elle très-rare aujourd'hui.

Page 6. — . . *cent mille honnestes gens*... — Chappuzeau sort ici de sa modestie ordinaire. Si ce chiffre était exact, il aurait pu tirer à 100,000; *le Théâtre françois* aurait eu plus d'une édition, et ne serait pas introuvable aujourd'hui.

Page 8. — ... *que de pendre ou de faucher*. — Cinq ans auparavant, à l'Hôtel de Bourgogne, le Perrin Dandin de Racine avait dit dans le procès du chien Citron : « aux galères ! »

Page 9. — *Le discours ne touche pas comme l'action*. — Avant lui, Horace avait dit en latin : *Segnius irritant animos*, etc.

Page 20. — ... *à vne debauché de jeunes gens*... — Allusion aux fêtes de Bacchus, qu'on considère comme l'origine de la tragédie.

Page 22. — ... *enseigner en jouant*. — C'est la traduction libre de *Castigat ridendo*, devise si discutée de la comédie.

Page 24. — ... *la Poétique de Scaliger*. — *Poetices libri VIII*, Lyon, 1561, f^o, de Jules-César Scaliger (1484-1558), père de Joseph-Just. Scaliger (1540-1600).

Page 25. — ... *car pour les (vers) irreguliers*. — Singulier démenti donné au succès tout récent (1668) de l'*Amphitryon* de Molière, écrit en vers libres, et qui est à la fois un chef-d'œuvre de comique et un modèle de versification.

L'*Amarante de Gombaud* — pastorale en cinq actes en vers, avec un prologue et des chants (1625), de Jean Ogier de Gombault, gentilhomme calviniste, mort en 1666.

Page 26. — ... *la cause du Comedien Roscius*. — C'est le *Pro Roscio*, l'un des plus fameux plaidoyers de Cicéron, qui avait pris des leçons de déclamation de l'illustre acteur. On a prétendu que Roscius, devenu l'intime ami de son défenseur, rendait par le seul geste toute l'éloquence de l'orateur romain.

Page 27. — *Spéctacles aux Colleges*. — Voir les *Curiosités théâtrales* de M. Victor Fournel, deux articles de M. G. Perrot sur la *Comédie au collège* dans la *Revue contemporaine*, et, dans l'*Histoire du lycée Louis-le-Grand* de M. Emond, toute la période du collège de Clermont, le plus renommé pour ces divertissements toujours chers aux Jésuites. Ce fut là peut-être, dans ces exercices annuels des distributions de prix, que l'élève Poquelin prit un goût si vif du théâtre, qu'il devait illustrer sous le nom de *Molière*. Un passage de Loret (août 1658) nous apprend qu'on paya quinze sous au « collège de Saint-Ignace, » pour voir une tragédie latine, *Athalie*, et quatre ballets à plusieurs entrées, qui furent représentés en présence de dames « prudes et coquettes ». Il est question, vers le même temps, de représentations données aux Jésuites de Lyon, de Bordeaux, de Poitiers; les rôles de femmes étaient joués par de jeunes écoliers. Un siècle plus tard, le 7 août 1757, une représentation des *Fourberies de Scapin* fut donnée dans le grand couvent des Capucins de Lyon: le Père Joachim faisait le personnage principal; les moines chargés des rôles de femmes furent obligés d'enfermer leurs barbes dans des bourses de taffetas rose. (*Nouvelles Ecclésiastiques*.)

Pour revenir aux collèges proprement dits, rappelons que ce fut au collège de Coqueret qu'en 1549 on représenta le *Plutus* de Ronsard; aux collèges de Boncour (1552) et de Reims (1555), la *Cléopâtre* de Jodelle; au collège de Beauvais : la *Trésorière* (1558) et, le 16 février 1560, *Jules César* et les *Esbahis* de J. Grévin; enfin, au collège d'Harcourt (aujourd'hui lycée Saint-Louis) l'*Achille* de Nicolas Filleul (21 décembre 1563).

Page 29. — ... *feu Mlle de Gournay*. — Fille d'alliance de Michel Montaigne, elle fit la préface des *Essais*, et mourut le 13 juillet 1645.

Page 30. — *Eucherius* — dans *Stilicon*, tragédie de Thomas Corneille représentée en 1660.

Sceuoie. — Tragédie de P. Du Ryer (1646).

Page 31. — ... *Sentimens des Peres & des Conciles*. — Les Pères de l'Eglise qui ont écrit contre le théâtre sont : Tertullien (*de Spectaculis*), saint Cyprien (d^r), saint Augustin, Salvien, saint Jean Chrysostôme, saint Clément d'Alexandrie (au 11^e siècle), Arnobe (au 11^e), saint Jérôme, Lactance, l'abbé Nilus (au v^e), saint Héphrem (au vi^e), saint Isidore de Séville (au vii^e), saint Bernard (au xii^e) et saint Thomas (au xiii^e).

Les conciles qui se sont occupés des spectacles sont ceux : d'Elvire en 305; d'Arles (314-450), les deux conciles de Carthage; ceux de Trulle, à Constantinople (792), de Châlon-sur-Saône (813), de Paris (829), de Ravenne (1286) et de Tours (1585).

Voir à ce sujet, outre le fameux ouvrage de Desprez de Boissy, *l'Histoire & Abrégé des ouvrages latins, italiens & françois pour & contre la comédie & l'opéra*, imprimé à Orléans, & se vend à Paris, chez Robustel & Legras, 1687, in-12; *Questions importantes sur la comédie de nos jours*, par M. l'abbé Parisis, d^r en théologie, Valenciennes, 1789, in-8°; et *Instruction sur les Spectacles*, par l'abbé Hulot, vicaire de Charleville, 1823, petit in-12.

Page 32. — *L'abbé Claude Boyer* — « dont l'expression est noble » avait dit Chappuzeau six ans plus tôt (*Europe vivante*, t. 1^{er}, 1667, pag. 316), fut reçu de l'Académie française en 1666.

Page 33. — *La peinture est vne poësie*. — C'est l'*Ut pictura poësis* d'Horace, qui servira plus tard d'épigraphe aux *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, par l'abbé J.-B. Du Bos (1719): curieux ouvrage, plein de recherches savantes sur le théâtre et la déclamation des anciens, a été souvent réimprimé et mérite d'être consulté par les comédiens.

Page 40. — *Gens deuouez au seruice de l'Eglise*. — On pourrait leur appliquer l'épithaphe connue de l'abbé Pellegrin (1745) :

« Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel, et soupe du théâtre. »

Festes de l'Amour & de Bacchus, — pastorale en 3 actes de Quinault, musique de Lully et des Brosses (1672).

Cadmus et Hermione, — tragédie-opéra de Quinault et Lully, représentée d'abord au Jeu de Paume du Bel-Air, rue de Vaugirard, près du Luxembourg (1673); ce fut le premier opéra qui parut sur le théâtre du Palais-Royal après la mort de Molière.

Ce qui ne feroit souffert en France. — On sait, en effet, que *Tartuffe* se produisit « sous l'ajustement d'un homme 'du monde' ». Molière, dans le second Placet, dit qu'il lui a donné « un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit ».

Page 41. — *Hérode*. — C'est l'*Herodes infanticida*, tragédie de Daniel Heinsius poëte et commentateur hollandais (1632).

Deux Sophonisbe. — Celle de Mairet (1629) et celle de Pierre Corneille (1663). Il y avait eu quatre tragédies de ce titre avant la première : de Melin de Saint-Gelais (1560), de Marmet (1583), de Montchrétien (1596) et de Nicolas de Montreux (1601). — La Grange-Chancel en fit une en 1716, qui n'a pas été imprimée.

Page 47. — *La belle inuention des machines*. — Torelli travailla pour Molière au Petit-Bourbon; Gaspardo Vigarani fut appelé par Mazarin, et construisit aux Tuileries la salle des Machines où fut représentée *Psyché*. (Voir à ce sujet le curieux livre de M. Ludovic Celler : *Les Décors au xvii^e siècle*, Paris, 1868.)

Page 48. — *La Toifon d'or*, — tragédie de P. Corneille (1660), avait pour premier titre *les Amours de Médée*.

Vu Grand Seigneur. — Le marquis de Sourdéac. — *Son château* — du Neubourg en Normandie. — Le Roi, ne pouvant faire venir la pièce à lui, à cause des machines, allait à elle, au Marais surtout, qui avait la spécialité des ouvrages à grands décors.

Page 49. — *Comédiens Espagnols* — arrivés en 1660, à l'occasion du mariage du Roi avec l'infante d'Espagne, et de la paix des Pyrénées. Ils débutèrent à Paris, en juillet. (Voir *les Comédiens espagnols en France*, par Éd. Fournier. *Revue des provinces*.)

Nos plus agreables comedies ayant été copiées sur les leurs, — témoins Corneille, Rotrou, Scarron, Molière, Hauteroche et Chappuzeau lui-même.

Comédiens Anglois. — Voici ce qu'il en avait dit six ans plus tôt, pages 214-215 de son *Europe Vivante* : « Comme à Paris, il y a à Londres trois troupes d'excellents comédiens : la *troupe Royale*, qui joue tous les jours pour le public, & d'ordinaire tous les jeudis après soupé, à Witthal; la *troupe de Monsieur*, frère unique du Roy, dans la place de Lincoln, qui réussit admirablement dans la machine & qui va maintenant de pair avec les Italiens, & une troisieme au *Drury-Lane*, qui a grand abord. »

Page 50. — *Withal*. — C'est « White-Hall », le palais des Rois d'Angleterre, non loin de Westminster-Abbey.

Montezuma, tragédie de Dryden, et *Mustapha*, peut-être une traduction de la tragédie de Mairet représentée en 1630.

LIVRE II.

Page 63. — ... *preffentir le bon ou le mauuais succeç*. — Cette assertion de Chappuzeau reçoit tous les jours le plus formel démenti. Le caprice du public est tel, que ni comédiens, ni directeurs, ni critiques de profession, ne peuvent prédire le succès d'un ouvrage.

Autant prétendre deviner aujourd'hui de quel côté le vent soufflera demain !

— *Il y en a cinq.* — Hauteroche, Poisson, Brécourt, La Thorillière et Champmeslé.

Page 64. — ... *bonne que pour le cabinet.* — On voit ici la vraie signification du mot *cabinet*, qui provoque aujourd'hui un rire grossier au vers du *Misanthrope*.

C'est ainsi qu'à la même époque, Montfleury disait en parlant d'un ouvrage :

« Qu'il entre au cabinet, et n'en sorte jamais. »

Au XVII^e siècle, l'équivoque n'était pas possible.

Page 65. — *On s'affemble.* — La fille de Du Croisy, depuis M^{lle} Poisson, nous a laissé quelques détails sur Molière : « Quand il lisait ses pièces aux comédiens, dit-elle, il voulait qu'ils y amenassent leurs enfants, pour tirer des conjectures de leurs mouvements naturels. » (*Mercur de France*, Mai, Juin 1740.)

Quand toute la pièce est lue, — on sent que tout ce chapitre de Chappuzeau a été vécu : c'est un souvenir de sa vie d'auteur, une scène vraie racontée de visu.

C'est l'écueil où plusieurs poètes viennent échouer. — On a souvent reproché à Molière ses dénouements. Le Père Rapin, dans ses *Réflexions sur la Poétique*, dit que l'ordonnance de ses comédies est toujours défectueuse en quelque chose, et que ses dénouements ne sont point heureux.

Page 66. — ... *des plus celebres.* — Racine, excellent lecteur, fut le maître de la célèbre tragédienne Champmeslé, qu'il forma à la déclamation, disent les *Anecdotes dramatiques*, en la faisant entrer dans le sens des vers qu'elle avait à réciter, en lui montrant les gestes, en lui dictant les tons, et en les lui notant même quelquefois.

D'autres qui ont le récit pitoyable. — Tel Corneille, dont la prononciation n'était pas tout à fait nette, dit un de ses biographes. Il lisait ses vers avec force, mais sans grâce ; il n'ornait pas ce qu'il disait, et, pour trouver le grand Corneille, il le fallait lire.

Page 67. — ... *faire en peu de jours des pieces.*—*Les Fâcheux*, ouvrage conçu, fait, appris et représenté en quinze jours (voir la *préface* de Molière); *l'Amour médecin*, proposé, fait, appris et représenté en cinq jours. (v. *l'Avis au lecteur*). Et Grimarest prétend que Molière travaillait difficilement!

Page 68. — ... *tient au double*, — c'est-à-dire le prix des places étant doublé, comme on fit pour les *Précieuses ridicules*.

Page 69. — *L'hiver est destiné pour les pieces héroïques.*

En novembre furent représentées pour la première fois les tragédies de : *Bérénice*, *Andromaque*, *Othon*, *Pulchérie*.

En décembre, *Alexandre* et *Britannicus*.

En janvier, *Bajazet* et *Mithridate*.

En février, *Dom Garcie* et *la Toison d'or*.

En mars, *Ariane* et *Attila*.

— *Les comiques règnent l'été.*

En mai, *les Fourberies de Scapin*.

En juin, *le Cocu*, *l'École des Maris*, *le Misanthrope*, *le Sicilien*, *Amphitryon*.

En juillet, *George Dandin*, *Psyché*, *Escarbagnas*.

En août, *les Fâcheux*, *le Médecin malgré lui*, *Tartuffe*.

En septembre, *l'Amour médecin* et *l'Avare*.

Page 70. — *Toujours le vendredy.* — Non pas toujours, comme l'affirme Chappuzeau, mais le plus souvent.

Relevons sur le *Registre de La Grange* les premières représentations qui furent données le vendredi au théâtre de Molière, de de 1659 à 1673 : *Zénobie*, *Dom Quichot*, *la Vraie et la Fausse Prêticiuse*, *Dom Garcie*, *le Tyran d'Égypte*, *le Riche impertinent*, *l'École des Maris*, *les Fâcheux*, *Arsace*, *Tonaxare*, *la Critique de l'École des Femmes*, *le Grand Benêt de fils*, *le Mariage forcé*, *la Thébàïde*, *le Favory*, *la Mère coquette*, *Alexandre*, *le Misanthrope*, *le Médecin malgré lui*, *Attila*, *le Sicilien*, *Tartuffe*, *la Pastorale de De Visé*, *Cléopâtre*, *Amphitryon*, *la Folle Querelle*, *les Maux sans remèdes*, *Pourceaugnac*, *le Désespoir extravagant*, *Bérénice*, *Psyché*, *les Femmes savantes*, *la Comtesse d'Escarbagnas* et *le Malade imaginaire*.

Les Précieuses ridicules, l'École des Femmes, les Médecins et l'Imposteur, furent données le mardi.

Le Cocu, l'Impromptu, la Princesse d'Élide, le Festin de Pierre, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme et Scapin, le dimanche.

Page 71. — *L'alternative avec un camarade*. — Voir cette clause du contrat de société entre les comédiens de l'Illustre Théâtre (30 juin 1643), publié par M. Louis Moland, dans *le Français* du 16 janvier 1876 :

« Accord est fait envers Clerin, Pocquelin & Joseph Bejart, qui doivent choisir alternativement les héros. »

... *actrices, qu'il y a un peu plus de peine à régler.*

Vers 1652, Molière, écrivant à Chapelle, lui avait marqué le déplaisir que lui donnaient ses trois grandes actrices, Madeleine Béjart, Magdelon et Menou, pour la distribution des rôles. Chapelle lui répondit : « Il faut être à Paris pour en résoudre ensemble et remédier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En vérité, grand homme, vous avez besoin de toute votre tête en conduisant les leurs, et je vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troie. Qu'il vous souvienne donc de l'embarras où ce maître des dieux se trouva sur les différents intérêts de la troupe céleste, pour réduire les trois déesses (Pallas, Junon et Cypris) à sa volonté. » Extraits de cette curieuse lettre, publiés par le bibliophile Jacob dans *la Jeunesse de Molière*.

Page 73. — *Catalogue des auteurs*. — Toujours modeste et timide, le pauvre Chappuzeau s'est oublié dans cette liste, où il était digne de figurer à côté de Boyer, de Gilbert, de d'Aubignac, avant les Le Clerc, les La Clairière, les Bigre et autres obscurs. — Il serait trop long et peu utile de donner une notice sur chaque auteur et chaque pièce; nous éclaircirons seulement les points douteux ou peu connus, renvoyant pour le reste aux *Dictionnaires des Théâtres*, aux *Anecdotes dramatiques*, à la *Biographie universelle* et aux notes qui figurent dans l'édition du *Théâtre français* donnée par M. Ed. Fournier, en 1867.

Page 74. — *Germanicus*. — C'est la *Princesse de Clèves*, tragédie en 5 actes, imprimée avant représentation, puisque Chappu-

zeau la mentionne dès 1674, et qu'elle ne fut jouée qu'en 1678-79.

M. Boyer. — L'abbé Claude Boyer, « dont l'expression est noble, » avait dit Chappuzeau dans son *Europe Viuante*, — fut, en 1663, présenté pour une pension par Chapelain, qui ne craignit pas d'avancer que, « comme poète de théâtre, il ne le cédoit qu'au seul Corneille. »

M. de Corneille l'aîné — « l'emporte de belle hauteur & sur tous les poètes de l'Antiquité & sur tous les poètes du temps. » (*Europe Viuante.*)

2 Volumes folio. C'est l'édition de 1664.

3 vol. 8°. — 1663.

4 petits 12. — 1664.

Page 75. — *M. Corneille le jeune*, — « qui ne le doit céder qu'à son aîné » (Loc. cit.) :

4 tomes 12. Edition de 1669.

Page 76. — *M. Gilbert* — « qui a fait de beaux ouvrages » (*Eur. Viv.*) Gabriel Gilbert, était comme Chappuzeau, protestant : il mourut en 1675.

M. Quinault — « qui fait parfaitement la carte de Tendre & qui touche si bien les passions amoureuses. » (*Eur. Viv.*, t. I^{er} p. 316.)

L'Etourdi. — C'est l'*Amant indiscret* ou le *Maistre Etourdy*, C. 5 a v. (1654), qu'il ne faut pas confondre avec l'*Estourdy* de Molière, premier en date (1653.)

Page 76. — *Représentée au Louvre*, — devant la cour, le 5 décembre 1660, à l'occasion de la paix des Pyrénées.

Page 77. — *Monsieur D. V.* — C'est De Visé (Jean Donneau), rédacteur du *Mercure Galant*. On l'a souvent confondu, à cause des initiales, avec De Villiers, qui est l'auteur des *Coteaux* ou le *Marquis friand*, comédie attribuée par Chappuzeau à De Visé.

Page 78. — *Très-bien écrit du théâtre*. — D'Aubignac (François Hédelin, abbé), est en effet l'auteur de la *Pratique du Théâtre*, 1657.

M. de Benferade. — Chappuzeau l'avait déjà cité dans son *Europe* « pour les pièces galantes ».

M. Le Clerc — (Michel), né en 1622, mort en 1691.

M. de la Clerière. — C'est Coqueteau de la Clairière, poète rouennais, dont Molière donna la tragédie de *Pylade*, qui eut trois représentations au théâtre du Petit-Bourbon (23 novembre 1659).

Mlle des Jardins — Marie-Catherine-Hortense de Villedieu, née en 1632, à Alençon, auteur de plusieurs romans, avait suivi pendant quelque temps Molière en province.

Page 79. — *M. des Marefts* — de Saint-Sorlin (Jean), né en 1595.

M. de Montauban — Jacques Pousset, écuyer, avocat au Parlement, mort en 1685. Lié avec Despréaux, Racine et Chapelle, il travailla à la comédie des *Plaideurs*.

M. de Salbret. — Son vrai nom est Sallebray.

M. de Boifrobort — François Lemétel, abbé de Boisrobert (1592-1662).

Page 80. — *M. Clayeret* — (Jean), avocat, né à Orléans.

M. Douville — Antoine Lemetel, frère de l'abbé de Bois-Robert.

M. Gillet — de la Tessonnerie, né en 1620. — Sa première pièce, *le Triomphe des cinq Passions*, tragi-comédie, en 5 a. v. est de 1642.

M. de Gombaud. — Jean-Ogier de Gombault, calviniste, mort en 1668, presque centenaire.

M. Magnon — (Jean), ami de Molière, fut assassiné sur le Pont-Neuf, par un amant de sa femme, le 18 avril 1662.

Page 81. — *M. Maréchal*. — Antoine Maréchal, avocat au Parlement.

M. de la Menardière. — Jules-Hippolyte Pillet, médecin de Gaston d'Orléans, mourut en 1663.

Page 81. — *M. de Molière*. — Chappuzeau ne cite que 21 pièces. Les neuf qu'il omet ne furent publiées, sauf *le Sicilien*, qu'en 1682, dans des *Oeuvres Posthumes de M. de Molière*, 2 vol. D. Thierry et Barbin.

M. Pichou. — *La Phillis de Scire*, comédie pastorale, est une traduction de l'italien, dont le cardinal de Richelieu faisait grand cas.

Page 82. — *M. de Scudery*. — Georges de Scudéry (1601-1667) frère de la fameuse Madeleine de Scudéry

M. de la Serre. — Jean Puget (1600-1666).

M. Tristan. — François Tristan l'Hermite de Souliers, gentil-homme de *Monsieur* (1601-1655), était frère de Tristan l'Hermite de Vauzelles, qui fit quelque temps partie de l'*Illustre Théâtre*. Son début et son chef-d'œuvre, *Marianne*, fut représenté au Marais en 1636, et sa dernière tragédie, *Osman*, fut publiée après sa mort par les soins de Quinault (1656).

LIVRE III

Nos notes seront très-rares pour ce livre III, qui trouve son commentaire presque complet dans le *Registre de La Grange* et la savante préface dont M. Édouard Thierry l'a fait précéder. Ne voulant pas, d'ailleurs, faire double emploi avec le *Théâtre-Français sous Louis XIV* de M. Despois, et l'*Histoire administrative de la Comédie française* par M. Bonnassies, nous nous bornons à renvoyer le lecteur à ces deux excellents livres, pleins de faits et d'informations authentiques.

Page 87. — *Je ne suis ny Poëte, ny Comedien*. — Chappuzeau, qui s'est oublié sur la liste des auteurs, n'aurait-il donc été qu'un simple *prête-nom* dans les nombreux ouvrages qu'il a signés ?

Page 90. — *Dévoué aux hôpitaux*... — En 1657, deux représentations sont données à Lyon, au bénéfice des pauvres de la ville (Archives de l'Hôtel-Dieu de Lyon, citées par M. Péricaud). L'année suivante, Molière abandonne au profit de l'Hôtel-Dieu de Rouen le produit de sa 1^{re} représentation (20 juin 1658).

Page 98. — *A la femme en considération du mari*. — Ainsi pour les femmes de La Grange et de Du Croisy.

Page 100. — *Le dernier prince d'Orange*. — Guillaume II, mort le 26 octobre 1650.

Page 101. — *L'une des trois grandes Républiques*. — Celle de Genève.

Page 104. — *D'un bord de la Seine à l'autre*. — De la rue Mauconseil à la rue Mazarine (1674).

Page 105. — *A Saumur*. — A cette époque, les représentations théâtrales s'y donnaient au Jeu de Paume du Portal des Billanges (ou de la Billange) habité par Thomas Asseline et Jeanne Avril, sa femme, sur la paroisse Saint-Nicolas (1615-1640). Il est très-probable que Molière y a joué, se rendant à Angers, à Nantes, ou à Tours; nos recherches, faites à Saumur même, sont demeurées sans résultats. Signalons à nouveau la date de 1648 à M. le bibliothécaire de la ville.

Page 105. — *Troupe de Filandre*. — Cette troupe, qui s'intitula plus tard troupe de M. le Prince de Conde, était dirigée par un certain J.-B. Philandre-Monchaigre, qui joua Florisel de *l'Agésilas de Colchos*, de Rotrou, avec Ch. Guérin (Rosaran) M^{lle} Guérin (Dianè) et les petits Guérin (un page et Anaxante), suivant une note du théâtre de Rotrou (in-4°, V^e vol., bibl. de l'Arsenal). Baron et le couple Beauval en firent partie quelque temps. M. Chardon, du Mans, qui prépare en ce moment un travail sur le *Roman comique*, croit pouvoir établir que la troupe de Filandre est celle qu'a décrite Scarron en 1651.

Saint-Germain. — Ce fut au château de Saint-Germain-en-Laye que fut représentée pour la 1^{re} fois, le 2 décembre 1671, la *Comtesse d'Escarbagnas*, comédie-ballet avec intermèdes, pour fêter l'arrivée de Madame, princesse de Bavière.

A Cambor. — Le château de Chambord, magnifique monument de la Renaissance, est situé à trois ou quatre lieues de Blois. Molière y fit deux voyages: le 1^{er}, en octobre 1669, pour *Monsieur de Pourceaugnac*; le second, en octobre 1670, pour le *Bourgeois gentilhomme*.

... Ou en d'autres lieux... — notamment Fontainebleau, où la

troupe de Molière parut trois fois, en juillet et août 1661 et en juillet 1664.

Page 110. — *En visite*. — Nous avons relevé, dans le Registre de La Grange, cent quinze *visites* faites par Molière et sa troupe, du 16 avril 1659 (*le Dépit amoureux*, au Château de Chilly-Mazarin, où le grand maître de l'artillerie donnait un régal au Roi), au 11 août 1672 (à Saint-Cloud, chez Monsieur).

Page 112. — *Ils sont toujours bien vêtus*. — V. dans les *Recherches sur Molière* de M. Eudore Soulié, la description des garde-robes de Molière, de sa femme et de Madeleine Béjart (Inventaires, p. 251, 252, 273, 274, 277).

... *Peu de Comédiens devenir riches*. — Cependant Joseph Béjart (l'aîné) avait laissé en mourant 24,000 écus en or (1659); sa sœur Madeleine, avait chez elle, au jour de son décès (17 février 1672) pour 3,000 livres de bijoux et argenterie, et 17,809 livres d'argent comptant, c'est-à-dire près de 90,000 francs de notre monnaie actuelle. — Floridor était riche aussi.

L'actif de la succession de Molière fut de près de 300,000 francs d'aujourd'hui. (V. le savant article publié à ce sujet, dans *l'Univers illustré*, par M. Léon Guillard, en 1868.)

Page 113. — ... *qui marque les entrées & les sorties*. — Ce papier attaché à la toile est aujourd'hui remplacé par le *memento* du second régisseur, vulgairement appelé *conduite de la pièce*.

Page 115. — *Sur la fin du règne de François I^{er}*. — Le 30 août 1548 fut passé le contrat d'acquisition de partie de l'Hôtel de Bourgogne, par les maîtres de la Confrérie de la Passion.

Page 119. — *Hauteroche* — Noël le Breton, sieur de Hauteroche (1617-1707), est ici cité comme l'auteur du *Deuil*, comédie en un acte en vers, attribuée aussi à Thomas Corneille.

Poignon. — Raymond Poisson, le premier Crispin (1633-1690).

Page 120. — *Brécourt*. — Guillaume Marcoureau de Brécourt, mort en 1685. Sa *Louange au Roy sur l'Edit des duels* concourut,

en 1671, pour le prix de l'Académie française, qui couronna une pièce de vers de La Monnoye.

Page 121. — *Histoire de la troupe du Marais*. — V. la très-complète *Histoire du théâtre du Marais*, de M. Victor Fournel (*Contemporains de Molière*).

Page 122. — ... à une extrémité de Paris. — Rue Vieille-du-Temple, entre la rue de la Perle et celle des Coustures-Saint-Gervais. (V. le plan de Gomboust.)

Page 123. — ... fin de l'année 1659. — C'est 1658 qu'il faut lire ; et encore la troupe ne quitta le Petit-Bourbon pour le Palais-Royal, qu'en 1661.

Sur les fossés de Nesle, — au Jeu de Paume du *Métayer*, près la porte de Nesle (1643), dans l'angle formé par la jonction des rues de Seine et Mazarine. Berty, dont la mort est venue interrompre les éminents travaux, a nettement délimité l'emplacement de ce jeu de paume et de celui de la rue de Buci, où joua l'*Illustre Théâtre* (maison aujourd'hui dans l'alignement, naguère occupée par le café de France). On s'en convaincra lorsque paraîtra, si elle paraît, la suite de son grand ouvrage sur la topographie de Paris.

Au quartier de Saint-Paul. — Vers le port Saint-Paul, au Jeu de Paume de la *Croix-Noire*, entre le quai des Ormes et la rue des Barrés, en face du couvent de l'Ave Maria. Molière demeure à cette date au coin de la rue des Jardins-Saint-Paul (1645.) Nous savons de bonne source qu'un amateur du vieux Paris, M. Collardeau du Heaune, prépare en ce moment un travail, accompagné de plans, sur ce jeu de paume où Molière fit sa troisième étape.

A Lyon & en Languedoc. — De 1653 à 1658.

Page 125. — *L'art de plaire, qui est le grand art*. — C'était bien l'avis de Molière lui-même, qui fait dire à son Dorante de la *Critique de l'Ecole des femmes* : « Je voudrais bien favoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire. »

Page 126. — *Les premiers de la Cour*. — Le prince de Conti, le maréchal de Vivonne, et surtout le prince de Condé, auquel on

prête cette belle parole : « Corneille est le bréviaire des rois, Molière est celui de tous les hommes. »

Page 127. — ... quatre personnes de cette troupe. — Baron, La Thorillière et le couple Beauval.

Page 129. — *Rosimont*. — Claude La Rose, s^r de Rosimond, mort le 1^{er} novembre 1686, donna au théâtre du Marais : *le Nouveau Festin de Pierre* ou *l'Athée foudroyé*, tr.-c. 5 a. v., en novembre 1669; en 1670, *l'Avocat sans étude*, c. 1 a. v., que la traduction hollandaise attribue par erreur à Molière. En 1680, il publia, sous le nom de J.-B. Dumesnil, une *Vie des saints pour tous les jours de l'année*, in-4^o.

Page 134. — ... douze ou quinze troupes. — En 1667, Chappuzeau en avait signalé huit ou dix dans le tome I^{er} de son *Europe Viuante*. Les troupes de Charles Dufresne, de Madeleine Béjart et de Molière avaient ouvert la route à d'autres moins célèbres. Celles de Beaupré (1647), de Dupré (1649), de la Plesse, du duc d'Épernon à Bordeaux, de Desfontaines (1651), de Cadot et de Lamotte (1653), de Villobé (1654) et de Cormier (1655), s'étaient tour à tour fondues, séparées, réunies de nouveau. Il faut y joindre la troupe de La Roque, celle de Du Croisy qui se joint à Molière à Rouen (1658), celle de La Cousture qui existe déjà en 1652, et que nous retrouvons à Abbeville en 1664. Enfin la troupe des Daufins ou de Raisin, celles de Filandre, de Nicolas Ozou (Arras, 1664), et de Paphetin (Lyon, 1665-66), continuent d'exploiter les provinces, alors que l'Hôtel de Bourgogne et le Marais ont cessé leurs excursions ou tournées accidentelles.

Page 136. — S. A. R. le duc de Savoie. — Charles-Emmanuel.

De Beauchamp. — Jean Uscet de Beauchamps, dont la femme, Claudine Mallet, accoucha à Paris le 11 février 1673 d'une fille, Jeanne, que tinrent sur les fonts de l'église Saint-Sauveur Molière (six jours avant sa mort) et M^{lle} Beauval. La signature qu'on lit au bas du baptistaire de Jeanne Uscet fut peut-être la dernière qu'ait donnée Molière.

Page 137. — *Le fr Milo*. — Probablement Millot, beau comédien, gravé par C. Jac. Thourneusen, d'après Car. Dauphin.

Page 138. — *Les ducs de Brunswick & Lunebourg* — auxquels est dédié le *Gentilhomme de Beauce* de Montfleury (Hôtel de Bourgogne, 1670). Voir l'épître dédicatoire de cette comédie.

Page 139. — *Un Décorateur*. — Quelquefois cet emploi était rempli par un des acteurs de la troupe, par un certain Francœur, sieur de Belleruche, en 1664. (V. Eud. Soulié, p. 211.)

Page 146. — *Les violons au nombre de six*. — Voir la *Musique à la Comédie française*, par Jules Bonnassies.

Page 153. — *Déclaration du Roy*. — Malgré cette déclaration, affichée le 10 janvier, de nouveaux désordres se produisirent au Palais-Royal le vendredi 13, pendant une représentation de *Psyché*. (V. Campardon, *Documents inédits sur J.-B. Poquelin Molière*.)

Page 158. — *de Ryantz*. — Messire A.-J. de Ryant ou de Riants, procureur du Roy, auquel est dédiée la première édition de *l'Estourdy* (1662) précédée d'une épître de Barbin, l'éditeur.

Page 159. — ... *un de nos critiques modernes*. — M. Le Fèvre, auteur des *Vies des Poètes grecs en abrégé*, à Paris, chez Charles de Sercy, 1665. Voici le passage auquel Chappuzeau fait allusion (p. 129-130) : « S. Ican Chrysoftôme auoit tousiours Aristophane sous le cheuet de son lit... Saint Hierosme dit de soy-mesme en vne lettre qu'il écrit à Eustochium : qu'après auoir répandu des torrens de larmes, que le souuenir de ses pechez luy faisoit couler des yeux, il prenoit son Plaute. » Chappuzeau aurait pu ajouter que le cardinal de La Vallette portait toujours un Terence durant ses campagnes.

Page 164. — *Il y a eu des portiers tués*. — Le 19 août 1668, au Palais-Royal, dont Saint-Germain, le principal portier, avait été blessé en mars 1661. (V. *Registre de La Grange*.)

Page 165. — *Six ans avant sa mort*. — C'est neuf ans qu'il faut lire, si l'on en croit La Grange lui-même, qui dit avoir annoncé depuis le vendredi 14 novembre 1664.

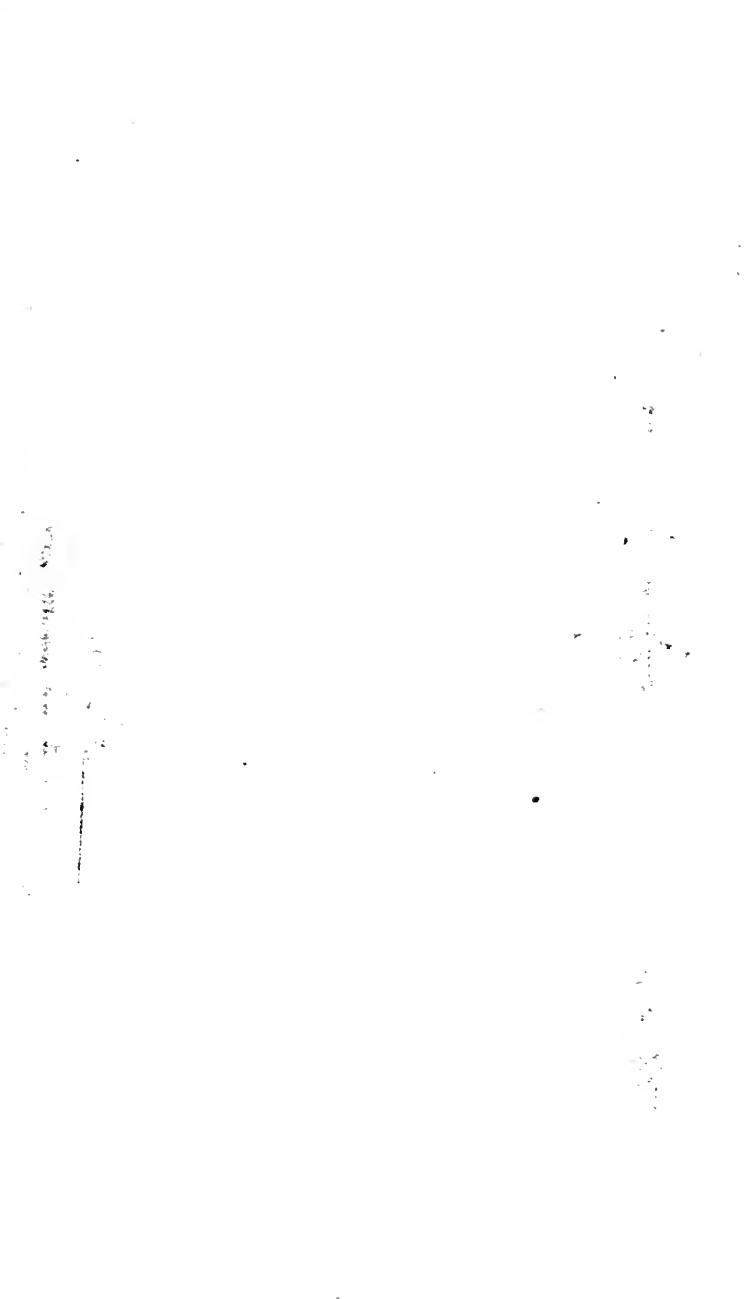
Page 166. — *La Grange*. — Charles Varlet, né à Amiens en 1639 ou 1640. La vie de cet honnête homme, de ce comédien de talent, a été écrite d'une manière définitive par M. Ed. Thierry, qui lui applique avec raison ces vers du *Ragotin* de La Fontaine :

« Ce comédien
Si jeune, si bien fait, qui déclame si bien,
Qu'on aime tant, et qui, quand la pièce est finie,
Vient toujours saluer toute la compagnie
Et faire un compliment. »

Son précieux *Registre* est une sorte de journal de la vie de Molière, de 1659 à 1673.

G. M.





25

41

44

67

69

70

79

106

115

123

125

150

PN Chappuzeau, Samuel
2632 Le théa^tre françois
C53

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
